

L'Envol

Copyright © 2006 Emmanuelle Boudaliez,



Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité-NonCommercial-NoDerivs 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.

Édition du 31 décembre 2007
(www.shantighar.org)

L'exemple d'une vie moralement supérieure est invincible.

Einstein

Chapitre 1

– Capitaine !

La voix d'Ismaël Raynes, second à bord du *Lady Helena*, long-courrier britannique, était pressante. Wilfrid Harrison qui fumait la pipe sur la dunette en regardant les côtes de France s'estomper dans le lointain, grommela d'un ton rogue :

– Qu'y a-t-il, monsieur Raynes ? Vous ne pourriez pas vous déplacer pour me parler au lieu de crier ainsi ?

– Désolé, capitaine, répliqua Raynes dont l'accent chantant trahissait les origines galloises. Mais il est indispensable que vous veniez !

Bon gré, mal gré, le capitaine se résigna à obtempérer. Lentement, majestueusement, pour bien montrer que cette acceptation à répondre à cet appel était un effet de sa très grande magnanimité, il descendit sur le pont principal, dérogeant ainsi aux usages. Les marins qui n'étaient pas de service et même ceux qui auraient dû obéir aux injonctions du lieutenant ou du second se trouvaient réunis autour d'une des chaloupes. En fait, seul le timonier semblait exclu de l'attrouement. Le groupe se fendit pour laisser passer l'auguste maître des lieux.

– Alors quoi ?

– Regardez dans la chaloupe, capitaine.

Wilfrid Harrison n'y jeta qu'un coup d'œil avant de darder un regard glacial sur l'ensemble de l'équipage.

– Qui est l'auteur de cette plaisanterie inadmissible ? demanda-t-il à la ronde d'une voix à peine plus réconfortante que son regard.

Raynes, imperturbable devant la montée de la colère de son chef – à la différence des marins qui baissaient peureusement les yeux – répondit sans s'émouvoir :

– Nous craignons qu'il ne s'agisse pas d'une plaisanterie, capitaine. Ou, si tel était le cas, son auteur est resté en France.

– Tant mieux pour lui ! aboya Harrison. Je lui aurais fait savoir ce que je pense d'une telle attitude.

Cette menace devait être redoutable car les marins, sans se concerter, se dirent qu'il était plus sage de s'éloigner d'un volcan qui ne manquerait pas d'exploser. Dans un mouvement d'ensemble prouvant une longue habitude de ce genre de prudentes retraites, ils reprisent leurs occupations avec un zèle hypocrite, destiné avant tout à éviter des représailles. Le second qui n'avait pas été dupe de la manœuvre des hommes resta seul avec le capitaine dont la fureur croissait de seconde en seconde tandis qu'il considérait, recroqueillé dans la chaloupe, un tout petit garçon, âgé de quatre ou cinq ans.

— C'est inadmissible ! fulminait Wilfrid Harrison. Que fait ce gosse ici ? Qui l'y a mis ? Que vais-je en faire ?

— Pour le moment, le rassurer, répondit Raynes avec bon sens. Le pauvre petit a l'air terrorisé.

— Je m'en moque. Ce n'est pas mon affaire ! Jetez-le par-dessus bord !

L'imminence du danger eut raison du calme de Raynes :

— Capitaine ! Vous ne pensez pas ce que vous dites !

— Si, mon cher, je le pense ! Ce sera un bon débarras pour nous tous !

Le petit garçon écoutait cet échange. Dans les yeux d'un bleu presque mauve, la peur et l'orgueil livraient un impitoyable combat. Comment ne pas être rempli de compassion devant cette infinie détresse qui refusait pourtant l'humiliation des larmes ? Comment songer à se défaire de l'encombrant problème comme un vulgaire sac de blé ?

Raynes, sans se soucier de l'opinion de son chef, sourit à l'enfant avant de le prendre dans ses bras. Sa douceur était si naturelle, si chaleureuse, son expression si bienveillante que le bambin parut se rassurer un peu, bien qu'il ne cessât de lancer des regards apeurés vers le géant blond qui criait si méchamment.

— Ah ! fit Harrison du ton du plus profond mépris. Vous voilà à jouer les mères poules ! Je ne vous connaissais pas sous ce jour ! Vous avez l'air complètement ridicule, mon cher !

Le second ne sembla pas se formaliser de l'insulte grossière. Il caressait gentiment les cheveux bouclés du petit garçon.

— J'accepte le reproche, capitaine, dit-il avec cette inaltérable bonne humeur que lui enviaient les marins. Mais il me semble qu'il faut prendre une décision quant à cet enfant. Il y a peut-être un indice qui nous permettra de nous faire une idée de la situation.

Wilfrid Harrison éructa quelques jurons avant d'ordonner au second de le suivre au carré. L'enfant, toujours cramponné au cou du marin, serrait les dents, sans rien perdre de ce qu'il passait ni laisser soupçonner qu'il comprenait vraiment ce qui se passait. Il se débattit comme un beau diable quand le capitaine chercha à le fouiller et voulut lui retirer les vêtements.

— Laissez moi faire ! dit Raynes, conscient que la brutalité allait aggraver une situation bien assez délicate. Ah, j'ai un papier ! Tenez !

Il tendit à son supérieur une feuille chiffonnée, griffonnée à la hâte. Elle était écrite en anglais. Wilfrid Harrison la lut à haute voix :

«On m'a payé 1 000 livres pour supprimer cet enfant. Je n'ai pas le cœur de le faire. Vous qui l'avez découvert, protégez-le, cachez le mystère de son arrivée parmi vous. Ses ennemis sont tellement puissants et nombreux qu'un mot imprudent le ferait tuer, vous tueraient et tuerait ses parents. Ne le laissez pas prendre dans l'engrenage du sang vengeur. Sauvez-le !»

— Eh bien ! poursuivit Harrison, moqueur, n'avais-je pas raison de vouloir m'en débarrasser ?

Le visage de Raynes ne broncha pas, mais son corps entier se raidit dans une attitude de révolte passionnée. Cet homme était un monstre. Il pouvait en effet jeter l'enfant à la mer. Personne ne l'accuserait de meurtre afin de ne pas ébruiter sur la place publique une sombre affaire à laquelle ils étaient tous étrangers mais dans laquelle ils risquaient aussi leur vie.

Avec des gestes très doux, le second serra contre lui ce petit être arraché à sa famille et qui, innocent, payait pour les erreurs, le pouvoir, la richesse, les opinions politiques ou les crimes de ses parents.

Le visage était beau, avec des traits fins et réguliers. Les yeux d'un bleu mauve, très légèrement en amande, contrastaient avec les cheveux bouclés d'un noir brillant et la peau d'un brun doré, encore accentué par le hâle. Le métissage était évident. L'expression, bien qu'obscurcie par la crainte, respirait la fierté, la noblesse et l'intelligence.

L'enfant regardait d'ailleurs avec une grande attention ces deux hommes qui semblaient s'intéresser à lui et discuter son sort. Il ne perdait pas de vue aucun de leurs gestes, aucune de leurs mimiques, mais malgré cette étude si sérieuse, rien ne permettait de dire qu'il comprenait les mots échangés.

— D'où peut-il bien venir ? demanda Wilfrid Harrison à haute voix. Tiens, je vois quelque chose qui brille.

En effet, l'éclat d'une chaîne en or, à laquelle était suspendue une médaille, se faufilait entre les replis d'une fine chemise brodée. Pour éviter que les doigts sans douceur du capitaine ne viennent l'arracher, Raynes la mit à la vue de tous. Au recto, on voyait un remarquable travail d'orfèvrerie qui n'évoquait rien pour les deux hommes. Les lignes enchevêtrées avaient-elles un sens ? Au verso, un nom : Emmanuel. Une date : 18 février 1860. Celle de la naissance ou du baptême.

On était le 17 juillet 1863. On pouvait supposer que le petit garçon avait trois ans et demie, même s'il faisait plus que cet âge.

Emmanuel avait laissé les deux hommes tourner et retourner la médaille entre leurs mains sans manifester autre chose qu'une terreur renouvelée. Il écouta avec la même ardeur inquiète la conversation qui suivit la découverte de son nom et de son âge.

— Ce doit être un juif. Avec un nom pareil. Et une peau aussi brune...

— La conclusion me paraît hâtive, capitaine, répondit Raynes avec bon sens.

— C'est facile à vérifier.

Wilfrid Harrison fut plus rapide que le second qui, pour protéger son précieux fardeau n'osa pas résister. L'enfant, manipulé sans égards pour ses sentiments, se débattit, outré de cet examen intime auquel cet inconnu n'avait aucun droit. Le capitaine était le plus fort. Son jugement péremptoire ne tarda pas à tomber. Non, le garçon n'était pas juif. Raynes sentit un certain désappointement dans son ton, ce qui le fit frémir. La survie d'Emmanuel tenait-elle à sa religion ?

— D'où viens-tu ? aboya Wilfrid Harrison en fixant l'enfant avec ses terribles yeux bleus.

Emmanuel, l'inspection terminée, s'était recroqueillé dans les bras du jeune second dont le premier souci était de le rassurer. La question du capitaine le fit se rapetisser davantage.

— Je doute qu'il connaisse l'anglais, objecta Raynes de son ton amène. Après tout, il nous arrive de France.

— Et vous savez le français, vous ? s'enquit le capitaine avec un mépris insultant auquel le jeune homme opposa sa tranquillité désarmante.

— Pas un mot. Je connais seulement le gallois !

— C'est plus que moi ! Allez donc chercher Hans.

Hans, le charpentier, était belge et polyglotte. Il servait toujours d'interprète au capitaine qui n'avait jamais consenti de prononcer un mot dans une langue

étrangère. C'était un petit homme plus latin que nordique dans son apparence physique, mais d'un tempérament taciturne.

— D'où viens-tu, petiot ? demanda-t-il à Emmanuel dès qu'il eût compris ce que le capitaine attendait de lui.

— Je m'appelle Emmanuel, rectifia aussitôt l'enfant. Pas petiot. Pourquoi les autres ne parlent pas comme moi ? Je comprends pas. Le monsieur là est méchant. J'aime pas. Je veux papa et maman. Je veux pas être ici. J'aime pas. Ramène-moi à la maison ! Ramène-moi chez papa et maman.

Hans traduisit ce flot de paroles à ses supérieurs, aussi surpris qu'eux par cette soudaine prolixité. Le regard bleu, vif, se faisait accusateur. On sentait que ce menu personnage était habitué à commander et à imposer ses volontés. L'expression devenait altière.

— Où étais-tu avant ? dit Hans.

— A la maison. Je veux rentrer à la maison. Je veux maman !

— Où est ta maison ?

— Je sais pas, moi ! Ramène-moi à la maison !

Et dans le silence qui accueillait cette déclaration, il posa sur les trois hommes un regard d'agonie, comme si, sans le concours de mots devenus dérisoires, il comprenait qu'il ne reverrait jamais sa famille. Puis son visage se ferma, ses yeux si lumineux s'assombrirent au point de paraître noirs, sa mâchoire se crispa, ses poings se serrèrent. Raynes sentit son corps tout entier se raidir atrocement, aveu du combat intérieur qui se livrait dans cette petite âme solitaire et noyée de détresse. Instinctivement, il effleura de ses lèvres le front lisse. Mais l'enfant, muré dans sa souffrance, ne réagit pas, indifférent à tout ce qui n'était pas le feu brûlant de son chagrin, et refusant pourtant le réconfort des larmes et des hurlements.

— Trop de temps perdu ! gronda le capitaine. Monsieur Raynes, mettez ce gosse dans votre cabine ! Hans, au travail. Allez, vite !

Au ton qu'utilisait Wilfrid Harrison, le second sut que ce n'était pas le moment de pousser davantage la discussion. Il fallait obéir et filer doux. De plus, Raynes avait charge d'un fragile personnage. Il ne s'agissait pas, par une manœuvre maladroite, de rejeter le capitaine dans ses idées morbides par lesquelles il voulait se débarrasser d'un passager indésirable.

L'équipage surveillait discrètement l'évolution de ces événements. La mine soucieuse du jeune homme ne lui échappa pas. Hans raconta au poste tout ce qu'il savait et même ce qu'il ne savait pas. Cela ne faisait pas un récit très long. L'imagination des marins fit le reste.

Le matin qui suivit cette journée mémorable, Wilfrid Harrison convoqua son second.

— Monsieur Raynes, dit-il à sa manière abrupte, si désagréable pour son entourage. A ma place, que feriez-vous du gosse ?

Le jeune homme n'en crut pas ses oreilles. Etait-ce vraiment le maître du *Lady Helena* qui s'abaissait à demander un conseil à un subalterne ? Que se passait-il ?

— Je veux une réponse sincère, monsieur Raynes.

Le second n'en doutait pas. Et pourtant, il hésitait. Car lui-même avait passé une partie de sa nuit à réfléchir à la tragique situation de l'enfant, à redouter que Wilfrid Harrison, conscient des dangers que sa présence créait pour tous, ne le supprime purement et simplement. Or, il était pris d'une affection

immédiate pour ce petit garçon innocent, arraché à sa famille, condamné à être toujours un paria, marqué à jamais d'une tare redoutable et indélébile.

— A votre place, capitaine, je l'ignore. Ce dont je suis sûr, c'est que cet enfant a besoin d'une famille pour remplacer celle qu'il vient perdre. Dans l'état actuel des choses, je crois qu'il est plus sage de nous conformer au message du ravisseur et de protéger ainsi ce malheureux enfant des ennemis qui voudraient le poursuivre davantage.

Wilfrid Harrison avait écouté gravement, sans chercher à interrompre. Raynes sentit, dans cette situation totalement nouvelle, le désarroi d'un homme plus vulnérable qu'il ne l'avait soupçonné. La situation d'Emmanuel, son extrême jeunesse, son innocence avaient peut-être ouvert le cœur aride à la compassion.

— C'est bien. Vous pensez comme moi. Je vais donc l'adopter.

Sidéré par cette conclusion imprévue, le jeune homme resta un instant muet avant de lancer la première objection qui lui passait par la tête.

— Sans en discuter avec vos enfants ?

Le capitaine, veuf, avait une fille de seize ans et un garçon de onze ans.

— Pourquoi diable ? Ce n'est pas leur affaire !

— Si, un peu, répondit Raynes que la surprise incitait à polémiquer avec ce terrible adversaire. Il peut être grave de conséquence pour eux d'introduire ce petit inconnu dans votre famille.

— Il ne sera pas un inconnu puisqu'il sera mon fils ! rétorqua Wilfrid Harrison en haussant les épaules. Je lui donne une famille, un nom, tout ce dont il a besoin pour ne plus craindre ses ennemis. Auriez-vous encore des objections ?

Ismaël Raynes secoua sa tête, cachant derrière son sourire la multitude de ses questions et le raz de marée de ses angoisses. Il était conscient que la décision du capitaine était folle, dangereuse et désastreuse pour l'enfant. Mais le dire n'aurait servi qu'à buter davantage cet homme impulsif, colérique et orgueilleux. Il se contenta donc de mettre en valeur la générosité de sa proposition et de formuler des voeux pour le bonheur de toute la famille. Wilfrid Harrison, radieux, se complaisait dans la satisfaction de cet acte altruiste, ne faisant aucun effort pour se convaincre de sa nécessité. A ses yeux, en tant que chef du *Lady Helena*, il était le seul à pouvoir prendre une telle décision et à moins de confier le petit garçon à un orphelinat, il fallait reconnaître que personne à bord ne saurait assumer sa charge. Ismaël Raynes, qui n'aurait pas demandé mieux que de devenir le tuteur de l'enfant, n'en avait aucunement les moyens. Sa maison était à bord. Il ne la quittait jamais, sinon, à terre, pour aller à la messe et fleurir la tombe de sa mère, morte lorsqu'il avait quatorze ans.

En remontant sur le pont après cette brève rencontre par laquelle la vie d'Emmanuel avait basculé dans un gouffre angoissant, Raynes aperçut le petit garçon, tassé sur lui-même, immobile, solitaire, le regard farouche fixé sur la maturité, un petit objet en tissu serré dans les mains. Le joli minois hâlé exprimait une telle souffrance, une telle incompréhension, que le cœur du jeune homme se serra douloureusement. Il s'approcha de la forme prostrée, lui parla gentiment, quelques mots affectueux mais trop brefs. Et dans une langue que l'enfant ne comprenait pas ! Seule, l'intonation pouvait lui prouver que l'inconnu prononçait là des paroles amicales. Raynes rencontra un regard durci, hurlant de désarroi dans ce terrible mutisme auquel il se contraignait. Il eût fallu passer des heures à bercer cette petite chose pitoyable, à l'embrasser, à

lui susurrer des mots de douceur et de tendresse, à recoller les morceaux brisés d'une enfance interrompue ! Le jeune homme, déchiré, n'avait qu'un instant à lui consacrer. Il lui donna son amour, total, à la mesure de son être, il l'enveloppa dans sa prière fervente et l'abandonna entre les mains de Dieu. Celles de Wilfrid Harrison se rapprochaient trop, à ses yeux, à celles du diable.

Car, Ismaël Raynes, depuis huit ans qu'il connaissait le capitaine, n'ignorait rien des travers de son caractère, ni de sa vie de famille à laquelle il avait été plusieurs fois mêlé. Wilfrid Harrison, en cinquante ans d'existence, avait réussi l'exploit de créer un désert autour de lui. Il s'était fait des ennemis de ses meilleurs amis, s'était aliéné toutes les sympathies et avait trouvé le moyen d'en blâmer les autres, puisque, naturellement lui seul détenait la vérité. Sa pauvre femme n'avait pu survivre à l'existence qu'il lui faisait mener. Elle était morte deux ans après la naissance de Francis. Quant aux parents, beaux-parents et autres relations familiales, ils avaient renié ce garçon autoritaire qui ne se montrait que pour les insulter ou les choquer. Fils de pasteur protestant, Wilfrid s'était converti au catholicisme dans le simple but d'exaspérer son père.

Ismaël Raynes était l'émanation de ce cerveau malade qui idolâtrait les uns pour mieux anéantir les autres. Son père, marin, avait péri en mer quand il était tout jeune. Sa mère, pour gagner quelque argent pour nourrir son enfant, avait trouvé un emploi de gouvernante chez les Harrison. Jane, qui menait une vie de recluse avec sa sœur Julia, bonne personne mais sans fortune après un mariage raté, trouva chez Madame Raynes un dévouement et une amitié de tous les instants. Lorsqu'elle mourut en 1854, sa fidèle compagne la suivit dans la tombe une année plus tard, laissant un orphelin de quatorze ans. Wilfrid Harrison avait toujours aimé le jeune garçon, enthousiaste, chaleureux, décidé et vif qui partageait la vie de ses deux enfants et qui s'ingéniait à aider sa mère en toutes circonstances. Il lui avait alors proposé d'en faire un marin. Ismaël, qui n'avait pas le choix, étant pauvre, avait accepté avec reconnaissance. La souffrance précoce, la tendresse vigilante d'une mère très pieuse, d'évidentes qualités personnelles avaient donné à l'adolescent les armes indispensables pour affronter sainement les difficultés. Au fil des ans, il avait gravi les échelons pour arriver, à vingt-deux ans, au poste de second. Il en avait la compétence, cela était indéniable. Mais sa lucidité l'empêchait de se fier à sa bonne étoile. En huit ans de vie commune, il avait compris qu'il avait affaire à un être aussi imprévisible qu'une giboulée de Mars. Il était lui-même surpris que sa chance eût duré depuis si longtemps. Car il n'avait jamais consenti à courber servilement la tête devant un homme auquel il devait tout mais qu'il ne pouvait pas respecter. Les marins qui, pour la plupart, avaient assisté à son ascension fulgurante au cours des trois tours de monde effectués en sa compagnie, l'adoraient et en faisaient le véritable maître du *Lady Helena*. Car ils savaient le rôle qu'il jouait en toutes circonstances. Ismaël était un des leurs, un enfant de la misère qui ne s'était jamais grisé de cet avancement rapide et arbitraire. Sa parfaite intégrité, sa profonde haine de l'injustice, sa chaleur, tempérée par un calme qui prouvait une grande maîtrise de lui-même, sa foi, en avaient fait un compagnon sûr, toujours le premier à défendre les intérêts de la communauté. Chacun admirait le don qu'il possédait et qui faisait que capitaine et équipage trouvaient un modus vivendi, cela sans compromission, sans lâcheté, sans concession.

Cependant, le jeune homme connaissait parfaitement les limites de son influence auprès de son chef et protecteur. Il savait par exemple qu'en ce qui concernait l'accueil du petit Emmanuel, il n'avait aucune marge de manœuvre,

pas plus qu'il n'en avait dans les problèmes du capitaine avec ses deux enfants. La catastrophe allait se produire, à plus ou moins brève échéance, car Wilfrid Harrison n'était pas l'homme idéal pour remplacer un père absent. D'autant plus qu'il offrait à l'enfant une famille incomplète, une tante effacée et apeurée, une fillette charmante mais timide, un garnement vindicatif que personne n'osait dresser. Comment Emmanuel pouvait-il accepter sans révolte, sans cassure intérieure, sans blessure, un univers si différent du sien ? Car à observer et à entendre les réflexions des matelots à son sujet, le second trouvait en lui une étonnante maturité, une grande force de caractère, bref une personnalité peu commune. Le regard bleu étudiait son nouvel environnement avec une intensité qui mettait mal à l'aise. Depuis son arrivée, c'était le mutisme le plus total, le plus farouche. La nourriture semblait acceptée à regret. Ismaël Raynes, comme d'autres, pris de pitié avait tenté de le dérider, de l'embrasser, de le réconforter. Peine perdue. Hans lui-même s'était vu rejeter avec violence, bien qu'il fût le seul à pouvoir entrer en communication avec lui. Mais Emmanuel ne tolérait aucune approche, et surtout pas celle du capitaine pour lequel il éprouvait une véritable répulsion. Il s'éloignait dès qu'il le voyait apparaître, ce que son ennemi ne sembla pas remarquer, pour le soulagement de l'équipage. Wilfrid Harrison ne saurait jamais admettre une rebuffade aussi cinglante de la part de celui auquel il sauvait la vie !

Le jeune second voyait les jours passer avec une recrudescence d'inquiétude. Il espérait que Tante Julia et Diana Harrison auraient les capacités nécessaires pour briser le mur de révolte haineuse qu'Emmanuel était en train de se bâtir dans un dérisoire réflexe de protection. Ce front de refus était la seule chose qui lui permit de lutter contre l'adversité, cet énorme trou qu'il ne comprenait pas et qui l'avait privé de ses affections. Une attitude aussi morbide était bien inquiétante chez un si petit. Ismaël essaya de se souvenir de la jeune Diana lors de la dernière escale londonienne, quelques deux ans plus tôt. Elle avait alors une quinzaine d'années. Ce n'était plus l'enfant que le novice ou le gabier faisait jouer avec une inlassable patience. C'était une femme, déjà, qui pointait le nez sous l'adolescente, une femme précocement mûrie par l'absence de son père et la mort de sa mère, la conduite infernale de son frère, les difficultés financières, les rapports toujours si houleux avec un père autoritaire et brutal. Timide créature, pleine de fraîcheur et de délicatesse, elle s'efforçait de créer un univers de douceur affectueux, devinant que la seule tendresse vraie qui existait dans la maison devait venir d'elle. Elle avait dit sa solitude, sa lassitude, ses inquiétudes. Il n'était plus question de jeux. Le cœur de l'adolescente débordait. Le seul être auquel elle pouvait parler était celui qu'elle avait toujours connu dans la maison et dont le pur sourire illuminait les tristes murs délabrés. Et Ismaël Raynes, toujours disponible, toujours attentif se faisait tout naturellement le frère aîné, le conseiller, le protecteur, lui apportant comme à ses marins et compagnons le secours sans partage de son amitié, de son regard profond, de son expression bienveillante et chaleureuse.

Car il savait, lui, que Wilfrid Harrison avait réussi à isoler ses enfants du monde extérieur sous prétexte de leur donner une éducation soignée. Il dépensait sans compter le peu d'argent qu'il avait pour entretenir un précepteur. Il aurait aimé faire de sa fille une grande musicienne. Diana se soumettait à la volonté paternelle en travaillant le piano, consciente qu'elle avait peu de talent, ce que son père ne consentait pas à admettre. A chaque retour, c'était des querelles sans fin car Harrison estimait que sa fille s'était amusée au lieu

d'étudier son instrument. Peut-être n'avait-il pas entièrement tort, Diana sachant opposer la force d'inertie. L'absence du père favorisait un certain laisser-aller. Francis, lui, était destiné à être marin. Le capitaine avait promis de le prendre à bord dès qu'il aurait quinze ans. Le garçon, jusqu'alors, n'avait manifesté aucun enthousiasme pour cette profession dont il voyait avant tout les côtés fatigants et désagréables. Il détestait tout ce qui ressemblait de près ou de loin à de l'eau, même pour se laver.

L'ambition immodérée de Wilfrid Harrison avait de sérieuses conséquences financières. L'argent manquait très souvent à la maison. Les dettes s'accumulaient. Le capitaine s'empressait de les payer avec l'argent de son voyage et les bénéfices faits à droite et à gauche. Mais, imprévoyant, il laissait toujours trop peu de fonds à sa famille pour qu'elle puisse vivre décemment pendant de longs mois, quelquefois des années. Diana, à sa dernière escale, avait tenté de lui prouver que le train de vie qu'ils menaient était incompatible avec l'état de leurs finances. Peine perdue. Wilfrid s'était mis dans une terrible colère, refusant d'admettre que belle-sœur et enfants vivaient dans les privations quotidiennes pour paraître aisés aux yeux du monde. Ismaël Raynes aux oreilles duquel les éclats de la dispute étaient parvenus se doutait qu'un jour, le capitaine ne trouverait plus grand-chose de ce faste en rentrant de voyage. Et c'était dans cet univers incertain qu'il introduisait un enfant de trois ans, emmuré dans sa souffrance.

Chapitre 2

Quinze jours après l'escale forcée à Nantes, laquelle avait eu des conséquences si particulières, le *Lady Helena* relâcha à Londres. Dès qu'ils le purent, Diana et Francis montèrent à bord pour accueillir leur père qui fut surpris de leur transformation physique. Francis était un robuste gaillard qui portait plus que ses onze ans. Quant à Diana, elle était devenue charmante : ses cheveux roux, soigneusement nattés et attachés derrière formaient une auréole cuivrée autour d'un joli petit visage au sourire timide et aux yeux gris bleutés. Les embrassades d'usage ne s'éternisant jamais avec lui, le capitaine passa immédiatement au vif du sujet en présentant à ses enfants celui qui allait devenir leur frère. Il se contenta de le décrire comme orphelin et abandonné de tous, sans rien mentionner des circonstances de sa présence à bord. Francis jeta un coup d'œil dédaigneux à l'intrus qu'il jugea inoffensif et intéressant. Il ne voyait pas en quoi ce bébé le concernait. En fait, il y avait tout à gagner de sa venue au sein de leur famille : ainsi Diana et Tante Julia s'occuperaient du petit, ce qui lui permettait, à lui, Francis, de disparaître plus aisément pour s'amuser dehors.

Par contre, la jeune fille s'accroupit devant le petit garçon figé dans le mutisme farouche qui s'interdisait les larmes. Elle murmura quelques mots en français, en le regardant avec une infinie tendresse. Emmanuel, délaissant soudain la réserve qui était la sienne depuis deux semaines se jeta à son cou avec d'énormes sanglots, si violents qu'il en étouffait et râlait. Il fallut toute la douceur et la patience de Diana pour le calmer.

— Vous voyez, monsieur Raynes, que ma fille n'allait pas refuser ce frère venu du ciel ! déclara Wilfrid Harrison à l'attention du second alors qu'il s'apprêtait à quitter son bâtiment en compagnie de ses enfants.

Ismaël Raynes ne sut pas que répondre. Une fois de plus, le capitaine piétinait les sentiments des autres et, aveuglé par son égoïsme, s'imaginait qu'il détenait la vérité. Ce ne fut pas sans une affreuse inquiétude dans le cœur que le jeune homme vit la voiture des Harrison s'éloigner des quais avec le petit Emmanuel happé par un tourbillon qui allait l'entraîner vers des rivages inconnus et hostiles.

Le petit garçon, persuadé que la jeune Diana allait le remettre à ses parents, hurla et trépigna en s'apercevant qu'aucune figure de connaissance n'apparaissait et qu'au contraire, on l'installait dans une maison inconnue. La colère de Wilfrid Harrison opposée à la sienne le mata rapidement, le rejetant plus profondément encore dans les abîmes de sa peur et de son désespoir. Il haïssait cet homme qu'il estimait, instinctivement, la cause de son malheur. Mais il était terrorisé par ses éclats de voix et ses gestes de menace.

Pourtant, un rayon de soleil vint se glisser dans les sombres pièces, théâtre de telles querelles. Diana, comme chaque jour consacrait quelques minutes – prolongées à cause de retour de son père – à l'étude du piano. Emmanuel, enfermé dans sa chambre, après une crise de larmes et de rage, entendit soudain ces sons à l'étage en dessous. Encore tout rouge et le visage humide, les vêtements en désordre, il descendit l'escalier et pénétra sans bruit dans le salon.

Un grognement désapprobateur interrompit la jeune fille, stupéfaite de voir là, calme et le regard vif, le petit bonhomme, laissé une heure plus tôt à se rouler par terre. L'enfant, se sachant remarqué, manifesta à nouveau son mécontentement.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Emmanuel indiqua du doigt le piano en faisant la grimace.

– Tu n'aimes pas ?

Emmanuel, par d'autres mimiques fort éloquentes fit comprendre à Diana qu'il aimait le piano mais que ce qu'elle avait joué ne lui plaisait pas. Elle essaya donc à nouveau d'interpréter son morceau – l'Adagio Sostenuto de la Sonate au Clair de Lune – et au bout de quelques mesures fut interrompue par un trépignement d'agacement.

– Non ! fit l'enfant, d'un ton décidé.

Il s'approcha du clavier et, d'un doigt, se mit à taper sur les touches, les unes après les autres, attentif au son qu'il produisait. Il ne voyait pas. Il se contentait d'écouter. Diana très étonnée, observait son étrange manière et son petit visage tendu dans une recherche passionnée. Enfin, Emmanuel parut satisfait. Les yeux soudain brillants, un sourire victorieux aux lèvres, il tapa frénétiquement sur une note en regardant la jeune fille.

Intriguée, elle reconsidera la partition pour s'apercevoir avec le plus vif étonnement qu'elle avait omis une altération, faute qu'Emmanuel avait su remarquer et corriger. Admirative, elle se pencha vers l'enfant pour l'embrasser puis, spontanément, lui céda la place, rehaussant le tabouret de multiples livres et coussins. Ainsi juché, il se mit à promener sur le clavier de petites mains agiles, non pas au hasard mais pour les entraîner dans une charmante danse fort rythmée qui semblait l'amuser follement à interpréter.

– Qu'est-ce que tu fabriques ? tonna soudain Wilfrid Harrison du milieu du couloir. C'est ainsi que tu travailles ?

Diana n'eut pas le temps de répondre. Son père était déjà dans la pièce, arrêté net par la surprise. Emmanuel, dérangé dans son récital, se laissa glisser à terre, boudeur et hostile.

– Vous voyez, mon père, que votre protégé possède plus de dons artistiques que votre pauvre fille !

– Je vois et j'entends. Tu as raison. Demain, on en parlera à ton professeur.

Pour marquer son approbation, Wilfrid Harrison pinça la joue de son fils avec ce qu'il estimait être beaucoup de gentillesse. Mais Emmanuel ne le prit pas comme tel. Rien de ce qui venait du capitaine ne pouvait être bon pour lui.

Le professeur se montra sceptique devant l'enthousiasme de Wilfrid Harrison lorsqu'il lui annonça que le gamin recueilli au cours de son voyage était un nouveau Mozart. Par politesse, il accepta pourtant de le rencontrer et de le faire jouer. Emmanuel fit son numéro de la veille avec une maîtrise époustouflante et un sourire rayonnant. Les noms de Bach, Mozart, Chopin, Beethoven et bien d'autres lui étaient aussi familières que leurs musiques comme en témoignèrent

ses réactions aux extraits que lui joua le professeur. Le cas s'avérait intéressant. L'homme connaissait assez de français pour essayer d'en savoir davantage. Mis en confiance, le petit garçon avoua que maman était pianiste et papa violoniste et qu'ils jouaient beaucoup ensemble. Il n'était hélas pas capable de donner davantage de renseignements précis, mais il ressortait de l'affaire que ce talent précoce n'était pas surprenant autre mesure et qu'il convenait d'explorer davantage les possibilités qu'il ouvrait. Le professeur se proposa spontanément pour s'occuper du petit musicien, faisant comprendre à Wilfrid Harrison que cette tâche était beaucoup plus stimulante que les cours donnés à la pauvre Diana. De fait, la jeune fille espérait secrètement être délivrée de leçons qui ne lui apportaient qu'une aigreur plus grande de la part de son père et un vif sentiment de culpabilité à son égard.

Le capitaine ne prit guère le temps de la réflexion. Il voulait un enfant prodige. Puisque Diana n'en était évidemment pas un, l'essentiel était d'en trouver un autre. Le hasard faisait bien les choses. Il reporta donc sur Emmanuel sa folle ambition d'avoir un virtuose qui ferait parler de lui et dont la renommée rejoillirait sur lui, Harrison, tant dédaigné par ses pairs.

Avec son habileté coutumièrue, il mit le cap droit sur les écueils. Puisque l'avenir de son jeune protégé était tout tracé, il attendrait de lui le travail indispensable à sa réalisation. Il se heurta à des problèmes qu'il n'avait pas soupçonnés et qu'il entendait bien surmonter coûte que coûte. Emmanuel, pianiste, devait travailler son instrument du matin au soir. Pas de jeux, pas de promenades, pas de répit. L'étude, l'étude, sans relâche. L'enfant se rebiffa. Etait-ce par instinct ou par volonté délibérée ? Sans doute les deux. La contrainte venait d'un homme pour lequel il n'avait aucune estime ni aucune affection. Il n'était donc pas décidé à céder du terrain. D'un autre côté, il n'avait que trois ans et demi et était aussi incapable de se soumettre au rythme dément que lui imposait son père adoptif. Cette rébellion mit le capitaine hors de lui. Homme sans patience ni compréhension, il ne tarda pas à user de violence pour se faire obéir. Jusqu'alors, personne n'avait eu l'outrecuidance de lui résister et il n'imaginait pas qu'on pût s'opposer à sa force. Emmanuel lui prouva le contraire. Les coups, les punitions, les brimades, les humiliations durcirent un regard altier et un cœur souffrant. Ils apportèrent la haine dans leur sillage, mais aucune capitulation. Le petit garçon dont le caractère se dévoila ainsi, serait mort sur place plutôt que de se soumettre à la brutalité du capitaine.

Diana, navrée de la détérioration des rapports entre son père et son protégé essayait par tous les moyens d'arrondir les angles. Peine perdue. Wilfrid Harrison était si menaçant en lui répondant qu'elle se rapetissa, craignant à son tour d'être victime des sévices paternels. Quant à Julia, terrifiée dès que son beau-frère ouvrait la bouche, elle se taisait, redoutant qu'une parole malheureuse sortie de sa bouche ne la fasse jeter à la rue sans ressources.

Huit jours plus tard, sur fond de tourmente, Ismaël Raynes répondit à l'invitation – ou plus justement à l'ordre – de son supérieur. Diana, perdue dans une situation à la dérive, avec un père vindicatif et un nouveau frère qui ne parlait pas la même langue qu'elle, en avait oublié le jeune marin dont la venue inopinée lui apparut comme un navire sauveur. Elle se demanda pourquoi elle n'avait pas aussitôt placé sa confiance en ce compagnon qui connaissait tout d'elle et qui l'avait vu grandir avec la bonté et la déférence d'un frère aîné. Toute à l'émotion de l'arrivée d'Emmanuel qui avait requis son attention et ses regards, elle avait à peine salué le marin.

La réalité n'était pas inférieure au souvenir qu'elle avait gardé du jeune gallois durant ces deux années de séparation : un regard plein d'une lumière et d'une paix intérieures, une expression de bienveillance sans faiblesse, un sourire, trop rare peut-être mais au charme inexprimable. Diana se laissait aller au penchant qui l'entraînait vers cet être intègre dont la douceur faisait la force.

Ismaël Raynes venait certes pour une visite de politesse à la demande de son chef, mais avant tout pour revoir le petit Emmanuel dont le sort l'intéressait particulièrement. Il fut horrifié de voir l'étendue des dégâts et l'incapacité totale des deux femmes à empêcher les brutalités du capitaine à l'égard de l'enfant. Ce dernier, d'ailleurs, conservait son attitude distante, presque hostile, souvent provocante, laquelle lui attirait de vertes remarques, des menaces et des coups. Wilfrid Harrison ne faisait preuve d'aucune compréhension ni de patience. La résistance d'Emmanuel le jetait constamment dans les transports de rage durant lesquels il perdait toute mesure. Il était curieux de constater comment ces deux caractères, orgueilleux, volontaires, fortement trempés étaient inéluctablement condamnés à s'affronter, à se haïr, à se déchirer. C'était une guerre ouverte et sans merci entre des êtres dissemblables d'apparence, mais qui, l'un comme l'autre, ne toléraient pas de se voir contraints par la force. Pourtant, le jeune marin n'accusait pas Emmanuel d'être un enfant particulièrement dur et exécrable dans sa nature même. La tragédie en avait fait cet animal farouche, cabré et hargneux par simple réflexe de défense devant des situations et des êtres inconnus.

La preuve en était qu'avec Diana, le petit garçon avait un comportement fort différent. On le sentait attaché à la jeune fille qui s'occupait de lui avec des gestes de mère, qui ne le frappait pas, qui était douce et patiente. Mais, si affection il y avait, il la cachait encore, incapable de la montrer alors que son cœur saignait toujours de l'atroce blessure. Il restait triste, silencieux, terré dans un coin pour échapper à la vue de son bourreau, ses grands yeux bleus tour à tour vifs ou douloureusement rêveurs.

Conscient du danger des mots ou d'un regard trop plein d'intérêt, le jeune second se tint pendant tout le repas sur une prudente réserve, nota toutes les occasions durant lesquels Emmanuel se fit punir, les réactions du bambin, étudia les physionomies des trois Harrison et de Tante Julia, tout en soutenant une conversation enjouée et bon enfant avec le terrible capitaine, au demeurant d'excellente humeur.

Le déjeuner, copieux et ostentatoire, fut suivi de la non moins traditionnelle promenade dans les rues de Londres, sous le prétexte de prendre l'air. En réalité, Wilfrid Harrison adorait se pavanner, sa belle-sœur —que d'aucuns croyaient sa femme— au bras, sa fille à celui d'un jeune homme de bonne figure et ses deux garçons, moroses, ouvrant la marche quelques mètres devant. Il était le seul à jouir de ces sorties. Julia, de complexion faible, luttait contre la fatigue. Les enfants et Ismaël Raynes se jugeaient ridicules.

Ce jour là, un incident vint perturber la promenade. Diana se sentit soudain très mal et, défaillante, s'effondra dans les robustes bras du jeune marin. C'était plutôt le genre de réactions que l'on eût attendu de Julia, mais il fallut se rendre à l'évidence : la jeune fille, livide, reprenait difficilement sa respiration, sous les yeux angoissés de son père. Francis espérait secrètement que l'on allait ainsi rentrer plus vite à la maison. Emmanuel, peut-être plus fataliste qu'indifférent, attendait passivement que toute cette agitation se calme.

— Ça va, père ! murmura Diana en se redressant avec effort. C'est ridicule. Le grand air m'a assommée !

— Tu ne sors jamais non plus ! répliqua Tante Julia d'un ton de reproche. Ce n'est pas étonnant.

— Comment cela, elle ne sort pas ? demanda Wilfrid Harrison. A son âge, une jeune fille ne doit pas vivre enfermée. C'est mauvais. Tu le vois bien. Tu t'anémies, ma fille ! Pendant que je suis là, cela va changer. Je veux que tu sortes et que tu t'amuses.

— Avec qui sortirait-elle ? répliqua Tante Julia. Nous ne connaissons personne. Ce n'est pas ma pauvre compagnie qui va lui permettre de s'ébattre.

— Eh bien, Ismaël, fit le capitaine en se tournant vers le jeune homme qu'il traitait ainsi, familièrement dans l'intimité, vous sortirez avec ma fille. Je vous la confie. Vous la promènerez. Vous l'amuserez. Vous rendrez des couleurs à ses joues diaphanes. Vous avez jusqu'à notre départ pour lui rendre la santé !

Le marin, un instant interloqué par l'ordre qui lui était donné, se remit bien vite de sa surprise et s'inclina :

— Votre confiance m'honore, capitaine. Je tâcherai de m'en montrer digne. J'espère que Mademoiselle Diana...

— Elle obéira ! trancha Harrison d'un ton péremptoire. Même si elle n'a aucune envie de sortir en votre compagnie, elle la subira jusqu'à notre départ. Demain, à onze heures, vous serez là. Vous déjeunerez avec nous, puis vous vous irez remplir votre mission.

La soudaineté de la décision du capitaine empêcha les intéressés de réagir sur le moment, mais l'un et l'autre étaient satisfaits de la manière dont le problème avait été traité. Il arrivait parfois à Wilfrid Harrison d'avoir de bons réflexes ! Ou était-ce de l'inconscience ? Car il fallait être très éloigné des réalités humaines pour faire fi des dangers ou des risques qui peuvent apparaître lorsque l'on encourage ainsi un jeune homme à sortir avec une jeune fille sans aucun chaperon. Le bon sens n'avait jamais étouffé cet être primaire.

Quoiqu'il en fût, Diana était ravie pour de multiples raisons. Elle avait la possibilité de quitter une maison sombre, elle avait la compagnie d'Ismaël pour elle seule – alors que ses rêves les plus fous n'avaient pu qu'envisager un rapide aparté au cours d'une brève rencontre ! –, elle entraînait avec elle le petit Emmanuel, l'éloignant pour quelques heures d'un lieu de souffrance et de haine. Pendant ce temps, son père se rendait sur le *Lady Helena* avec son fils pour l'initier au métier de marin. Pour Francis, c'était une corvée, mais il avait vu comment était traité celui qui avait osé se rebeller et sa nature sournoise n'était pas disposée à provoquer les coups paternels. Six mois seraient vite passés.

Ismaël Raynes partageait le plaisir de la jeune fille, parfaitement conscient de ce que pouvait lui apporter cette escapade quotidienne. Il était peut-être encore plus heureux de voir que le petit Emmanuel était associé à ces sorties vivifiantes. Plus que jamais, ce frêle enfant lui faisait pitié et il se torturait l'esprit pour trouver une solution qui lui permettrait de lui assurer un avenir moins douloureux. La certitude que Wilfrid Harrison allait se servir de lui comme d'un tremplin pour assouvir sa soif d'ambition décuplait ses tourments. Emmanuel serait-il réduit à n'être qu'un petit singe savant, un virtuose plus précoce encore que Mozart et qui ferait la fortune de son père ? S'il était vraiment musicien, son existence serait un calvaire, car il serait à la hauteur des espoirs placés en lui et il ne concevrait pas de tourner le dos à la musique. S'il ne l'était pas, s'il possédait seulement des facilités et peu de talent, sa

chute serait d'autant plus terrible que le capitaine avait tout parié sur lui. Il y avait déjà la haine, la brutalité, pas encore le rejet total. Wilfrid Harrison était déterminé à exploiter jusqu'au bout les ressources de son fils adoptif et donc, à moins d'un accident, ne s'acharnerait pas physiquement sur lui, craignant trop d'endommager son capital. C'était un affreux raisonnement. Hélas, Ismaël et Diana étaient d'accord pour dire que c'était celui du capitaine.

Emmanuel n'avait pas semblé reconnaître le jeune marin. Il avait à son égard la même attitude qu'à bord. Jamais un sourire. Jamais un signe de connivence. Seulement une attitude froide, indifférente. Il était ailleurs. Mais il y avait un signe qui ne trompait pas et qui prouvait qu'il n'était pas hostile : il ne provoquait pas sa colère, il ne désobéissait pas, il ne fixait jamais sur lui un regard farouche. Son silence timide, sa discrétion, sa passivité étaient les garants d'une acceptation sincère. A force de patience, d'amour, de gentillesse, d'attention, on parviendrait certainement à apprivoiser ce petit animal meurtri par la méchanceté humaine.

— Tante Julia ne sera probablement pas là à votre retour, dit un jour Diana, avec des larmes dans la voix. Elle décline rapidement. Que vais-je devenir sans elle, sans son soutien ? Elle est si bonne, même si elle accepterait un crime de mon père par faiblesse, par incapacité à résister à plus fort qu'elle.

— On ne résiste pas à votre père, répliqua Ismaël avec une amertume qui ne lui était peu habituelle. On courbe l'échine ou on meurt.

— Vous n'avez heureusement fait ni l'un ni l'autre !

— Jusqu'à présent, j'ai eu de la chance, admit le jeune homme d'un ton grave. Je lui ai fait croire que je courbais l'échine tout en m'évertuant à parvenir à mes fins par la diplomatie, la douceur, la confiance, la flatterie. Il a de l'estime et de l'amitié pour moi. Mais cela ne saurait durer. Quand j'étais simple matelot, c'était plus facile : j'étais à égalité avec mes compagnons. Maintenant, j'occupe un poste à lourdes responsabilités. Ce n'est donc plus pareil. Je dois tout à votre père qui a fait de moi un vrai marin, mais à cause de cette reconnaissance, profonde, que j'ai pour ses bienfaits, je ne vais pas ramper, ni tolérer l'intolérable, ni me rendre complice de sa dureté à l'égard de son équipage. Plus je vieillis, moins je supporte sa tyrannie – pardonnez-moi, mais il faut employer les termes exacts –. Alors, un jour viendra, sans doute assez proche, où je me laisserai emporter du côté du plus faible, où je serai solidaire de mes matelots et alors... je cesserai d'être second...

— Oh, Ismaël ! Ne me faites pas trembler ! s'écria la jeune fille, toute pâle, en saisissant les mains de son compagnon. Moi aussi, j'ai besoin de vous !

Ismaël Raynes soupira :

— Vous croyez avoir besoin de moi parce que vous êtes seule.

— Vous voilà bien pessimiste ! Et même presque méchant. Ismaël, pardonnez-moi si je vous blesse. J'ai l'impression que vous êtes aigris...

— Non, Diana, répondit le marin avec beaucoup de gravité. Il ne s'agit pas de cela. Sans doute ai-je peur...

— Pour vous ?

— Pour moi dans la mesure où mon sort est lié à celui d'autres. Pour Emmanuel, pour vous. Vous êtes tellement seule, Diana. Ne vous leurrez pas ! Ne vous accrochez pas à moi comme à une bouée de secours. Je risque de me dérober sous vous. Je vous le répète, ceci est peut-être mon dernier voyage. Non seulement parce qu'un marin en mer est toujours en danger. Mais, comme je vous

l'ai dit, je peux amener le désastre sur ma propre tête. Et... sans regret si j'ai le sentiment d'avoir accompli mon devoir.

— M'oubliez-vous donc ? Vous l'avez dit, je suis seule. Vous êtes l'unique personne à avoir la permission de nous approcher à part le professeur de piano et le précepteur. Mais vous êtes aussi un ami, Ismaël, un ami fidèle. Vous connaissez la maison, vous connaissez les êtres, vous connaissez notre histoire. Vous êtes plus qu'un ami, vous êtes mon frère, vous êtes devenu celui d'Emmanuel. Protégez-nous ! Protégez-le !

L'élan de la jeune fille, le ton d'entièr confiance de ses propos bouleversa le marin qui se voyait impuissant à être à la hauteur de sa tâche.

— Diana, s'il était en mon pouvoir de changer le cœur de votre père, je le ferais, mais je ne suis qu'un pauvre marin. Je n'ai rien, ni argent, ni famille, ni relations. Je n'ai que moi. Comment pourrais-je vous venir en aide ?

— Cet enfant est condamné s'il vit avec mon père. Il ne sera jamais heureux. Il lui faut un autre père de substitution. Un homme qui contrebalance les effets pervers d'une éducation basée sur les mauvais traitements. Emmanuel a besoin de vous !

— Vous voulez que j'abandonne mon métier ?

— Non, car quand vous êtes absent, mon père l'est aussi. Je redoute les moments où il est ici. La vie devient impossible. La dernière fois, c'était déjà dur. Francis a bénéficié de la venue d'Emmanuel. Avant, c'était lui le bouc émissaire. A cause de cela, c'est un enfant agressif, violent qui risque de basculer pour échapper à la férule d'une éducation sans nuance. Et il y a le petit : depuis quinze jours qu'il est là, je ne constate aucune amélioration dans son comportement. La musique qui, faite spontanément, parvenait à lui arracher un sourire, devient source de conflits et il se refuse à obéir à mon père. Regardez-le ! Il est absent, non pas parce qu'il ne comprend pas notre langue, mais bien parce qu'il nous rejette. Il ne peut pas vivre ainsi, avec un cœur aussi solitaire. Son rejet est à la mesure de son extrême sensibilité. Il a perdu brutalement ses affections les plus chères. Que lui offrons-nous pour les remplacer, s'il est possible de les remplacer ?...

Ismaël Raynes, tout en écoutant l'exposé de la jeune fille, considérait le petit Emmanuel, trop sage assis, presque inerte, indifférent à tout, absorbé dans la rumination de son malheur. On eut dit un malade incurable, un de ces pauvres débiles sans cervelle. Une telle attitude, si éloignée des réactions enfantines, était navrante. Le marin, dont le cœur s'ouvrait toujours tellement à la souffrance d'autrui, ne résista pas à l'instinct qui le poussa à caresser la tête bouclée, d'un geste doux et insistant. Emmanuel se retourna avec une vivacité qui trahissait la sève ardente coulant dans ses veines. Il dégagea tout aussi promptement sa tête, tandis que son regard, lourd, sérieux, presque accusateur se posait sur le jeune homme. Il n'était pas question de s'abaisser à recevoir du réconfort d'un allié de l'ennemi.

— L'infinie patience de l'amour, Diana, répondit enfin Ismaël Raynes après un long silence recueilli. Notre inlassable tendresse malgré sa répulsion pour nous, sa froideur, sa haine. C'est tout ce que nous pouvons lui donner dans l'état actuel des choses. Nous ne sommes pas responsable du drame qui a brisé son enfance, mais nous ne devons pas lui en vouloir de nous rejeter violemment. Que ferions-nous à sa place ? Ce doit être terrible à vivre, car que peut-il comprendre, dans sa petite tête ?... Dans cinq mois, le *Lady Helena* aura repris la mer. Emmanuel restera seul avec vous et votre chère Tante Julia...

— Je vous l'ai dit. La pauvre femme est bien malade. C'est parce que papa a horreur des malades que nous lui cachons combien elle est faible et souffre.

— Un médecin est-il venu la voir ?

— Oui, quelques semaines avant le retour de papa. Le traitement prescrit est long et coûteux. De plus, l'air de la haute montagne, en Suisse ou en Italie lui est recommandé. Tout cela est impossible.

— Pas le traitement, quand même ? s'étonna Ismaël Raynes.

— Nous n'avons pas d'argent, Ismaël, répondit la jeune fille avec une simplicité bouleversante.

Le marin ne trouva rien à répondre et beaucoup à penser.

Les promenades se poursuivaient avec une régularité mécanique, jour après jour. Le dimanche, le capitaine insistait pour accompagner les jeunes gens avec Francis et Julia. Alors, instinctivement, Emmanuel se rapprochait du marin et de Diana, lui qui prenait soin d'ordinaire de maintenir une saine distance de sécurité. Il refusait pourtant de leur tenir la main.

Les semaines se succédant aux semaines, le petit garçon commença à prendre racine dans ce nouvel univers, en grande partie grâce à la musique. Son maître avait reconnu en son élève le germe d'indéniables dons artistiques, supérieurs à ceux que l'on trouve généralement à cet âge. Emmanuel était plus que précoce : il possédait du génie à n'en point douter. Cette certitude, le professeur la garda pour lui seul. Le refus brutal du garçonnet d'étudier, sa soudaine réticence à jouer, son opposition farouche lui révélèrent les noirs desseins du père. Ce dernier ne cacha pas l'intérêt qu'il portait aux progrès de son fils. Il rayonnait à la pensée de l'exhiber dans les salons. Le maître prit l'affaire au sérieux. Il interrogea son élève et Diana. L'un et l'autre, chacun à leur manière lui firent des aveux qui le terrorisèrent : Emmanuel et ses dons étaient en grand danger. Il dut user de toute sa diplomatie pour convaincre Wilfrid Harrison de ne pas forcer prématurément le talent du petit pianiste, maniant à la fois la menace et la promesse de futurs bénéfices. Il risquait gros : le capitaine, de dépit, pouvait le renvoyer et trouver un autre professeur moins scrupuleux capable de satisfaire ses ambitions. Pour son plus grand soulagement, il se tira parfaitement bien de sa délicate mission. Il resta, avec la confiance renouvelée de Harrison. Celle d'Emmanuel fut à peine plus longue à gagner : son maître le voyant rétif à toucher un clavier, lui amena un minuscule violon pour distraire son attention. L'étonnant bambin s'en empara, les yeux brillants et immédiatement, essaya une petite mélodie. Par contre, il se referma comme une huître dès qu'on lui demanda qui la lui avait apprise. La déchirure de son enlèvement restait béante. Néanmoins, la musique était sauvée.

Le départ du *Lady Helena* approchait à grands pas. Environ quinze jours avant celui-ci, Diana et Emmanuel firent du voilier le but de leur promenade, la jeune fille voulant faire quelques aménagements à la cabine paternelle. De plus, Ismaël Raynes avait moins de temps à lui consacrer, écartelé entre deux ordres contradictoires venu de son chef. Francis, de son côté, se sentait de plus en plus menacé par un métier imposé et haï. Il devait passer ses journées entières à trimer avec les matelots, sans aucune bienveillance de la part de son père, furieux de le voir si lent, si maladroit, si peu courageux à l'ouvrage. L'équipage, qui n'aimait pas ce garnement toujours rechignant et souffrant de mille maux intolérables, le plaignait pourtant d'avoir un père si dur. Il n'était pas sympathique, mais il avait des circonstances atténuantes.

Emmanuel avait-il vu dans le *Lady Helena* un moyen de retourner à son existence d'avant ? Peut-être. A la vue du bâtiment, il sembla soudain sortir de sa léthargie. Il profita même de ce que Diana fût à l'arrière, que le capitaine et les matelots fussent trop occupés à bâbord et à tribord pour entreprendre l'ascension des enfléchures et se hisser sur la hune à la force de ses petits poignets. Il était presque arrivé qu'un beuglement de rage le figea sur place, dans une position critique. Il jeta un coup d'œil vers le pont : l'ensemble de l'équipage était rassemblé au pied du mât et le regardait. Le capitaine gesticulait et vociférait, le visage congestionné. Emmanuel évalua rapidement la situation. Il avait le temps de se mettre en lieu sûr avant que le maître des lieux ne vienne le trouver et exécuter ses menaces. Avec une sûreté étonnante pour un gamin de son âge, il parvint sur la hune et s'y assit tranquillement pour y attendre les événements.

Au bout de quelques minutes à peine, il vit apparaître devant lui la tête du second et se raidit. Le tyran honni avait envoyé son émissaire pour l'arracher à son perchoir.

– Tu as peur de moi ? demanda Ismaël Raynes sans avancer davantage, ayant compris le sens de ce regard à la fois craintif et hostile.

Emmanuel le toisa sans aménité, sur la défensive, prêt à monter encore plus haut s'il le fallait.

– J'ai pas peur ! grommela-t-il, les dents serrées.

– Si, contredit gentiment Raynes. Tu as peur que je sois venu te gronder et te battre comme ton père...

– C'est pas mon père ! rétorqua aussitôt l'enfant, comme mordu par un serpent, avec une expression de haine féroce.

– Excuse-moi, je voulais dire le capitaine, rectifia Raynes avec encore plus de douceur, navré de ce qu'il voyait et entendait.

– Un père, ça ne bat pas. Mon papa à moi, il m'aimait. Le capitaine, il me déteste. Pourquoi j'ai plus de papa ? Ni de maman ? Dis, pourquoi ?

Le regard bleu, cette fois, trahissait une incompréhension et une détresse immenses. Le second en profita pour venir s'asseoir à côté de l'enfant qui, un peu inquiet, le laissa pourtant approcher aussi près.

– Pourquoi ? insista le petit, exigeant une réponse.

Ismaël Raynes n'en avait pas. Mais le fait que le malheureux lui posât la question était un progrès. Pour la première fois, il parlait ouvertement de sa souffrance.

– Personne ne le sait, murmura le marin, presque honteux de son ignorance.

– Toi non plus ?

– Moi non plus.

Emmanuel poussa un profond soupir.

– Alors, je saurai jamais ? Je serai toujours tout seul ?

Raynes profita de la deuxième question pour reprendre pied.

– Tu n'es pas tout seul. Tu as Diana...

Emmanuel fit une moue dégoûtée

– C'est pas ma maman...

– Non, mais elle t'aime.

– Oui, elle est gentille...

– Et moi ?

– Toi ?

Le ton était surpris, mais sans animosité.

— Oui, moi, reprit Raynes de sa voix chantante et nuancée, je sais bien que je ne peux pas remplacer ton papa. Je peux seulement être ton ami. Ou ton grand frère, pour que tu ne sois pas tout seul...

L'enfant hésita avant de réagir : son regard s'acéra, semblant fouiller celui de son compagnon, comme s'il voulait tester l'authenticité de sa proposition.

— Tu me défendras ?

— Bien sûr !

— Contre le capitaine ?

Le second répondit aussitôt, sachant pourtant qu'il engageait son avenir dans cette réponse :

— Oui, contre lui et tous ceux qui voudraient te faire du mal !

— Vrai ?

— Vrai, affirma Ismaël gravement, conscient de la valeur de son serment. Il le faisait à un bout de chou de trois ans avec autant de sérieux que s'il se fût agi d'un prince, sinon plus. Car l'enfant était seul et avait besoin d'un être solide à ses côtés pour grandir le mieux possible. On ne trahit pas la confiance d'un enfant.

Le petit garçon posa sur lui un regard d'une intensité redoutable qui alla en s'adoucissant lentement.

— Tu es mon ami, Ismaël, et je suis ton ami, murmura-t-il d'une voix pleine d'une tendresse un peu timide, lui qui depuis tant de semaines, se refusait à en manifester la moindre parcelle.

Le jeune homme se risqua à déposer sur le front de l'enfant un léger baiser, tremblant d'effaroucher ce petit animal fragile. Emmanuel frissonna à ce contact, puis, laissant parler son cœur plus haut que sa défiance instinctive, se pelotonna contre son nouvel ami.

Hélas, l'heure n'était pas aux démonstrations affectueuses. Le second pouvait entendre, venue d'en bas, la voix tonitruante du capitaine qui lui intimait l'ordre de descendre sans plus tarder, faute de quoi, il allait...

— J'arrive, j'arrive, capitaine ! s'écria le second d'une voix enjouée. Laissez moi le temps !!!

Profitant de ce qu'Emmanuel l'enserrait, il le cala contre lui et lui fit rapidement descendre les enfléchures. Il avait à peine sauté sur le pont que l'enfant lui était brutalement arraché pour recevoir une correction sans commune mesure avec la faute commise, si faute il y avait. Aussi vite qu'il réagit, le petit garçon braillait déjà sous les coups violents qui lui étaient infligés. D'un geste ferme et précis, Raynes arrêta le bras de son capitaine.

— Quoi ? Tu oses porter la main sur ton supérieur ?

Emmanuel profita de la surprise générale pour s'éclipser et trouver refuge dans les bras de Diana, les rangs des matelots s'étant spontanément ouverts pour le laisser passer. Ils se refermèrent d'un même mouvement.

Les yeux de Wilfrid Harrison étincelaient. L'enfant lui avait échappé. Son équipage formait un bloc soudé derrière le second.

— Je vois, ricana le capitaine. Une mutinerie. Bravo !

— Non, capitaine, contredit Ismaël Raynes avec un calme que lui envierent ses marins, en aucun cas il ne s'agit de cela !

— Alors, comment appelles-tu cette belle démonstration ?

— Emmanuel ne méritait pas...

— Quoi ? hurla Harrison avec une telle violence que les plus proches des marins reculèrent d'un pas. Ismaël, lui, resta immobile. Quoi ? Tu te prends pour qui ? Venir me dicter comment éduquer ce garnement ?

— Loin de moi cette idée, capitaine, mais les coups...

— Cela dresse les rebelles. Comme toi !

Harrison leva son bras pour frapper le second. Son geste ne fut qu'ébauché en raison de l'attitude plus que menaçante des matelots. Un reste de bon sens lui souffla qu'une mutinerie à terre pouvait avoir de fâcheuses conséquences sur la garde de l'enfant et qu'une bonne source de revenus risquait ainsi de lui échapper. Un éclat de jubilation démoniaque fulgura dans ses yeux : la vengeance serait pour plus tard, dans le huis clos d'une longue traversée des océans. Aucun des vingt-cinq hommes sous ses ordres ne perdrait rien pour attendre !

— Occupez-vous donc de ma fille ! Vous n'avez rien à faire ici ! Pourquoi n'êtes vous pas à lui faire prendre l'air comme je vous l'ai ordonné ? Serait-ce qu'elle en a plus qu'assez de se promener avec un imbécile de votre espèce ? Tant pis pour elle ! Vous obéirez !

Il tourna la tête, cherchant du regard la jeune Diana qui était morte de honte et de terreur.

— Ah, tu es là, fillette ! Va donc te détendre avec ce monsieur vertueux qui n'a rien à faire sur le pont d'un voilier. Je n'ai rien de mieux à t'offrir pour le moment, mais c'est de ta santé qu'il s'agit ! Allez, va, bon courage !

Diana ne demanda pas son reste. Tête basse, rouge d'humiliation ou peut-être de rage, elle se hâta de gagner la passerelle et le quai, suivi plus lentement par Ismaël Raynes. L'équipage, silencieux et maussade, ne consentit à reprendre le travail que lorsque les jeunes gens eurent disparu à leur vue. Wilfrid Harrison bouillait, mais il sut ronger son frein et ne rien manifester devant la sournoise docilité des marins : il savait qu'ils étaient désormais à couteaux tirés. Cette pensée le remplissait de joie.

Chapitre 3

Ce ne fut qu'après plusieurs minutes de marche précipitée que Diana consentit à s'arrêter, essoufflée, les joues couvertes de larmes qui n'étaient pas dues qu'à la fraîcheur du vent. Ismaël Raynes la força à s'asseoir sur un banc après l'avoir essuyé de son mouchoir.

– Oh, Ismaël, comment... comment...

Elle ne put poursuivre et s'effondra en sanglotant, la tête dans ses mains, plongée dans un désespoir sans fond.

Ismaël Raynes hésitait sur l'attitude à avoir vis-à-vis de la jeune fille quand il sentit qu'on lui touchait l'épaule. Il se retourna vivement, persuadé de se trouver devant la silhouette menaçante de Wilfrid Harrison. D'effroi à cette idée, son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il en fit un second en reconnaissant le petit Emmanuel, surgi de nulle part, très pâle, les vêtements en désordre, le visage maculé de larmes séchées et de sang, mais avec une expression nouvelle qu'il ne lui avait encore jamais vue.

– Merci, Ismaël, t'as pas menti. T'es pas mon papa en vrai, mais t'es mon ami pour toujours !

La gorge nouée, le second le pressa contre lui, sans pouvoir articuler une parole.

– Oh, poussin, tu es là ! Oh, mon trésor !

Emmanuel se jeta dans les bras de sa soeur.

– Ne pleure pas. Il y a Ismaël ! T'as vu ? Il sait nous défendre !

Les yeux du petit garçon brillaient comme jamais. Pour la première fois, il paraissait heureux, alors qu'il venait de recevoir la raclée de sa vie. Les jeunes gens se regardèrent, émus.

– Merci, Ismaël, murmura Diana. Vous avez protégé l'orphelin, mais votre avenir est...

– Qu'importe mon avenir ? répliqua vivement le marin. Le vôtre et celui de cet enfant sont bien plus importants !

– Aussi importants, Ismaël ! Car que serons-nous sans vous ? Mon père n'aura de cesse que de vous briser maintenant ! Il ne vous pardonnera jamais !

Le jeune homme esquissa un triste sourire :

– Non, jamais, hélas pour lui et pour vous !

– Et pour vous, Ismaël ! Il vous détruira ! Il va faire de votre vie un véritable enfer ! Il faut que vous démissionniez !

Le second secoua la tête :

– Ce serait trop simple. Je ne suis pas seul en cause. Mes hommes m'ont suivi dans ce que votre père a qualifié de rébellion...

– Ils n'ont rien fait !

– Oh, que si ! Ils ont été remarquablement solidaires. Sans leur présence, je serais mort. Un accident est si vite arrivé... Légitime défense. Je ne peux les laisser seuls. Mon devoir est de rester à mon poste pour les protéger comme ils m'ont protégé. Je n'ai pas le droit de les abandonner. Si je reste, c'est sur moi que la colère de votre père tombera et pas sur eux...

– Je refuse ! Et nous donc ? Emmanuel ? Moi ? N'avons-nous pas droit...

Diana s'interrompit sous l'œil presque sévère du jeune homme. Emmanuel, sentant que la conversation était très sérieuse, ne pipait mot, se contentant de regarder tour à tour ses plus proches défenseurs.

– Soyez réaliste : que je reste ou que je démissionne, je ne vous sers à rien. Je suis marin, rien d'autre, donc je suis appelé à partir. C'est pour moi le seul moyen de gagner ma vie.

– Alors, partez avec quelqu'un d'autre ! Mon père va vous tuer, vous le savez !

– Je vous l'ai dit : je suis responsable de mon équipage. Je ne partirai pas de mon plein gré. Si votre père doit me tuer, que je meure en accomplissant mon devoir ! Et puis, pourquoi voir le pire ? Ce n'est pas un mauvais homme, au fond !

– Vous plaisantez ? Quel être humain pourvu d'une parcelle de bonté oserait faire ce qu'il a fait à mon trésor, à celui qui est devenu mon frère ?

Les yeux de la jeune fille étincelaient. Pendant un instant, elle ressembla à son père de manière étonnante.

– Je le répète : votre père possède des qualités de cœur que vous ne soupçonnez pas. Il n'est pas aussi cruel que vous voulez bien le dépeindre. C'est un homme dur, maladroit, parfois injuste, colérique, mais il n'était pas obligé d'accueillir Emmanuel...

– Parlons-en d'Emmanuel !...

L'enfant redressa la tête en s'entendant nommer. Diana n'en tint pas compte et poursuivit de son ton fiévreux tandis qu'Ismaël Raynes, malheureux de devoir soumettre le petit garçon à des propos qui ne convenaient pas à son âge, ne savait comment l'interrompre. N'était-elle pas, envers et contre tout, la fille de son capitaine ? Il ne pouvait lui manquer de respect.

– Quel avenir a-t-il, maintenant, dites-moi ? Avec un père qui le déteste ? Dont il redoutera tous les retours ?

– Vous avez donc une mission à son égard !

– Oui, c'est à moi de l'élever, je le sais ! Et comment vais-je faire, seule, sans argent, sans famille, sans amis ?

Ismaël Raynes déglutit avec peine : la révolte de la jeune fille le navrait.

– Diana, la seule chose que vous pouvez faire, que vous devez faire, c'est d'apprendre cet enfant à aimer...

Malgré la douceur pleine d'humilité de la voix, Diana explosa :

– Aimer ? Vous sortez sans doute cette belle idée de votre stupide religion ! Vous voyez où cela vous mène, l'amour ? A vous faire haïr ! A risquer votre vie ! Votre métier !

– Cela m'a amené à un ami qui m'a offert sa confiance et son sourire, murmura Ismaël Raynes en caressant les boucles indisciplinées d'Emmanuel qui, intimidé par la tension palpable entre les jeunes gens, se contenta de se serrer plus fort contre lui. Et c'est à cet ami que je voudrais que vous appreniez à aimer.

La fille du capitaine Harrison n'était pas de nature à capituler sans un long combat.

— Aimer ses ennemis, sans doute, ricana-t-elle, à prior pour ses bourreaux, comme vous !

— A être digne de son unique héritage, le beau nom que lui ont donné ses parents et qui doit être un phare dans sa vie ! Oui, Diana, c'est cette mission que je vous confie, puisque vous êtes désormais la mère de cet enfant ! Il a connu le mal, la haine. Il sait que les hommes peuvent être féroces. Je ne voudrais pas qu'il devienne un monstre pour se venger du drame qui a interrompu le cours normal de son existence. Nous, vous et moi, avons un devoir à l'égard de ces parents inconnus. Nous devons faire de leur fils un être d'amour, de beauté, d'espérance, de lumière ! Ne me dites pas que je suis fou ! Vous savez bien que si Emmanuel continue sur son chemin actuel, il est perdu : il ne songe qu'à défier votre père. Il se mure dans sa forteresse. Blessé, il veut blesser. Il est encore temps de renverser la vapeur ! Diana, je vous en supplie, c'est sans doute notre dernière vraie conversation avant mon départ, je partirai rassuré si je sais que vous serez fidèle à ma prière pour cet enfant !

— Comment pourrai-je lui transmettre ce que j'ignore, que personne ne m'a appris ? rétorqua la jeune fille dans un dernier soubresaut de révolte. Croyez-vous qu'avec l'éducation que j'ai eue, je sois un modèle de bonté et de pardon ?

Ismaël Raynes lâcha le petit Emmanuel pour saisir les mains glacées de sa compagne, en un geste fervent et audacieux :

— Diana, ce que vous n'êtes pas, vous le deviendrez ! Vous cultiverez la douceur, la patience, la tendresse ! Vous développerez votre confiance ! Vous vous nourrirez d'espérance !

— Oh, Ismaël ! Que n'ai-je le centième de votre foi ! Devant vous, je me sens si petite ! Je deviendrais meilleure si vous étiez toujours auprès de moi !

S'effondrant en sanglotant, elle cacha son visage dans le creux de l'épaule du second qui la pressa contre lui dans un geste très délicat et fraternel.

— Pauvre petite sœur, murmura-t-il, l'odorat agréablement chatouillé par un frais parfum floral.

Il reprit quand il sentit que la jeune fille se redressait un peu :

— Diana, vous ne restez pas seule ! Car je vous confie à celui qui ne vous laissera pas vous égarer. Emmanuel ?

L'enfant hochla la tête à l'appel de son nom. Depuis le début de cette longue discussion sur le banc, il ne savait pas trop comment se comporter. Il se savait en sécurité, mais un sentiment d'indicible angoisse étreignait son cœur à chaque fois que ses protecteurs haussaient le ton. Il percevait bien qu'il était l'enjeu de leur dispute ce qui lui procurait un malaise diffus. Le regard et le contact avec le marin étaient réconfortants, mais pas suffisants pour le rassurer complètement et le faire baisser sa garde. Aussi se contenta-t-il d'attendre la suite des événements d'un air un peu inquiet.

— Tu sais que je vais partir, n'est-ce pas ?

A nouveau, Emmanuel opina, cette fois avec une grimace de détresse. Ses grands yeux bleus furent soudain des abîmes de désespoir.

— Alors, je vais te demander quelque chose de très, très important. En mon absence, je voudrais que tu protèges Diana et que tu la rendes la plus heureuse possible. Tu penses que tu peux y arriver ? Quand je reviendrai, je veux qu'elle ait le sourire !

— Pourquoi ? Tu vas l'épouser ?

C'était bien cela, la naïveté de l'enfance ! Voilà la solennité de l'instant évanoui et remplacée par un vif embarras !

Bien que troublé et vaguement rougissant, Ismaël Raynes répondit :

– Nous sommes amis, n'est-ce pas, Emmanuel ?

– Oui !

– Alors, tu vois, c'est pour cela que je te le demande. Parce qu'elle a peur de rester toute seule. Tu me le promets ?

Emmanuel sauta sur ses pieds et, se tenant très droit, très digne, la mine d'une gravité de circonstances, déclara :

– Je te promets !

– Eh bien ! poursuivit gaiement le jeune homme en se levant aussi, c'est très bien. Je te remercie. Maintenant, je suis tranquillisé.

Il posa deux baisers sur chacune des joues pâles du garçonnet avant d'offrir son bras à Diana, médusée, pour la raccompagner. La nuit était presque tombée et mieux valait que la fille du capitaine rentre chez elle avant lui.

Les deux semaines qui suivirent furent étranges parce non conformes à ce qui en était attendu : Wilfrid Harrison semblait avoir oublié le violent incident l'ayant opposé à son second. Il continua à le recevoir comme par le passé, se montra agréable, naturel, presque amical. Vis-à-vis de son équipage, pourtant fort remonté contre lui, il fut tout miel, de façon suspecte. Il n'y eut qu'Ismaël Raynes pour se refuser à y voir une hypocrisie monstrueuse. Tous les autres fulminaient devant pareille impudence, sans rien pouvoir tenter. Le capitaine ne donnait prise à aucune critique, aucun ressentiment. C'était une surface lisse contre laquelle toutes les animosités se brisaient.

Noël arriva dans ces conditions. On put penser que le départ, prévu le 26, se ferait dans cette atmosphère irréelle, de douceur et de tendresse. Pourquoi changer, à la veille d'une aussi longue séparation ? Pourquoi laisser de mauvais souvenirs ? Pourquoi tout gâcher en ne maîtrisant pas sa haine quelques heures de plus ? Parce qu'il s'agissait de Wilfrid Harrison et pas d'un autre.

Le capitaine, le 24 décembre, décrêta qu'il était hors de question que le petit Emmanuel passât les fêtes avec eux. Rien de particulier n'avait provoqué cette décision que la présence du malheureux enfant aux côtés de Diana. Car depuis quinze jours, Emmanuel s'était montré extrêmement effacé, déterminé à ne pas se trouver sur le chemin de cet homme si brutal. Il n'avait rien dit, rien fait qui pût attirer l'attention sur lui. Se faire oublier, tel était son seul but. Mais ce jour là, le capitaine était rentré plus tôt et l'enfant n'avait pas eu le temps de disparaître. Malgré les cris, les pleurs, les supplications de Diana et de Tante Julia, l'homme se montra intraitable. Noël ou pas, il ne ferait aucun compromis. Et comme Diana, courageusement, s'agrippait au bambin pour que son père ne le jette pas dehors, elle fut prise pour cible des coups paternels. Or, quand Harrison frappait, ce n'était pas pour rire. Au gémississement de la jeune fille, Emmanuel se raidit et s'arracha à ses bras :

– Ne frappez pas, monsieur ! Je pars !

Et prestement, il détala, claquant la porte derrière lui, laissant derrière lui une famille déchirée : deux femmes sanglotantes, un adolescent boutonneux, secrètement ravi de ce qui se passait et un homme, excité par sa propre fureur, prêt à cogner sur tout ce qui bougeait.

Emmanuel se retrouva brusquement dans l'obscurité glaciale, à peine vêtu, déjà transpercé par la neige qui tombait à gros flocons et par un fort vent de nord qui soufflait en bourrasques. De rares passants, emmitouflés, se hâtaient

de rentrer chez eux, bien au chaud, silhouettes évanescantes, à peine entrevues au milieu de la tempête blanche qui étouffait la lumière des lampadaires à quelques mètres. Seul. Il était seul. Mais son cœur se dilatait encore de la fierté à l'idée d'avoir été fidèle au serment fait à son ami Ismaël Raynes : en effet, il avait protégé Diana en obéissant au capitaine. S'il était resté, elle aurait été battue à cause de lui. Alors, c'était à lui de partir.

Incertain sur ce qu'il allait faire, il se recroquevilla un moment dans l'embrasure de la porte, s'efforçant de se mettre à l'abri du vent. Peine perdue. La neige, poisseuse, se collait à lui, le recouvrant d'une couverture humide qui l'engourdisait. Un beuglement venu de l'intérieur fut son salut : pris de terreur à l'idée que le capitaine ouvrit la porte pour le découvrir là, il secoua la léthargie qui l'avait saisi et s'enfuit en courant, comme si le diable était à ses trousses. Pleurant de souffrance, de froid, de détresse, il avançait, guidé par une étoile intérieure qui s'était révélée à lui dans un soudain éclair : puisque Wilfrid Harrison était chez lui, le *Lady Helena* serait un parfait refuge. Il y aurait certainement des marins pour l'y accueillir. Peut-être –et là était son espoir– le gentil Ismaël ! Alors, il brava tout : les intempéries, ses pieds transformés en glaçons, les patrouilles de police, les matelots ivres qui fêtaient comme ils le pouvaient la Nativité. Il reconnut le chemin si souvent parcouru dans la journée. Qu'il fit nuit, qu'on y vit à peine pour reconnaître le bout de son parapluie, rien n'entrava cette volonté acharnée d'arriver au but. Vingt fois, il tomba, glissant sur les pavés verglacés. Vingt fois, il se remit debout, chaque fois un peu plus lentement, plus las. La vingt-et-unième, il s'étala de tout son long sur le pont du *Lady Helena*.

– Oh là ! Que se passe-t-il ?

Deux voix s'étaient mêlées, l'une bien connue, l'autre, plus rauque.

– Monsieur Raynes...

– Oui, mon brave Dick, je vois. Je vais m'en occuper...

– Encore un mauvais coup du cap'taine, ça encore ! grommela le matelot.
Si vous avez besoin d'aide, j'suis là, hein ?

Ismaël Raynes remercia avant de soulever dans ses bras le corps inerte du petit garçon qui, épuisé, avait à peine la force de respirer. Il le descendit aussitôt dans le minuscule carré, un peu enfumé en raison d'un poêle à bois qui tirait mal mais dégageait une appréciable chaleur. En un tour de main, le second eut tôt fait de déshabiller entièrement l'enfant et de le frictionner énergiquement pour rétablir sa circulation. Il fallut attendre quelques minutes avant qu'Emmanuel pousse un soupir de contentement et réagisse à ce traitement de choc. Quelques gorgées d'un thé brûlant achevèrent de le ranimer.

– Alors, petit elfe ? Peux-tu me dire ce que tu fais là, à une pareille heure ?

– Je suis venu te voir, rétorqua l'enfant comme si c'était une évidence.

Ismaël Raynes ne fut pas dupe :

– Je n'aime pas les mensonges, Emmanuel et là, tu ne me dis pas la vérité.

Le gamin hésita. Dans son regard mobile passèrent tour à tour une expression de défi, une d'entêtement, une de reproche et une de chagrin. Il ouvrit la bouche pour parler, puis la referma. Il se tairait.

Le marin l'aima encore plus pour ce silence qui contenait si peu de peur et tant de dignité. Emmanuel avait-il besoin de parler, d'ailleurs ? Dick avait vu juste ! Pourquoi l'obliger à accuser ouvertement ? Ismaël se pencha vers le front encore si pur malgré les souffrances prématurées :

– Si tu dormais, petit elfe, tu ne crois pas que ce serait une bonne chose ?

L'enfant se pelotonna contre lui. Il n'avait certainement pas un gros effort à faire pour dormir. Après le froid, c'était une béatitude totale qui envahissait ses membres et son esprit. Il était si bien dans ces bras aimants. Il cligna des yeux plusieurs fois, voulant résister au sommeil, mais celui-ci venait irrésistiblement. Quelques secondes plus tard, un ronflement léger et régulier apprit au marin que son petit visiteur s'était endormi.

Avec beaucoup de précaution, il l'allongea sur la banquette, remonta la couverture et remit une bûche dans le poêle pour maintenir la chaleur. Puis, pensif, il se rassit, sans avoir le courage de reprendre sa lecture interrompue. Pauvre Emmanuel, arraché de sa Bretagne natale, pour aboutir, misérablement dans une famille qui n'en était pas une... Certes, Diana se montrerait une petite mère à la hauteur. Elle donnerait à l'enfant la tendresse dont il avait besoin. Mais ce n'était pas suffisant : au retour de Wilfrid Harrison, quelle serait la situation ? La brave Tante Julia serait sans doute morte, comme l'avait prédit sa nièce. Diana serait seule pour affronter son père. Il ne fallait pas compter sur Francis pour venir en aide à son petit frère, bien au contraire. Déjà, le jeune garçon le rudoynait dès qu'il le pouvait et cherchait toutes les occasions de faire retomber sur lui les punitions qui auraient dû lui revenir. Que faire ? Quel avenir était donné à cet être pourvu de tant de dons et de qualités mais sans famille, sans soutien ? Ismaël Raynes regrettait de n'avoir pas insisté davantage pour ramener l'enfant à Saint Nazaire, puis se dit que vues les conditions de son enlèvement, cela aurait été le précipiter dans la mort... Et pourtant, cette mort n'aurait-elle pas abrégé ses souffrances ? C'était un raisonnement affreux, indigne du chrétien qu'il était, mais en cette nuit glaciale, devant le corps fluet, il n'osait même pas être optimiste. Son seul espoir était dans la musique qui devrait devenir un instrument de libération et pas de servitude. Si seulement son professeur pouvait s'intéresser assez à lui pour le soustraire à cet environnement destructeur ! Mais se rendrait-il compte de la réalité ? Diana, livrée à elle-même en l'absence de son père, ne souhaiterait certainement pas que quiconque soupçonne leur dénuement de crainte qu'on ne place les garçons. Et Emmanuel, par tempérament ou par expérience, avait mesuré la valeur du silence. Il ne dirait rien, comme il n'avait rien dit sur les véritables raisons qui l'avaient amené sur le Lady Helena cette nuit là.

Il ne restait plus qu'à prier. Confier à Dieu ces existences si mal engagées sur le chemin de la vie. Lui demander de l'aide pour continuer à avancer. Et pour lui, le supplier d'être à ses côtés à chaque instant durant la traversée afin qu'il ne soit jamais indigne de sa foi, ni de l'engagement qu'il avait pris à l'égard du petit Emmanuel. Car il savait que ce serait très dur. S'il n'avait eu la certitude qu'il avait adopté la seule attitude possible, il aurait éprouvé des regrets d'avoir agi comme il l'avait fait. Mais son cœur était paisible : il ne remettait rien en cause. Il ne doutait pas. Sa seule inquiétude était de savoir s'il était capable de faire face à la haine, aux brimades, à la cruauté de son chef pendant des jours, des semaines et des mois. C'était pourquoi il se remettait dans les mains du Seigneur, le Seul à pouvoir calmer sa légitime colère et à l'inciter au pardon des offenses.

La nuit passa ainsi, Emmanuel dormit d'un sommeil agité, comme toujours. Ismaël Raynes savait par Diana que le petit garçon, très nerveux, manifestait ainsi son insécurité. D'ordinaire, il mettait très longtemps à s'endormir et se réveillait plusieurs fois, comme si le fait de lâcher prise et de sombrer dans le repos avait pour lui une signification particulière. Sans doute ravivait-il le

souvenir de son enlèvement.

– Joyeux Noël, petit elfe ! s'écria Ismaël quand il le vit se redresser vivement à un bruit qu'il avait fait en se déplaçant dans le lieu exigu.

– Pourquoi ? C'est pas joyeux. Tu vas partir. Et t'es même pas mon papa, pour remplacer l'autre...

Tant de lucidité, de désabusement dans ces quelques mots firent mal au Gallois.

– Je suis ton ami, murmura-t-il, tout en sachant qu'un ami ne remplacerait jamais ni un papa, ni une maman.

Un regard soudain très doux éclaira le fin visage.

– Oui. Et je t'aime beaucoup. Mais... tu vas partir...

– Je reviendrai...

Le regard d'un bleu intense se teinta de violet.

– T'es pas sûr, trancha l'enfant d'une voix dure.

Redoutant une crise de larmes ou de révolte, le marin saisit un paquet enrubanné et le tendit à l'enfant.

– Tiens, petit elfe, j'ai un cadeau pour toi !

– Pour moi ?

Les prunelles limpides pétillèrent soudain de joyeuse anticipation avant de s'assombrir brusquement.

– Mais j'ai rien pour toi ! Pas de cadeau !

Ismaël Raynes fut très surpris par cette réaction spontanée.

– Si, contredit-il doucement, ton sourire !

Rasséréné, Emmanuel commença par l'embrasser avant de défaire les noeuds de ses doigts agiles.

– Oh, Ismaël ! Un livre !

C'était un abécédaire ayant déjà servi, mais en bon état. Eût-il été doré sur tranche avec une couverture de cuir que l'enfant n'aurait pas été plus radieux. Il le feuilleta respectueusement, puis, s'arrêtant à la première page, déclara :

– Maintenant, on lit !

– Déjà ? répliqua Ismaël en riant de son impatience.

La journée passa ainsi, très vite, trop au gré des deux amis. Quand ils se séparèrent, ils avaient lu l'ensemble du livre et Emmanuel promit à son ami que la prochaine fois qu'ils se reverraient, il serait capable de lire des livres encore plus gros et plus intéressants. Cette perspective permit à leur séparation d'être moins douloureuse puisqu'elle intervenait à un moment où l'avenir avait un but à atteindre.

Cette rencontre fut la dernière avant le départ. Wilfrid Harrison regagna son bâtiment, cette fois d'une humeur d'ours. C'était habituel : à chaque fois qu'il quittait sa progéniture, il en souffrait et manifestait ainsi combien il lui était attaché. Mais cet homme frustre n'avait pas de mots à sa disposition, rien que des actes. Il aurait sans doute ri au nez de celui qui lui aurait dit qu'il exprimait ainsi son amour très fort pour ses enfants. Ces derniers assistaient aux ultimes préparatifs partagés entre un soulagement honteux et un sincère chagrin de voir s'éloigner leur père pour un voyage qui, comme tous ceux qui avaient précédé, pouvait être le dernier. Francis, prudent, dissimulait sa joie. Il n'en pouvait plus de cette vie que le capitaine lui avait fait mener depuis qu'il s'était mis dans la tête de faire de lui un marin. Ce n'était pas seulement qu'il n'aimait pas la mer ni les bateaux mais surtout l'agressivité de son père à son égard, sa dureté, son mépris le remplissaient de hargne : il le ridiculisait

sans cesse, l'humiliait, le frappait et le traitait d'incompétent. Dans ces cas là, il le comparait à Emmanuel qui, lui, était un génie. Ce qui n'empêchait pas cet être de contradictions de tenir le discours inverse au génie en question. Francis en venait à haïr de plus en plus l'intrus qui le rendait si médiocre aux yeux paternels.

Quant à Diana, elle était tiraillée. Elle souhaitait voir son père loin d'elle parce que vivre avec cette brute épaisse l'épuisait. Hélas, avec lui, s'éloignerait aussi son antithèse, l'homme avec lequel elle s'était promenée tous les jours et qu'elle considérait comme un frère aîné, solide, réconfortant, généreux. La vie allait paraître très vide sans sa présence si pleine de respect et de gentillesse. Oui, Ismaël Raynes allait lui manquer considérablement. Elle n'aurait plus de confident, de conseiller, de soutien. Ces sentiments étaient égoïstes, elle en était consciente. Elle ne pouvait s'empêcher de les éprouver parce qu'elle était humaine, mais plus que tout, elle redoutait pour son ami la traversée qui s'annonçait sous de terribles auspices, sous la menace implicite de la férule du capitaine. Connaissant son père, elle tremblait. L'homme ne pardonnait jamais une insulte. Il savait attendre son heure pour faire éclater sa vengeance dans toute son horreur. Quelle allait être celle dont serait victime le jeune second ?

Les adieux furent brefs, presque à la sauvette entre Diana, Ismaël et Emmanuel. Rien ne servait de s'appesantir sur l'inévitable. Seul le petit garçon tentait de s'accrocher au marin en l'appelant son «petit papa». Diana dut l'arracher à lui et l'éloigner au plus vite pour éviter des hurlements qui auraient attiré Wilfrid Harrison.

En quelques minutes, tout se précipita. Et quand Diana, pleurant, se sentit grelotter, elle se rendit compte que la brume de la Tamise avait avalé depuis longtemps le *Lady Helena* et tous ceux qu'il portait.

Chapitre 4

La période qui suivit le départ du *Lady Helena* fut, pour les jeunes Harrison, le début d'une longue plongée dans la souffrance et les difficultés. La santé de la pauvre Julia s'aggrava brusquement. Le médecin demanda un prix exorbitant pour affirmer que ses maux étaient d'origine nerveuse et qu'il fallait changer d'air. Trois semaines plus tard, après une agonie interminable, la malheureuse Julia s'éteignait dans les bras de sa nièce.

Celle-ci se retrouvait ainsi chef de famille, sans appui autre que celui du professeur de piano lequel, depuis l'arrivée d'Emmanuel, les avait pris en sincère amitié. Mais c'était une aide ponctuelle, et peu utile au jour le jour. Diana avait besoin d'autre chose, d'une présence forte et disponible à ses côtés pour faire face à la mort de cette tante adorable qu'elle aimait comme une mère, à la désertion du jeune Francis qui trouvait la rue plus intéressante que la maison, à la maladie d'Emmanuel que sa trop vive sensibilité avait conduit à un état dépressif si total qu'il ne mangeait plus rien. C'était que le décès de Julia s'ajoutait pour lui à l'arrachement de sa première famille et à l'éloignement de son nouvel ami, du papa qu'il s'était choisi. Pour ce petit être, la coupe débordait et sa santé accusait le contrecoup de ces divers chocs psychologiques et affectifs. Diana crut le perdre. Ce fut cette angoisse qui la tira de son propre désespoir. Il lui fallut lutter âprement pour disputer la mort l'existence de ce frère devenu adoptif par les faits sinon par la loi. Ce combat acharné fut justifié par les résultats. Emmanuel voulut à la jeune fille une tendresse égale à celle qu'il avait pour le second de Wilfrid Harrison. Diana devint sa petite maman. Il se raccrocha à elle avec l'énergie d'un naufragé qui a enfin trouvé une planche pour l'empêcher de couler à pic.

Cette affection si chaleureuse du petit garçon fut un baume et un stimulant pour la jeune fille qui, à mesure que les semaines passaient, découvrait avec une terreur grandissante la détresse financière dans laquelle ils étaient englués. Quand elle avait sobrement avoué à Ismaël Raynes qu'ils n'avaient pas d'argent, elle était loin de se douter de ce que cela signifiait vraiment. Julia n'avait aucune fortune, elle le savait. Mais eux-mêmes étaient couverts de dettes. Dans sa terreur de dire la vérité à son beau-frère dont elle craignait la violence et les débordements, elle avait laissé s'accumuler les factures. Les fournisseurs vinrent, l'un après l'autre, réclamer leur dû. Diana, fièrement, paya. Quand il ne resta plus un shilling à rembourser, elle fit les comptes. C'était très simple : aucun argent n'allait rentrer avant au moins une année et par contre, beaucoup d'argent devrait sortir pour nourrir et habiller trois personnes. Donc, pour réduire les dépenses, il fallait se débarrasser du superflu et vendre une partie du mobilier. Puis, elle s'occupa de trouver un logement plus modeste. Son

père serait furieux, mais elle n'avait pas le choix si elle ne voulait pas se faire emprisonner pour dettes et voir les deux garçons finir dans une maison de correction. Elle avait les devoirs d'une mère à leur égard et c'était en adulte, non plus en enfant apeurée qu'elle agissait. Puisqu'elle était seule, elle prendrait ses responsabilités. Si cela ne plaisait pas au capitaine quand il rentrerait, libre à lui de restaurer un train de vie ostentatoire.

Afin de rester plus proche du petit Emmanuel encore convalescent, elle se mit à faire des travaux de couture à domicile qui amenèrent quelque argent, assez pour subvenir à la nourriture frugale. Elle avait eu la tentation et le désir de renouer avec les membres inconnus de sa famille : elle eut beau fouiller tous les documents de son père, chose qu'elle ne se serait jamais permis en d'autres circonstances, elle ne trouva aucune trace de quelconques parents quelque part en Angleterre, en Ecosse ou au Pays de Galles. Les papiers de Julia ne lui fournirent rien non plus. Il était évident que, dans un de ses accès de rage, le capitaine Harrison avait détruit tout ce qui aurait pu ressembler à des liens affectifs. L'espoir de retrouver une aide de ce côté-là s'était donc évanoui. Non pas qu'elle eût vraiment compté dessus, mais la découvrir lui eût procuré du réconfort. Elle se serait sentie moins seule. Surtout pour faire face à un Francis de plus en plus ingouvernable. Le garçon, dès le départ de son père, avait affirmé qu'il ne retournerait plus à l'école et qu'il ferait ce qui lui plairait. De fait, il disparaissait des journées entières, revenait parfois avec des vêtements qui ne lui appartenaient pas et qu'il disait avoir échangés. Il mangeait rarement la pauvre nourriture que sa sœur préparait et ne semblait pas dépérir. Diana lui fit de vifs reproches, sachant bien qu'il était en train de verser dans la malhonnêteté, le vol et le mensonge. Francis ne nia pas. Comme elle insista un peu trop, il la gifla violemment. Et pour faire bonne mesure, frappa aussi Emmanuel qui tentait de s'interposer. On ne le vit plus pendant quinze jours.

L'année 1864 s'écoula ainsi, lentement, sombrement, pleine de difficultés, de renoncements et de dur labeur. Les seules joies profondes, incommunicables, qui l'éclairèrent furent trois lettres d'Ismaël Raynes, postées respectivement des Iles du Cap Vert, de Cape Town et enfin d'Adélaïde. Ces courriers inattendus (jamais le capitaine n'écrivait, ayant affirmé qu'un marin qui se respectait n'écrivait pas) firent battre le cœur de Diana d'une vive émotion. Au premier, n'en ayant jamais reçu, elle devina pourtant qui en était l'auteur. Ensuite, la petite écriture appliquée et nette n'eut aucun secret pour elle. Ces lignes, pleines d'une tendresse fraternelle, lui redonnèrent l'espérance qui chancelait si souvent. Ismaël Raynes, s'il émaillait ses propos de quelques anecdotes maritimes, méditait surtout sur la vie, l'éducation, les vertus de courage et d'amour, rappelait ce qu'il souhaitait pour le petit Emmanuel, s'attardait sur des considérations religieuses ou philosophiques. Ces missives n'avaient rien d'un récit de voyage. Était-ce volontairement ? Le second cachait-il la vérité ? Oserait-il dire s'il se passait quelque chose de grave ou se tairait-il pour épargner la jeune fille et son père ? Dans son infinie délicatesse, on pouvait tout imaginer de sa part. Aussi, Diana se sentait-elle un peu frustrée de ne pas savoir ce qui se passait à bord. Ce ne fut que dans la dernière lettre, postée d'Adélaïde début novembre 1864 que la jeune fille perçut un imperceptible changement de ton. Une autre qu'elle n'eût certainement prêté attention à rien, mais elle était à l'affût du moindre indice qui pût la renseigner. Elle était certaine que son père n'aurait rien oublié de l'offense sur le pont du *Lady Helena* : le moment des représailles était-il arrivé, là-bas, à l'autre bout du monde, si loin d'elle

et de l'enfant ? Ou alors, le second, à force de résister à une guerre d'usure, ne parvenait-il plus à dissimuler comme il le faisait au début ? Que penser ? Que redouter ? Il faudrait encore trois mois, peut-être quatre pour avoir une réponse. Le trois-mâts était attendu pour mars ou avril 1865. Plus d'espoir d'avoir une lettre, donc, avant le retour du bâtiment.

L'attente fut insupportable. Elle se prolongea presque six mois. Cinq autres voiliers qui avaient quitté l'Australie à la même époque étaient arrivés. L'un d'eux assura que le *Lady Helena* avait levé l'ancre le 12 janvier. En septembre 1865, l'armateur déclara le trois-mâts perdu corps et biens.

Le coup était terrible, mais prévisible et prévu, atténuant un peu le choc. Le plus difficile à vivre pour Diana fut d'accepter l'incertitude totale qui entourait cette disparition. Elle ne pouvait manquer de faire le lien entre le naufrage et les événements du décembre précédent. Que s'était-il passé ? Une mutinerie ? Un assassinat ? Un sordide règlement de comptes sur les flots en furie ?

Quoi qu'il en fût, Diana Harrison, son frère Francis et le petit Emmanuel étaient désormais livrés à eux-mêmes. L'armateur, prétextant que le capitaine avait des dettes, refusa de leur verser un penny sur les versements de l'assurance. La jeune fille, connaissant la prodigalité de son père, n'osa même pas insister. Elle avait fait face pendant neuf mois, elle continuerait. A cause d'Emmanuel qu'elle devait protéger, aimer et éduquer dans les valeurs qu'Ismaël souhaitait lui voir transmettre. Si elle avait été seule, la vie eût été plus facile, elle se serait engagée comme gouvernante à la campagne. Mais avec le petit garçon, c'était impossible. Elle ne s'en plaignit pas, elle ne maudit pas l'inconscience de ce père qui l'avait chargée de cet enfant en bas âge. Car, dans son malheur, elle n'avait de réconfort que dans ses relations avec le musicien : Emmanuel était pour elle un rayon de soleil. Sans lui, elle eût désespérée. Grâce à lui, elle resta debout. Quand elle flétrissait, doutait, s'appesantissait sur son malheur, il lui suffisait de croiser le regard de l'enfant et derrière lui le souvenir de celui d'Ismaël pour reprendre courage. Elle avait promis. Elle tiendrait sa promesse.

Il leur fallut déménager à nouveau, cette fois dans un antre obscur, au sous-sol d'un immeuble vétuste, où le froid et l'humidité régnaien en maître. Le loyer, modique, était tout ce qu'ils pouvaient désormais se permettre. La plupart des meubles trouvèrent le chemin des prêteurs sur gage.

Francis, âgé de treize ans, fut relativement indifférent au décès de son père. Plus les semaines passaient, plus il dégringolait dans la moralité. Il ricana ouvertement lorsque sa soeur le supplia de trouver du travail.

- J'ai ce qu'il faut ! Ne reviens pas là-dessus !
- Papa était dur, mais il était honnête. Il ne voudrait pas...
- Il n'est plus là pour me dicter des ordres ! Occupe-toi de cet avorton qui te tient lieu de mascotte et fiche-moi la paix. Je ne serai pas à ta charge, moi !

Epouvantée par tout ce que cette réponse impliquait, Diana baissa la tête. Elle ne chercha pourtant pas à dissuader une nouvelle fois son frère de changer de vie : elle savait par expérience ce que cela lui aurait coûté. Et plutôt que de lutter inutilement contre plus fort qu'elle, elle préférait veiller à l'éducation d'un enfant plus vulnérable chez lequel tous les espoirs étaient permis.

D'autant plus qu'Emmanuel avait très mal réagi à l'annonce du naufrage du *Lady Helena*. Il avait immédiatement compris qu'il ne reverrait jamais Ismaël. Coup sur coup, il venait de perdre ses affections les plus chères. Alors, il ne put supporter le moindre éloignement de Diana, il ne consentit plus à dormir sinon collé à la jeune fille et se réveillant vingt fois par nuit pour s'assurer

qu'elle respirait toujours. Il ne la quittait pas d'une semelle, restant auprès d'elle, grave, silencieux, le regard sombre et vif. Perturbé, il l'était, mais sans rien perdre de ses facultés intellectuelles et artistiques. Diana puisa dans sa volonté le courage d'affecter une sérénité de façade pour permettre à l'enfant de se stabiliser. Elle encouragea ses lectures et ses études musicales. Depuis la mort du capitaine, le professeur ne faisait plus du tout payer ses leçons alors qu'il en avait augmenté la fréquence. Il ne se déplaçait plus non plus. Diana préférait cela : Emmanuel et elle traversaient Londres deux fois par semaine, par tous les temps, mais au moins, cela valait la peine : ils avaient chaud pendant quelques heures et la femme du professeur leur offrait toujours une collation qui leur permettait de ne pas manger ce jour là. Le petit musicien progressait rapidement, grâce aux conseils de son maître, enthousiasmé par le sérieux de son travail et ses facilités que ce fût au piano ou au violon. Il fut invité régulièrement au concert et entendit Mozart, Beethoven, Liszt, Bach, Haendel, Haydn. Le récital des Nocturnes de Chopin l'enthousiasma. Il en revint en affirmant que c'était à lui qu'il voulait ressembler plus tard. En décembre, un petit concert fut organisé pour faire connaître l'enfant dans la bonne société. Quelques têtes nobles applaudirent ce talent précoce. Elles remirent au printemps une nouvelle rencontre, lorsque le professeur reviendrait de son voyage en Italie où il devait passer l'hiver.

Ce départ ne pouvait avoir lieu au plus mauvais moment. La santé de Diana, usée par les privations, ne s'était jusque là maintenue qu'avec le soutien de ces visites hebdomadaires. Pour agraver la situation, l'hiver fut particulièrement humide. Ou était-ce leur réduit qui suait le mois? Il était quasiment impossible de le chauffer. Emmanuel ramassait le vieux bois, les débris, les papiers qui traînaient. Cela ne suffisait pas. Il eût fallu du charbon. Or, ils ne pouvaient le payer. Il s'agissait de se chauffer ou de manger. Diana, sans force, dut abandonner ses travaux de couture. Elle n'y voyait d'ailleurs pas assez, malgré tous ses efforts et le coût des chandelles excédait presque celui qu'on la payait.

Emmanuel, navré, se résolut à enfreindre la défense de sa sœur qui ne voulait pas qu'il sorte seul : il avait son violon, il pourrait jouer dans les rues et se faire un petit pécule, surtout au moment de Noël. Cette fois, les supplications de Diana n'y firent rien : il partit et revint avec de l'argent, assez pour acheter de quoi manger. La jeune fille, réconfortée par un vrai repas, le premier depuis des jours, consentit à ce que le petit garçon continue «jusqu'à ce qu'elle soit capable de reprendre son travail». Une violente intrusion de Francis dans leur taudis remit en cause cet accord : le garnement, qui avait suivi son frère, lui extorqua l'argenturement gagné et découvrit leur cachette. Tout était à recommencer. Diana pleura, Emmanuel serra les dents et s'empressa de poursuivre ses aubades enfantines qui charmaient un public bienveillant. Il fut remarqué et embauché dans un pub. Il n'y resta pas longtemps : il se sentait menacé par les ivrognes qui ne respectaient rien.

Une visite du médecin pour Diana qui languissait ainsi que les médicaments mirent à sec les minuscules ressources de ce foyer misérable. Diana s'alita pour ne plus se relever. Emmanuel, ayant lui-même épuisé toutes ses forces, se coucha à ses côtés. La lutte était finie.

Ce fut alors qu'il entendit, dans un demi sommeil fiévreux, comme si quelqu'un venait de frapper à la porte. Il ne répondit pas aussitôt, n'étant pas sûr s'il rêvait ou s'il était réveillé. On cogna à nouveau, cette fois plus énergiquement. Sans doute était-ce le propriétaire qui venait encaisser son loyer. Ne

pouvant payer, ils allaient être expulsés...

Emmanuel se leva pourtant. Dans son esprit embrumé, il se disait que tout valait mieux que cette solitude et tituba jusqu'à la porte : dans l'escalier qui menait à leur sinistre logis se tenait un homme, une lanterne à la main.

– Diana Harrison ?

Le petit garçon désigna le matelas à même le sol sur lequel gisait une forme indistincte. L'homme l'écarta d'un geste brusque et élevant sa lanterne, inspecta ce caveau mortuaire : dans ce dénuement total se dressait un piano, objet de luxe qui ne paraissait pas indispensable et qui aurait mieux fait d'être vendu plutôt que de pourrir là. Au moins, l'argent aurait été utile. A part cela, rien.

Rien.

L'inconnu s'approcha de la jeune fille, l'appela, s'accroupit devant cette couche lamentable.

– Dis, monsieur, tu vas la sauver ?

L'homme se retourna, semblant voir pour la première fois le minuscule personnage qui se tenait devant lui, enveloppé de hardes, le visage famélique, avec d'admirables yeux, profonds comme des lacs de montagne.

– C'est bien Diana Harrison ?

– Oui, monsieur.

– Et toi ? Qui es-tu ?

– Son frère.

– Sors et va chercher le cocher de la voiture.

Emmanuel ne se le fit pas dire deux fois. Sentant le salut pour sa sœur, il monta l'escalier aussi vite qu'il le put. Mais ses forces le trahirent. Il tomba de faiblesse devant le fiacre stationné devant leur domicile. Le cocher, après l'avoir mis en sûreté, redescendit prêter main forte à son compagnon. Quelques instants plus tard, Diana, inanimée, avait rejoint son frère et les chevaux, vigoureusement fouettés, les entraînaient vers des horizons mystérieux, sous le regard perplexe de l'homme qui venait sans doute de les sauver d'une mort affreuse.

Trois heures plus tard, un médecin entrait dans un hôtel particulier de Mayfair pour y découvrir un spectacle qui ne convenait pas à un domicile aussi huppé : deux miséreux crasseux et exsangues reposaient dans une chambre bien chauffée. Il aurait tourné des talons si le maître des lieux, un jeune homme d'excellente apparence ne l'en avait dissuadé :

– Je paierai. Faites votre métier.

Avec répugnance, le praticien s'approcha des deux corps qui dégageaient une odeur de maladie, de moisissure, d'excréments.

– Correctement, monsieur ! Examinez-les comme s'ils étaient mes frère et sœur !

Mis en pareille demeure de faire son travail, le médecin se livra à une exploration approfondie de ces deux patients.

– Alors ? demanda le jeune homme lorsqu'il se redressa enfin.

– Pour la demoiselle, des cataplasmes.

– C'est tout ?

– Il y aurait aussi des médicaments si...

– Ecrivez ! trancha le jeune homme d'un ton impérieux. Ne vous ai-je pas déjà dit de les traiter comme vous et moi ?

Le praticien griffonna quelques noms barbares sur une feuille. Il n'avait pas l'habitude d'être pris de si haut. Sa clientèle était d'ordinaire beaucoup plus complaisante.

– Merci. Et pour le gosse ?

– L'un et l'autre crèvent de faim et de froid. Chez la demoiselle, c'est plus grave, elle a développé une infection pulmonaire.

– Repassez demain.

– Bien, milord.

Payé grassement, le médecin s'inclina. L'affaire était visiblement mystérieuse, mais elle ne le concernait en rien. Il reviendrait donc le lendemain.

Resté seul, le jeune homme fit appeler un domestique qu'il envoya immédiatement chez l'apothicaire chercher les médicaments.

– Charlotte !

– Me voici, milord !

Charlotte était une vieille femme toute en rondeurs et en sourires.

– Puis-je vous confier ces enfants ? Les laver, les habiller, les veiller ?... tout ce que vous savez si bien faire !

– Que Votre Honneur soit tranquille. Rose va m'aider.

– Mais, Charlotte, que faites-vous ? s'exclama le jeune homme en voyant la vieille femme se saisir du corps si fluet du petit garçon pour le déposer à côté de la jeune fille.

– Votre Honneur m'excusera : le petiot s'agitait...

– Et alors ?

– Que Votre Honneur regarde.

Le jeune homme regarda sans rien voir et haussant une épaule un peu méprisante, sortit de la chambre en recommandant à Charlotte de le prévenir si du nouveau se produisait.

La vieille femme s'assit sur le rebord du lit, l'œil humide d'attendrissement. Le garçonnet qu'elle avait vu gémir dans son sommeil s'était brusquement calmé dès qu'il avait pu se pelotonner contre le corps de sa sœur. Nul doute que ces pauvres êtres s'étaient raccrochés l'un à l'autre pour trouver un peu de chaleur et de réconfort dans leur détresse.

Le lendemain, comme convenu, le médecin revint. Il fut surpris de trouver le plus jeune de ses patients debout à danser devant le feu, se rôtissant jusqu'à la douleur d'un air extatique.

– Attention, petiot ! Tu vas griller !

– Oh, monsieur, c'est si bon d'avoir chaud !

Le médecin, qui n'était pas un mauvais bougre, ne résista pas à l'envie d'embrasser cette frimousse soudain radieuse. De plus, l'enfant sentait bon le propre, était peigné et, son extrême maigreur mise à part, ne ressemblait plus guère au loqueteux pouilleux de la veille.

– As-tu mangé, gamin ?

– Il refuse, intervint Charlotte. Pas moyen de le convaincre depuis ce matin !

– Ce n'est pas bien ! Comment vas-tu grandir et te fortifier si tu ne manges pas ?

L'enfant le regarda d'un air sombre :

– C'est pour Diana. Je mange pas sans elle !

A force d'être sermonné, supplié, commandé, Emmanuel plia et avala quelque nourriture puis regagna son poste favori aux côtés de sa sœur.

Cette dernière, d'après le rapport du médecin, aurait une longue convalescence. Le moral semblait aussi atteint que le physique. Ayant trop souffert, elle se réfugiait dans une torpeur bienfaisante dont elle ne souhaitait pas sortir, sachant que si elle reprenait contact avec la réalité, celle-ci lui apparaîtrait dans toute son horreur. Elle n'avait plus la force, ni le courage de se battre. Tant qu'elle garderait les yeux fermés, elle serait en sécurité.

Ce ne fut que petit à petit, incitée par Emmanuel, qu'elle fut lentement tirée vers la vie. Elle avait chaud, elle était nourrie, soignée, dorlotée. Elle se croyait presque au paradis.

Son esprit pragmatique ne pouvait se contenter de ces chimères. Que s'était-il passé ? L'histoire d'Emmanuel était étonnante. Qui était cet homme venu les arracher si à propos à leur tombeau ? Le médecin, qui était le seul homme qu'elle voyait, lui assura que ce n'était pas lui et qu'ils étaient hébergés par Sir Paul Masefield, un noble écossais dont le frère siégeait à la chambre des Lords. Mais il n'en savait pas davantage sur les raisons qui avaient conduit ce jeune homme à aller les chercher dans leur taudis. La brave Charlotte, pourtant bavarde, ne pouvait rien lui dire de plus.

La curiosité redonna vite à Diana sa combativité et renforça sa volonté de guérir. Bien que toussant toujours, elle commença à se lever. Ce qu'apprenant, Paul Masefield demanda l'autorisation de venir lui rendre visite pendant qu'Emmanuel se promenait à Hyde Park avec Charlotte.

La jeune fille n'avait eu que les descriptions approximatives d'Emmanuel pour se faire une idée de son sauveur. De plus, l'enfant ne semblait pas l'apprécier énormément : il insistait toujours sur ses manières brusques et sa voix revêche. La réalité la surprit : l'homme était fort jeune, beau garçon, habillé à la dernière mode avec bon goût, paraissait affable et courtois.

— Je suis heureux de voir que vous vous rétablissez. Il était grand temps que nous ayons une conversation sérieuse. Vous sentez-vous capable de m'écouter ?

Un peu intimidée, comprenant ce qui rebutait son frère dans cette approche si directe, Diana hocha la tête.

— Bien. Tout d'abord, vous allez avoir la surprise de votre vie quand je vais vous dire que je suis votre oncle !

De fait, Diana, prise au dépourvue, le considéra avec des yeux écarquillés.

— Ah, s'écria Paul Masefield en riant sans méchanceté, je savais bien que j'allais vous faire un choc ! Nous avons presque le même âge, je sais ! Je vais vous expliquer... du moins, je vais essayer. Ma femme m'a bien fait la leçon, il faut que je m'en souvienne ! D'ordinaire, je ne me préoccupe pas du tout de généalogie.

— Et moi, je ne sais rien de la famille de mon père ou de ma mère. Mon père m'a tenue dans l'ignorance de tout.

— Alors, voici ce que je peux vous dire et que je sais seulement depuis quelques mois ! Votre père s'est marié avec Jane qui avait deux sœurs, Julia et Cynthia.

— Je connaissais ma Tante Julia puisqu'elle a vécu avec nous jusqu'à sa mort, il y a un an et demie, mais pas Cynthia.

— Et moi, c'est Cynthia que je connais ! Elle est mariée avec le frère aîné de ma femme.

— Mais...

— Oui ?...

— Mon père a l'âge d'être le vôtre...

Paul Masefield opina :

– Très juste. Seulement, Cynthia était la plus jeune des sœurs, tandis que mon beau-frère Mark avoisine les trente-cinq ans ! Avec un petit calcul, vous verrez que nous retombons sur nos pieds et que je suis «votre oncle», si on peut encore parler de parenté à ce degré là !

– Justement, comment avez-vous retrouvé notre existence ?

– Le hasard, ma chère. Et ensuite, l'entêtement de ma chère femme ! Si je commence par le commencement, tout remonte à un dîner de famille, il y a environ six mois, auquel participaient entre autres mon frère Douglas et mon futur beau-frère, Mark Lamont. Sophie et moi n'étions pas encore mariés. Donc, la conversation de ces messieurs a roulé, comme très souvent, sur les bateaux, et, notamment sur la disparition de l'un d'eux, le *Lady Helena*. Et Mark de dresser un portrait plutôt négatif de son capitaine sur lequel circulaient des histoires abominables. Sophie, toujours bonne, le pria d'être plus généreux dans ses commentaires. Ce fut alors que la surprise vint de Cynthia qui déclara soudain que ces histoires étaient vraies et qu'elle le savait d'autant mieux que ledit capitaine était son beau-frère. Voilà qui était passionnant. Après quelques minutes passées à déblatérer contre ce malheureux, Sophie intervint pour dire que si celui-ci était mort, il avait peut-être laissé des enfants derrière lui. Cela ne pouvait qu'être ma femme pour s'inquiéter ainsi d'inconnus ! Cynthia dut faire un gros effort pour fouiller sa mémoire : Jane était sa sœur aînée et elle n'avait pas de nouvelles d'elle ni de Julia depuis des années. Elle croyait cependant se souvenir que le couple s'était établi à Londres et avait eu une fille, Diana. Eh bien, dit ma chère femme (enfin, future à cette époque), il faut aller jusqu'à Londres et rechercher cette veuve et l'orpheline. Vous imaginez ! A deux mois du mariage ! C'était impossible ! Mark refusa de se mêler de cette affaire de famille. Pas étonnant. Il aime son confort. Un moment, je crus que l'affaire était tombée dans l'oubli. C'était compter sans ma Sophie. Elle n'avait rien oublié. Elle me supplia d'intervenir, d'une manière si convaincante que je cérai... Et voilà...

– Cela ne me dit pas comment vous avez fait pour nous retrouver...

– C'est vrai. Surtout que cela n'a pas été facile, ni une partie de plaisir... Quinze jours de traque, de fausses pistes, d'indices erronés. J'ai fait les registres de décès, de naissance. J'ai trouvé la trace de la mort de votre mère, de celle de votre tante Julia et celle de la naissance de votre frère Francis. Sauf qu'il y a quelque chose qui me gêne beaucoup : l'enfant qui est avec vous ne s'appelle pas Francis et a six ou sept ans seulement. Donc, il est né après la mort de votre mère.

– Tout à fait.

Calmement, Diana raconta les tristes circonstances de l'arrivée d'Emmanuel chez eux.

– Pauvre gosse, soupira Paul Masefield. Qu'allons-nous en faire ?

Une rougeur de mauvais augure enflamma les joues de la jeune fille :

– Que voulez-vous dire, monsieur ?

Indifférent à la tempête qu'il n'imaginait pas, le jeune Ecossais corrigea :

– Appelez-moi donc «Paul» tout court. Ces politesses m'éner�ent.

– Si vous le voulez, répondit Diana qui, en d'autres circonstances, eût été gênée, mais qui, soutenue par son indignation, se préoccupait fort peu de formalisme. Je voulais seulement savoir ce que vous vouliez dire à propos d'Emmanuel.

Paul Masefield la regarda avec un sourire étonné :

– Il faudra prendre une décision à son égard. Je suppose que vous y avez pensé. D'ailleurs, je m'étonne que vous n'ayez rien fait encore.

– Comme de le placer dans un orphelinat ?

La voix de la jeune fille était étranglée d'une rage difficilement contenue.

– Oui, vous n'avez que trop tardé.

Diana se dressa de toute sa hauteur pour répondre :

– Monsieur, au cas où vous ne l'auriez pas compris, Emmanuel est mon frère, au même titre que Francis. Il m'est même encore plus cher car c'est grâce à lui que j'ai survécu, que j'ai gardé l'espoir, que je me suis battue. Si vous faites la moindre différence entre le frère de sang et le frère... adoptif, le frère de cœur, je retourne d'où je viens.

Les yeux de la jeune fille fulguraient dans son petit visage maigrichon. Sans connaître le capitaine Harrison autrement que par ces récits, Paul Masefield songea que sa fille avait bel et bien hérité des colères qui rendaient son père célèbre et craint dans tous les ports du monde.

– Est-ce clair, Monsieur ?

Il était très clair que Diana considérait le bambin comme son frère. Il était aussi très clair qu'il n'y avait aucune autre raison que sentimentale pour qu'elle le garde auprès d'elle. Ce gamin, il faudrait l'éduquer, tout comme Francis. Et encore plus longtemps puisqu'il était plus jeune.

Paul Masefield changea son angle d'attaque :

– Où se trouve Francis ? Je suppose qu'il doit travailler pour vous venir en aide !

– Travailler, lui ? ricana la jeune fille. Vous voulez savoir la vérité ? Toute la vérité ? La voici.

En quelques phrases lapidaires, elle résuma leurs deux dernières années, depuis le départ du *Lady Helena* : la mort de Julia, la maladie d'Emmanuel, leur premier déménagement, la lente dérive de Francis, l'annonce officielle de la mort de leur père, leur deuxième déménagement, la lutte pour la survie, le courage d'Emmanuel pour lui rapporter de quoi manger et la soigner en dépit de ses interdictions, la rapacité de Francis, capable de voler leurs minuscules économies et de les terroriser.

En écoutant ce récit lugubre, ponctué de beaucoup de larmes, Paul Masefield, avec la cruauté de sa jeunesse insouciante, se disait que sa «nièce» s'était conduite comme une idiote : elle aurait dû se débarrasser du petit Breton, sans doute un bâtard ou le fruit d'un viol, et concentrer ses efforts d'éducation sur Francis. Mais, comme toutes les femmes, elle s'était entiché de ce même en perdition, suivant en cela son émotivité, sa sensibilité et non le bon sens, le sens commun, la voix de la raison. Ah oui, elle s'entendrait bien avec Sophie ! D'ailleurs, s'il était là, c'était bien parce que sa chère Sophie avait fait vibrer sa corde sensible...

– Il faut donc retrouver Francis !

– Je vous souhaite bon courage !

– Vous n'avez pas une petite idée où il est ?

– Pas vraiment.

– Il faut pourtant le retrouver. Sa vie de délinquant est terminée. Dès que nous l'aurons retrouvé, nous partons pour l'Ecosse. Vous êtes guérie, rien ne nous en empêche donc plus. Que ce chenapan !

Méfiante, Diana tint à exiger une précision :

— Et Emmanuel ?

Paul Masefield étouffa un soupir exaspéré. Il avait compris qu'il faudrait faire avec l'indésirable. Pour l'instant, du moins. Douglas saurait prendre les choses en mains, il en était sûr.

— Il nous accompagnera.

Diana remercia d'une inclinaison de tête.

— Cela ne me dit pas comment retrouver Francis ! reprit Paul Masefield.

— Demandez à Emmanuel...

Le jeune Ecossais comprima hâtivement un haut-le-coeur.

— ... il connaît ces quartiers de Londres mieux que moi...

— C'est un tort !

— Auriez-vous préféré me retrouver dans un bordel ?

Décidemment, mieux valait ne pas attaquer la jeune Harrison de front. Elle avait du répondant et de l'audace. Vivement que cette corvée s'achève et qu'il puisse se retrouver tranquillement dans ses montagnes avec sa Sophie, plus douce, plus policée.

Paul Masefield fit donc contre mauvaise fortune bon cœur et dès le lendemain, l'oncle et le neveu se rendirent dans l'East End. Emmanuel savait ce qu'on attendait de lui. Il se montra un guide efficace, prudent, mais très silencieux, ce qui, pour un jeune homme volubile et spontané, était particulièrement pesant. Mais il n'avait pas le choix s'il voulait arriver à ses fins le plus vite possible. De Francis, il n'y avait pas trace dans les lieux mal famés qu'ils visitèrent les uns après les autres. Comme le jour baissait, l'Ecossais décida qu'il était temps de rentrer. Emmanuel ouvrit alors la bouche pour demander de passer à nouveau chez eux afin de récupérer quelques objets.

— Je t'attends ! fit Paul, peu soucieux de se retrouver dans cette cave glaciale.

Quelques secondes plus tard, un hurlement d'enfant terrorisé le jeta au bas des marches. Un fanal éclairait la pauvre pièce où deux corps, un grand et un petit, se roulaient par terre. Paul se jeta aussitôt dans la mêlée. Sans être un athlète, il était robuste et surtout, habitué à se battre : son éducation l'avait formé au pugilat autant qu'à la grammaire latine et grecque.

— Mais qui êtes-vous ? D'où sortez-vous ?

Profitant de la surprise de son agresseur, Emmanuel se dégagea prestement, saisit sa boîte à violon et déguerpit au plus vite, laissant son oncle répondre à Francis.

— Qui es-tu, toi ?

— J'habite ici !

— Ah oui ? Et celui que tu viens de frapper ?

— C'est mon frère, un vaurien, un voleur ! C'est mon devoir de le dresser !

— Menteur ! rugit Paul Masefield en lui envoyant un coup de poing si fort qu'il retomba en arrière, se cognant violemment la tête contre la pierre du sol. Dorénavant, c'est moi qui suis le chef et qui décide. Si tu tiens à tes dents et à ton portrait, comprends le très vite !

— Qui êtes-vous donc ?

— Ton oncle ! Le chef de famille désormais. Un mot de trop et je peux te dire tout de suite où tu finis !

Francis Harrison n'était ni téméraire, ni même courageux. Dès qu'il avait affaire à plus fort que lui, il s'aplatissait servilement. Il savait d'instinct où se trouvaient ses intérêts.

Quelques minutes plus tard, l'oncle et les deux neveux étaient assis dans la voiture en direction de Mayfair. Francis essuyait son nez qui saignait, Emmanuel, recroquevillé dans un coin, serrait convulsivement son violon dans ses bras, trop terrorisé pour répondre à Paul Masefield qui, excédé par ces problèmes de famille, n'avait qu'une hâte, rentrer chez lui, à Fionn-House et laisser son aîné gérer cette situation fort déplaisante.

Chapitre 5

Le 30 janvier 1866, le bel hôtel de Mayfair ferma ses portes tandis que deux berlines fort confortables prenaient la direction du nord. A bord de l'une d'elle, Paul Masefield et ses trois neveux. Dans l'autre, le personnel dont il ne se séparait jamais. Les quatre occupants de la première étaient fort silencieux. Le jeune Ecossais se réjouissait pourtant de voir ses recherches abouties et de pouvoir rentrer chez lui la tête haute avec le sentiment du devoir accompli. Seulement, la tribu Harrison n'était pas tout à fait à son goût. Si Diana trouvait grâce à ses yeux, elle était bien la seule : Paul devait faire des efforts surhumains pour ne pas montrer trop ouvertement son antipathie viscérale à l'égard de Francis. Le jeune garçon, taciturne et hostile, tentait pourtant de se montrer aussi soumis qu'il pouvait l'être. Cela ne suffisait pas : au contraire. Cela accentuait son air sournois, son regard fourbe, ses manières obséquieuses. Il ne pouvait dissimuler sa vraie nature, violente et malhonnête. Il savait cependant faire en sorte de ne pas provoquer d'orage, ayant toujours à l'oreille la menace de son oncle. Elle n'était pas vainqueur, il le savait mieux que personne. Quand Emmanuel avait surgi dans leur tanière, il se cachait de la police depuis trois jours après un vol plus hardi qui avait failli mal tourner. Prendre le large, aller en Ecosse lui convenait donc parfaitement bien. Et puis, son oncle était riche, s'il en jugeait par ses appartements fastueux au centre de Londres. Il y aurait certainement moyen de faire un bon coup. Le jeu en valait la chandelle.

Paul Masefield ne portait pas non plus dans son cœur le petit Emmanuel, mais pour de toutes autres raisons. A la différence de Diana, il voyait en lui le rejeton d'une tragédie : cela le gênait considérablement qu'il soit d'une origine inconnue. De plus, l'enfant l'intriguait, le déconcertait : il ne correspondait en rien à l'image qu'il se faisait d'un garçon de cet âge qui, il le pensait, aurait dû s'agiter, courir en tous sens, brailler et faire des colères. Au lieu de cela, l'enfant restait sage dans un coin, près des adultes, non pas apathique –son regard était toujours en alerte– mais tranquille, un livre ou une partition dans les mains. Pendant le séjour londonien, il n'avait quitté sa sœur que pour aller se promener avec Charlotte au parc. La gouvernante qui savait ce qu'étaient des garçons, ayant élevé les siens et s'étant occupé de Paul durant sa jeunesse turbulente, trouvait Emmanuel étonnant par son sérieux et sa maturité. Elle l'avait incité à jouer, à courir dans les allées, à canoter sur la Serpentine. Le gamin avait répondu avec élan à toutes ses sollicitations, prouvant ainsi ses excellentes aptitudes physiques, mais sans cet excès qui caractérise souvent les activités enfantines. Et puis, Emmanuel avait la musique. Dans l'hôtel, il avait découvert un piano qu'il avait ouvert sans permission, ce geste lui valant une gifle très leste de son oncle, toujours prompt à réagir. Il ne s'était pas découragé,

il en aurait fallu bien plus que cela. Paul avait dû battre en retraite quand il avait entendu les premiers sons qu'avait produit son neveu. Ensuite, il y avait eu le violon retrouvé qu'il n'avait pas consenti à quitter dans la voiture. Tous ces éléments faisaient que Paul Masefield était très mal à l'aise devant ce petit garçon silencieux, trop calme, chez lequel on sentait une passion à fleur de peau malgré tout. Pour couronner l'ensemble, l'artiste mangeait très peu, dormait encore moins et ne consentait pas à se séparer de sa sœur pendant la nuit.

— Quel bébé tu fais ! se moqua son oncle au moment du premier coucher dans une auberge.

Diana avait refusé la chambre qui lui avait été dévolue et pris celle réservée pour les deux garçons. Elle n'eut pas le temps de répondre. Emmanuel s'était dressé sur ses petits ergots :

— Je suis pas bébé. C'est moi qui protège ma sœur ! J'ai promis à Ismaël !
— Et qui est Ismaël ?

Le ton était ironique. Emmanuel trembla de tous ses membres, secoué par la colère et l'émotion qui l'avait saisi en évoquant le marin. Il voulut défendre celui qu'il aimait tant :

— Mon petit papa à moi !

La fin de sa phrase se termina dans un couinement étrange. Diana, aussitôt, saisit son frère dans ses bras et l'emmena se coucher. Malgré les invitations réitérées de son oncle, elle ne descendit pas dîner, elle-même durement secouée par la mention si nette de l'ami perdu. Ce nom évoquait trop de souvenirs délicieux et déchirants, remuait trop d'incertitudes, soulevait trop de questions insolubles. Oui, il faudrait qu'elle en parle à son oncle, à cette tante Sophie que Paul avait su lui rendre déjà si chère. Mais pas encore. C'était trop tôt. Elle n'était pas préparée.

Le lendemain, la discréction fut de rigueur. Diana apparut avec des yeux rougis de larmes et de fatigue, mais se montra plutôt plus enjouée que d'ordinaire. Emmanuel se forçait à l'impassibilité. Il s'endormit très vite dans la voiture, rapidement imité par la jeune fille. Paul, n'ayant rien à dire à Francis qui lui-même n'avait rien à lui dire, prit un livre pour faire paraître le temps moins long.

Le voyage parut interminable à tous. La saison n'était pas propice aux déplacements. Il y eut de la neige et surtout de la pluie ce qui ralentissait la progression.

L'arrivée à Fionn-House, maison des Masefield, fut une merveille. Le temps, qui avait été gris et humide les jours précédents, se dégagea au coucher du soleil, au moment où, du sommet de la montagne, l'on apercevait le lac et les toits du château au fond d'une sombre vallée. Sur l'autre versant, la mer miroitait dans toute sa splendeur. Se glissant noblement du rideau d'encre qui chargeait encore le ciel, le disque rougeoyant embrasa le littoral d'une gerbe étincelante dont les paillettes couvraient l'océan de sang, d'or, de pourpre et d'argent. Les roches noires, les promontoires de lande d'un brun violent se jetaient dans ce miroitement avec un rejaillissement de vermeil. Quelques tâches claires, grisonnantes, trahissaient ça et là la présence de moutons en liberté.

Emmanuel s'était soudain dressé dans la voiture qui, peinant dans la rude montée, avançait au pas lent des chevaux. Des larmes roulaient, rapides et abondantes sur ses joues émaciées. Sans crier gare, le garnement ouvrit la porte, sauta sur le sol détrempé et s'élança droit devant lui. Tout s'était passé si vite que ni Paul, ni Diana n'avaient pu le retenir. Francis profita de cette confusion

pour se rendre utile et courir après son frère qu'il envoya rouler dans l'herbe spongieuse et qu'il bourra copieusement de coups jusqu'au moment où ce fut son tour d'être propulsé sur le côté grâce à un direct sur la tempe.

— Bon sang! tonna Paul Masefield en le relevant ensuite d'une ruade. Ce n'est pas à toi de faire la loi! Encore moins de porter la main sur ton frère! C'est à moi! File à la voiture!

Cet ordre fut ponctué d'un magistral coup de pied dans le postérieur qui fit faillir faire tomber l'adolescent dans la boue tête la première. Francis tituba jusqu'à la voiture avec le sentiment d'avoir le coccyx fendu.

— Bon! Et toi? Qu'est-ce que cela signifie? continua Paul avec moins de rudesse.

Emmanuel leva vers lui des yeux noyés de larmes, semblant guetter sur son visage la capacité de compréhension qu'il attendait. Ne décelant rien, il baissa la tête, avec une expression de tristesse telle que même son jeune oncle la remarqua.

— Viens!

Docilement, l'enfant se releva.

— Ah, tu es propre maintenant! Que va dire Sophie? Allez, avance!

Sans rechigner, Emmanuel regagna la voiture où sa sœur l'accueillit avec sa douceur coutumière.

— Tu es trempé! Tu vas prendre mal! Alors, pourquoi es-tu parti ainsi? Nous allons arriver!

Le petit garçon, enveloppé dans une couverture, sécha ses larmes d'un revers de main et renifla outrageusement avant de murmurer :

— Tu n'as pas vu? C'était si beau! Si beau!

Dans son regard encore humide se reflétaient encore les derniers feux du soleil à demi immergé dans l'océan. Diana sentit son cœur se gonfler d'une intense émotion : ces quelques mots étaient un cri d'artiste devant les beautés de la création. Emmanuel, impressionnable, dévoilait là sa véritable nature d'être réceptif aux merveilles qu'il découvrait. Une nouvelle fois, elle redouta pour lui l'avenir. Une sensibilité aussi exacerbée était source de joies et aussi de beaucoup de souffrances. Il était un écorché vif.

Naturellement, Paul ne saisit rien de cet échange. Il était mécontent de la désobéissance du plus jeune et de la méchanceté du plus grand, mais il n'eut guère le loisir de s'appesantir sur ce sujet car les voitures entraient dans la cour intérieure de Fionn-House. Et ce fut lui qui, les chevaux à peine immobilisés, sauta dans les bras de sa femme.

— Que le temps m'a paru long sans toi, ma chérie!

— Et à moi donc! Mais te voilà, maintenant et pour ne plus me quitter! Alors, où sont ma nièce et mes neveux? Ne me fais pas languir!!!

Diana descendit en premier, intimidée et rougissante.

— Ah, mais c'est une vraie sœur, pas une nièce! Viens, ma chérie! Je suis si heureuse de t'accueillir ici!

La jeune femme, vive et enjouée, l'embrassa cordialement sur les deux joues. Diana, soudain, éprouva un indicible bien-être : oui, Sophie avait raison, elles allaient être comme deux sœurs. Une sympathie immédiate l'entraînait déjà vers celle dont elle n'avait jusqu'alors connue que le nom.

— J'espère que Paul s'est bien occupée de toi, tu me parais un peu pâle! Et ce grand garçon, c'est Francis! Bonjour Francis! Sois le bienvenu! Tu vas voir, ce n'est pas Londres ici, mais on s'y amuse tout autant!

L'adolescent se laissa embrasser par cette charmante tante qui, si elle connaissait son passé, n'en faisait pas état et ne le battait pas froid dès le premier jour. Une douceur inconnue de lui envahit son cœur.

— Et où est le petit dernier ? Je ne le vois pas ! Emmanuel !

— Laisse-le, Sophie ! intervint Paul. Il fait froid. Rentrons. Il nous suivra !

— Conduis Diana et Francis à l'intérieur, je te rejoins dans un instant !

Paul Masefield retint quelques épithètes peu flatteuses qu'il destinait à Emmanuel et, laissant sa femme à geler, entraîna ses autres neveux vers l'entrée du château.

— Où es-tu donc, petit oiseau ? Tu ne peux être bien loin !

Les occupants de la voiture suivante lui désignèrent une forme minuscule, tapie derrière les roues arrière.

— Je te vois ! Oh, attention, ne bouge surtout pas !

La voiture s'était ébranlée. Emmanuel resta bientôt seul, chétive créature, paralysée de froid et de peur dans cet environnement qui lui paraissait hostile.

Sophie, d'un seul coup d'œil, perçut le profond malaise du petit garçon qu'elle connaissait par les commentaires peu obligeants que son mari avait fait sur lui depuis un mois.

— C'est toi, le petit lutin qui joue si bien du piano et du violon, n'est-ce pas ? D'ailleurs, je vois que tu n'as pas quitté ton instrument ! Tu vas me jouer un morceau ?

— Tu connais la musique ?

Les yeux bleus brillaient d'un espoir soudain. Le visage maigrichon s'était métamorphosé grâce à la lumière qu'il l'éclairait.

— Un peu. Tu aimerais jouer avec moi ?

— Tu voudras bien ?

— Tout ce que tu veux ! Mais pour l'instant, mon poulet, nous allons geler sur place et c'est mauvais pour ton petit violon.

— Je suis pas «poulet». Je suis «poussin»

Sophie le saisit dans ses bras pour le soulever de terre.

— Tu as raison ! Tu n'es pas assez gros pour être un poulet !

— Tu es gentille, toi, Tante Sophie ! Je t'aime beaucoup !

— Et moi aussi, mon poussin. Je sens que nous allons bien nous entendre !

Emmanuel porté par Sophie entra à son tour dans la vaste salle qui tenait lieu de salle à manger et dans laquelle Paul, Diana et Francis se réchauffaient devant une énorme cheminée. Paul Masefield faillit tomber à la renverse lorsqu'il vit sa femme chargée de son précieux fardeau. Il n'en revenait pas ! Comment avait-elle pu apprivoiser en quelques secondes ce garnement qui malgré ses efforts depuis un mois ne lui accordait absolument aucune confiance ? Génie féminin ou perversité du gosse ?

Le dîner fut pris rapidement. Diana sentait bien que ses jeunes hôtes brûlaient du désir de se retrouver en tête à tête. Elle saisit le prétexte de son petit frère pour disparaître dès que la politesse le lui permit. Sophie tint cependant à les accompagner jusqu'à leurs chambres, pour s'assurer qu'ils seraient bien installés. Puis, elle redescendit rejoindre son mari dans un petit salon privé et douillet.

— Ah, te voilà enfin, toute à moi ! s'écria Paul avec un soupir de contentement.

— Oui, toutes ouïes pour écouter tes récits !

Paul ne demandait que cela : il avait écrit religieusement tous les jours, mais n'était pas un fin écrivain. Il ne savait raconter que les faits bruts, à la manière d'un journal de bord. De plus, c'était surtout son amour qui l'intéressait, plus que les cogitations fumeuses à propos de ses rencontres. Or, avec Sophie à ses côtés, il n'avait pas le choix. Dès que quelque chose lui paraissait obscur, elle lui posait une question précise, elle se préoccupait de détails, de sentiments, d'impressions. Le jeune homme, pour lui plaire, devait fouiller sa mémoire et trop souvent, avouer qu'il n'avait pas prêté attention à telle ou telle réaction, tel ou tel événement...

— Tu sais, déclara Sophie quand elle eût extrait de son mari tout ce qui pouvait l'être, je trouve que tu es très sévère à l'égard de tes neveux !

— Sévère ? Moi ?

— Oui. Tu m'as présenté Diana comme une gamine insignifiante, Francis comme un dépravé et Emmanuel comme un gosse odieux et capricieux. Je n'ai rien décelé de tel !

— C'est que tu n'as encore rien vu, ma chérie ! J'ai passé près de quatre semaines avec eux !!! J'aime mieux te dire que cela n'a pas été une partie de plaisir !

Sophie, reconnaissant à la mimique de son mari que c'était peine perdue que d'essayer de le raisonner, changea le sujet de conversation.

— Au fait, avant que j'oublie : Douglas est passé avant-hier !

— Douglas ? s'exclama Paul, extrêmement surpris par cette annonce. En mon absence ? Et il n'est pas resté, cet ours ? Que voulait-il donc ?

— Il pensait que tu étais déjà rentré, expliqua gentiment Sophie. Et ne le traite pas d'ours, il ne le mérite pas !

— Tu es trop bonne ! Tu ne vois que le bien et tu es aveugle au mal ! Tu as donc oublié les méchancetés dont il m'a accablé quand j'ai voulu me marier ?

— C'est un homme malheureux, Paul ! C'est toi qui es aveugle aux qualités de ton frère...

— Dis, ce n'est pas toi qui as subi son éducation pendant toute ta jeunesse. Je sais de quoi je parle ! Si tu fais de la dureté, de l'exigence, de la froideur des qualités, d'accord, mais...

Apaisante, la jeune femme se contenta de sourire :

— Tu ne veux pas savoir pourquoi il est venu ?

— Te présenter ses hommages tardifs ?

— Non. Me dire qu'il avait décidé de partir en Australie à la recherche du *Lady Helena* !

— Pardon ?

Paul écarquilla les yeux comme s'il doutait d'avoir bien entendu.

— Qui est fou ? Lui ou moi ?

— Douglas dit qu'il a entendu parler de sombres rumeurs autour de ce bâtiment et de son naufrage.

— Il ne va quand même pas partir sur la foi de «rumeurs» ?

— Si. Et mieux, il m'a proposé de l'accompagner dans ce voyage, qui serait comme un cadeau de noces. Tu sais que nous avions parlé d'une croisière. Là, nous joindrions l'utile à l'agréable !

— Je rêve ? Et moi, là-dedans ?

Sophie le regarda, la mine épanouie :

— Idiot ! Tu ne trouves pas cela fantastique ? Un tour du monde avec toi ! C'est bien plus que ce que nous avions imaginé !

– Tu... vas... partir ? Tu as donné ton accord ?
 – Pourquoi non ? Tu ne penses pas que c'est merveilleux ?
 Paul, un moment interloqué, finit par éclater de rire :
 – C'est toi qui es merveilleuse ! Tu trouves tout si simple ! Va pour l'Australie !

Sophie battit des mains :

– Les enfants vont être enchantés !
 Le jeune homme, pressentant un danger, pâlit brusquement.
 – Les enfants...
 – Les Harrison, bien sûr !
 – Parce que tu comptes les emmener ?

– On ne va pas les laisser, voyons ! Et en plus, cela les concerne au premier chef, puisqu'il s'agit du bateau de leur père.

Abasourdi, Paul ne réagissait plus. Il osa quand même demander :

– Et Douglas, il sait que les gamins viennent ?
 – Il a été le premier à le proposer...

Vaincu par tant d'évidences, Paul n'avait vraiment plus de quoi se rebiffer.

Les jours suivants se passèrent à apprivoiser les enfants Harrison qui se trouvaient transportés dans un univers de luxe auquel ils n'avaient pas été habitués, même aux jours fastes de leur vie londonienne. De la petite bourgeoisie, ils étaient arrivés dans la haute aristocratie. Le personnel était nombreux et la vie facile, joyeuse, insouciante. Diana se serait senti complètement perdue sans la présence de sa jeune tante devenue dès le premier jour une sœur jumelle ou presque puisqu'elles découvrirent avec plaisir qu'elles étaient nées à quinze jours d'intervalle. Malgré cela, elle restait très en retrait, gênée de s'imposer là où elle n'était peut-être pas désirée. Paul la battait un peu froid depuis leur arrivée, comme s'il trouvait sa présence pesante entre sa femme et lui. Sophie n'en avait cure. Elle était toute à son projet de voyage. Elle ne put d'ailleurs pas garder le secret très longtemps. Diana, l'apprenant, devint blanche comme un linge.

– Pourquoi partir ? demanda-t-elle. A quoi cela sert ? Vous savez quelque chose de nouveau ?

– Oui ! Il paraît, nous a dit Douglas, qu'il y aurait des survivants... Des histoires circulent. Il faut se rendre sur place pour savoir la vérité.

Diana cacha son visage dans ses mains

– Oh, mon Dieu !

Se méprenant sur son émotion, Sophie l'attribua à la joie.

– Incroyable, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle avec enthousiasme.

Diana releva un visage complètement défait.

– C'était donc vrai...

– Qu'est-ce qui était vrai ? De quoi parles-tu ?

La jeune Harrison inspira à fond, les dents serrées, le regard dur.

– Je pense que vous devez savoir la vérité concernant mon père. Voici.

Avec un calme implacable, elle raconta sa vie d'enfant, puis d'adolescente et plus longuement s'attarda sur les dernières années, se concentrant sur la naissance du conflit entre le capitaine et son second. Pour elle, s'il y avait des survivants en Australie, c'était parce qu'il y avait eu mutinerie et s'il y avait eu mutinerie, Ismaël Raynes était mort, de même que son père.

Sophie Masefield resta un long moment silencieuse. Son joli visage expressif se plissait sous les pensées pleines de tristesse et de colère qui assaillaient son cœur.

— J'avoue, ma chérie, que j'avais entendu dire beaucoup de mal de ton père, mais jusqu'à aujourd'hui, je n'y croyais pas...

— J'ai essayé d'être juste, interrompit Diana d'un ton grave. En ce qui concerne Ismaël Raynes, mon père a d'abord été son sauveur avant de devenir son bourreau. Cette capacité à se métamorphoser est malheureusement ce qui le rend si difficile à vivre.

— Si tu vois les choses sous cet angle dramatique, il est d'autant plus nécessaire que nous nous rendions sur place pour savoir ce qui s'est passé...

— Et... Emmanuel ?...

Sophie la gratifia d'un sourire chaleureux :

— Ne te soucie pas : ton petit frère est en sécurité avec nous.

— Mais Paul...

— Je sais ! Mon cher époux m'a parlé et j'aime mieux te dire que je l'ai fait faire !

— Nous n'avons pas d'argent...

— Je vais aussi te faire taire ! Ne me parle pas d'argent ! Trois bouches de plus à nourrir ? Et alors ? Paul a un côté un peu tatillon et étroit. Son frère est très différent.

— Il ne semble pourtant pas s'entendre très bien avec lui...

— C'est l'eau et le feu ! Je ne dis pas que Douglas est facile à comprendre et à fréquenter. Il ne met pas à l'aise, mais je crois qu'il mérite d'être connu. Quand nous serons en mer, d'ailleurs, nous n'aurons guère le choix !!! Viens donc te promener !

Il était bien difficile de résister à l'enthousiasme et à la vivacité persuasive de la jeune femme. S'emmitouflant dans d'épais châles, elles partirent d'un bon pas marcher dans la lande comme elles le faisaient quotidiennement.

Elles eurent soudain l'attention attirée par des cris alors qu'elles se rapprochaient de la falaise. Sophie, espiègle, posa son doigt sur ses lèvres avant d'avancer tout doucement, sans faire de bruit. Se penchant au-dessus du vide, elle aperçut son mari qui houssillait ce qu'elle crut d'abord être un chien ou un animal aquatique qu'elle ne pouvait identifier.

— Veux-tu bien sortir de là ! Non, mais ? Qui t'a autorisé à désobéir ainsi ! Sale gosse ! Tu vas voir ce que tu vas prendre quand tu vas sortir !

Ces remontrances virulentes s'adressaient en fait à un petit être qui les ignorait totalement : Emmanuel batifolait comme un marsouin dans l'eau écumeuse, sortait un moment pour grimper sur un rocher en surplomb et plongeait avec un hurlement de joie.

— C'est insensé ! trépigna Paul, hors de lui d'être impuissant et nargué par le comportement provocateur de l'enfant.

En effet, il était visible que celui-ci profitait de la situation en sachant que son oncle n'allait pas plonger à son tour dans les vagues pour lui administrer la raclée promise.

Sophie pouffa de rire à cette scène comique. Diana, plus maternelle, manifesta sa peur de voir son frère prendre mal ou se noyer.

— Tu plaisantes ! Et écoute ! Emmanuel rit ! C'est la première fois que je l'entends rire ! Enfin ! Je me demandais si ce jour viendrait.

— Mais Paul !...

— Paul ne sait pas nager, il n'y a donc pas grand risque qu'il se mouille ! Savais-tu que ton petit frère était un vrai poisson ?

— Non. Mais il fait froid...

— Pas tant que cela. Allons, sinon, mon cher époux va nous faire une crise d'apoplexie !!! Paul !

Le jeune homme leva les yeux à cet appel et parut soulagé de voir là sa femme et sa nièce.

— Ah ! vous tombez à pic ! Vous allez me faire entendre raison à ce chenapan ! Attention où tu mets les pieds, Sophie !

Légèrement, la jeune écossaise sautait de rochers en rochers pour descendre sur le petit bout de plage encore sec et en arrivant se lança dans les bras de son mari.

— Tu me feras mourir de peur ! soupira Paul, à la fois follement admiratif et un peu grondeur.

Diana les rejoignit.

— Ah, on peut dire que tu as bien élevé ton frère ! Il est temps que tu le prennes en main ! Tu tolères cela ? J'aime mieux te dire que je ne vais pas...

— Tu ne vas pas quoi, mon trésor ? s'enquit Sophie, avec une douceur suspecte.

— Accepter ce comportement inadmissible ! Ce gosse a besoin d'être gouverné fermement.

— Il a aussi besoin de vivre avec insouciance !

— Tu ne dis pas cela pour Francis.

— Non, parce qu'il a pris son plaisir avant. Et qu'il n'a pas le même âge.

— Je vois surtout que tu es très partiale !

Diana ne savait pas où se mettre. Trop souvent, les discussions entre le mari et la femme avaient pour thème l'éducation des deux garçons. Francis avait été placé en pension le surlendemain de leur arrivée. Paul aurait bien aimé faire de même avec Emmanuel qui l'énervait par son indépendance, par ce qu'il nommait ses caprices et qui n'étaient que l'aveu de la gestion maladroite de sa fragilité affective, par ce regard scrutateur, parfois ironique, souvent extrêmement triste. Et pour augmenter son irritation, Sophie était en adoration devant le garnement sous prétexte qu'il maniait son archet avec dextérité et lui donnait la réplique au clavier.

— Il faut rentrer, Emmanuel ! cria Diana à un moment où son petit frère ressortait de l'eau, prêt à plonger à nouveau.

Autant il avait ignoré l'ordre de son oncle, autant il réagit promptement à celui de sa sœur.

— J'arrive !

Il fit une dernière cabriole avant de nager vers le rivage où il s'ébroua comme un jeune chien, le visage épanoui, les yeux brillants.

— Il fait meilleur dans l'eau ! dit-il en frissonnant dans l'air vif de ce début de printemps.

— Où sont tes vêtements ? aboya Paul, les sourcils froncés, sans laisser à Diana ou à Sophie la possibilité de placer un mot. Tu n'as pas honte ? Non seulement tu risques d'attraper mal, mais en plus, tu es indécent. On ne se promène pas tout nu...

Les traits mobiles du petit garçon perdirent toute gaîté et toute bienveillance. Les prunelles mauves virèrent au lilas foncé.

— J'étais tout seul avant que tu viennes m'embêter !

La claque partit. Paul regretta aussitôt son impulsivité, mais le mal était fait. Il venait de jeter Emmanuel dans une révolte farouche : l'enfant voyait désormais en lui un ennemi dont il avait peur, comme il avait peur de Wilfrid Harrison et de Francis, et qu'il lui faudrait combattre courageusement pour ne pas lui laisser supposer qu'il avait peur.

Dans la soirée eut lieu une réunion entre les trois jeunes gens, à l'initiative de Sophie qui effectivement s'intéressait beaucoup au petit musicien et qui souhaitait le voir s'épanouir et amadouer son caractère rebelle. Comme Diana, elle était capable de comprendre les raisons qui faisaient d'Emmanuel un animal constamment sur la défensive, maladivement anxieux et d'une sensibilité exacerbée : les divers événements de sa jeune vie pouvaient expliquer bien des comportements. Par contre, elle approuvait Paul dans son désir de redresser la barre avant qu'il ne soit trop tard et que le gamin n'ait développé des mécanismes de défense tels qu'ils seraient bien difficiles à démonter sans détruire l'être dans son entier puisqu'il s'était construit autour de cet échafaudage.

— J'ai réfléchi, reprit Sophie après un silence pesant. La pension n'est pas envisageable. Toi, Paul, tu es encore trop jeune pour jouer le rôle de père et d'éducateur qui ne te tente pas ! J'ai donc pensé à confier cette tâche à ton frère !

— A Douglas ?

— M'aurais-tu caché un autre frère ? rétorqua la jeune femme qui réussissait toujours à mélanger le sérieux et l'espièglerie dans ses conversations.

— Douglas ? répéta Paul, comme s'il ne pouvait se faire à cette idée. Mais c'est fou !

— Pas tant que cela. Je suis prête à lui écrire pour lui proposer cette mission !

— Fais ! Mais je le connais ! Il refusera !

Sophie fit naturellement ce qu'elle avait décidé. Une semaine plus tard, la réponse lui revint. Laconique. «J'attends».

— Ce n'est pas avec lui qu'Emmanuel va apprendre à être bavard ! commenta Paul, goguenard et vexé d'avoir parié sur le refus de son frère.

Diana tremblait. Malgré les propos rassurants de Sophie, elle craignait cet homme réputé distant, froid et rigoureux. Si Paul ne l'appréciait pas outre mesure, il devait avoir ses raisons. Comment son fragile Emmanuel allait-il supporter à la fois l'absence de sa sœur, pour la première fois depuis trois ans et la présence d'un maître autoritaire ?

Elle en eut très vite une petite idée quand le petit garçon fit une terrible crise nerveuse en apprenant la décision de sa famille le concernant. Lui aussi avait eu vent des rumeurs concernant cet oncle rébarbatif. Dans son imagination d'enfant, ce ne pouvait être qu'un nouveau Wilfrid Harrison. Sinon, pourquoi l'aurait-on envoyé loin de sa sœur ?

Paul ne s'appesantit pas sur les états d'âme de son neveu. Il l'arracha aux bras de sa sœur et le fourra, hurlant, trépignant, se contorsionnant, dans la voiture dont il donna aussitôt le signal du départ. Il trouvait qu'il était urgent de séparer le gamin de sa sœur et de lui apprendre les bases de la vie en société. Puisque Douglas, dans son outrecuidance, pensait qu'il était capable de venir à bout de cette tête de bois, libre à lui. Il lui faudrait déchanter. Mais au moins, pour Fionn-House, ce serait une bouffée d'oxygène que de ne pas avoir à se préoccuper de l'éducation de ce sale gosse gâté et odieux.

La colère désespérée d'Emmanuel dura quasiment jusqu'à Glasgow, la rage laissant de plus en plus place au désespoir. Il avait compris qu'il était séparé

de Diana pour longtemps. La reverrait-il un jour ? N'allait-elle pas disparaître dans les brumes de l'inconnu et du néant comme ses parents, comme Ismaël ? Alors qu'il recommençait tout juste à se reconstruire sur les ruines de sa toute petite enfance, voilà que tout s'effondrait à nouveau... Pourquoi Diana avait-elle laissé s'accomplir ce forfait ?

— Tiens, te voilà !

Du haut de sa dunette, Douglas, comte d'Arran, accueillait par ces simples mots dépourvus de chaleur le jeune homme qui se présentait à la coupée d'un bâtiment dont les qualités nautiques se trahissaient dans la finesse de la coque et la hardiesse de la mâtûre. Presque plus conçu pour la course que pour la haute mer, il avait à son acquis le Cap Horn et de nombreux voyages d'agrément sur tous les océans du globe. Car le noble Ecossais n'avait qu'un seul luxe, ces échappées vers le large et des horizons inconnus. Brillamment diplômé d'Oxford en mathématiques et en philosophie, possesseur d'une immense fortune, celle que ses parents lui avaient laissé en mourant douze ans plus tôt, il menait une existence de reclus, répugnant aux mondanités, aux frivolités. Il avait élevé son frère avec dévouement, mais beaucoup de sérieux, alors que Paul n'aspirait qu'à s'amuser et non à faire des études. Aussi les relations entre eux deux avaient-elles été houleuses.

— Monte donc !

La voix était impérieuse. Paul Masefield se hâta d'obéir, traînant derrière lui un Emmanuel plus mort que vif et qui avait vomi d'angoisse toute la deuxième partie du chemin.

— Bonjour ! Bon voyage ? C'est bien ! Je suppose que tu as envie de retourner le plus vite possible à Fionn-House. Transmets mon respectueux souvenir à ta femme. Je la tiendrai informée de l'évolution de la situation, comme elle me l'a demandé. Je pense que nous partirons dans les derniers jours de juin. Cela nous laisse encore deux mois et demie. Va, je ne te retiens pas.

Habitué aux manières brusques de son aîné, Paul ne s'en formalisa pas. Il salua, pinça la joue de son petit compagnon en manière d'au revoir et redescendit sur le quai, soulagé de voir sa corvée terminée et d'être débarrassé de son neveu pour quelques semaines... A moins que Douglas, débordé, n'appelle au secours ! Heureusement, ce n'était pas le genre...

Emmanuel s'était donc retrouvé seul sur le pont du *Conqueror* luttant contre ses larmes, ses nausées, son angoisse, sa terreur, déterminé à faire face comme toujours. Il sentait ses jambes se dérober sous lui, son estomac se nouer, ses muscles se raidir et redoutait de devoir afficher publiquement son malaise devant l'imposant maître des lieux. Il ne l'avait pas encore regardé. Il n'en avait pas besoin : la force qui se dégageait de ce corps massif l'écrasait.

— Tu t'appelles Emmanuel, si je me souviens bien. Et tu es un petit garçon très solitaire et très malheureux...

La voix avait changé. Pas besoin d'être un musicien pour le remarquer. D'autoritaire, elle était devenue très nuancée, avec des inflexions d'une extrême douceur. Et au lieu de tomber sur lui, elle semblait à sa hauteur. Timidement, Emmanuel osa lever les yeux. Le colosse s'était accroupi. Il n'avait rien d'un Adonis. Des traits grossiers, une masse de cheveux frisés d'un blond tirant sur le roux, un nez cassé par un choc ou un combat, des yeux bleus étincelant sous un paillasson de sourcils hirsutes, tel était le frère de Paul. Et pourtant, spontanément, Emmanuel le sauvage, le craintif, toujours si défiant des humains, passa ses petits bras autour de son cou.

Car dans ce visage d'une laideur peu commune, il avait découvert la beauté qu'il recherchait et qu'il aimait : Douglas, pour peu qu'on le regardât sans préjugé, exprimait une bonté un peu triste, un peu douloureuse, mais profonde.

Le comte d'Arran, bouleversé par ce témoignage de confiance immédiate, hésita un court instant avant de serrer son petit neveu contre sa poitrine, comme le lui dictait son cœur. C'était bien la première fois qu'il s'autorisait tant de naturel et de tendresse. Mais cet enfant fluet, terrorisé à juste titre par le châtiment qui l'amenait à bord et pourtant si intuitif qu'il avait su lire en lui d'un simple coup d'œil, avait fait tomber ses habituelles réticences aux démonstrations affectives. Il esquissa même un semblant de sourire.

– C'est toi «oncle Douglas» ?

Le capitaine fut charmé de cette appellation familière qui le changeait des titres pompeux que lui prodiguait la société.

– C'est moi ! Je suis le frère d' «oncle Paul» .

Emmanuel fit la moue.

– Vous ne vous ressemblez pas.

C'était le moins qu'on pouvait dire. Mais l'enfant ne s'en tint pas là.

– Toi, au moins, tu es gentil !

De surprise, de soulagement, de reconnaissance, le grave Douglas faillit éclater de rire. Décidément, sa belle-sœur avait eu une idée magique en lui proposant l'éducation de ce petit lutin. La vie avec lui serait certainement riche de découvertes et de nouveautés.

– J'espère que tu as apporté ton violon, dit le comte sans vouloir relever la remarque concernant son frère. Tu sais que c'est essentiel sur un bateau !

Les yeux d'Emmanuel brillèrent à cette mention : toute peur en avait disparu.

– Tu m'apprendras à diriger ton bateau ?

– Pourquoi ? Tu seras musicien, pas marin !

– Si, contredit l'enfant. Je veux être marin, comme toi. Je ferai de la musique sur mon bateau. Parce que la mer, c'est de la musique. Tu comprends ? Et la musique et la mer, elles disent l'essentiel... Elles ne mentent pas...

Chapitre 6

L'euphorie de Douglas dura jusqu'au dîner. Il se souvint à ce moment que sa belle-sœur l'avait prévenu des problèmes alimentaires de l'enfant. Loin de se fâcher, contrairement à ce que faisait Paul, il étudia ce comportement et réfléchit, sans se permettre de faire aucune pression sur l'intéressé. Emmanuel, conformément aux dires de Sophie, ne semblait pas bouder la nourriture parce qu'il était difficile, mais bien parce qu'il n'avait aucun appétit. Par politesse, il faisait même de touchants efforts pour terminer gentiment les infimes quantités de son assiette.

Comme Douglas, Emmanuel devait coucher à bord. Il s'en montra ravi. Il vida sa petite malle, rangea soigneusement ses effets dans les lieux appropriés et se mit au lit après avoir dit bonne nuit à son oncle.

Ce fut quand il se retrouva seul dans sa cabine que la panique l'envahit. Pour la première fois depuis des années, Diana n'était plus à ses côtés. Absence terrible. Vide. Abîme.

Des spasmes tordirent d'abord son estomac, puis ses intestins. Suffoquant d'une angoisse inouïe, il commença par vomir puis se sentit se vider par le bas. Il ne pouvait même pas appeler à l'aide. Il était sans voix. Il était seul au monde.

Douglas découvrit le désastre le lendemain matin : ne voyant pas apparaître Emmanuel, il le crut toujours endormi et, ennemi de la paresse, entra brusquement pour le réveiller. La puanteur à laquelle il ne s'attendait aucunement faillit le faire reculer, comme un mur qui l'aurait fait rebondir en arrière. Une vision d'horreur fut sa deuxième perception : entortillé dans des draps souillés, les yeux exorbités de terreur, claquant des dents, le petit garçon ne ressemblait en rien au bambin de la veille. Que c'était-il donc passé ?

– Tu as été malade ? Pourquoi n'as-tu pas crié ? Je serais venu ! Tu avais peur que je ne te gronde ?

Malgré les douces intonations, l'enfant demeura figé, comme frappé de stupeur.

– Bon, tu ne vas pas rester ainsi. Nous allons te laver et te changer.

Bien qu'ayant à bord son fidèle homme de confiance, Alistair MacDrain, le comte d'Arran ne voulut pas lui imposer une tâche répugnante : c'était à lui de l'assumer. D'autant plus qu'Emmanuel souhaiterait certainement que cette affaire humiliante ne s'ébruite pas. Il se contenta de demander un baquet d'eau chaude pour la toilette.

Le petit garçon se laissa manipuler sans opposer de résistance, mais si contracté que Douglas en eut mal pour lui. Cette réaction extrême, après la confiance de la veille, n'était pas normale. Ou peut-être, c'était la veille qui

ne l'avait pas été. Pourtant, Emmanuel ne semblait pas le rejeter. Sa rigidité s'accompagnait d'abandon. Ou était-ce de passivité, de soumission ?

Le bain chaud et prolongé finit par assouplir le corps raidi. Douglas l'emballota dans une couverture de laine ce qui eut pour conséquence de faire ouvrir les vannes des larmes trop longtemps retenues. L'austère Ecossais avait-il vieilli ? Mûri ? Devant l'aveu de cet immense chagrin, il n'eut aucune des réactions d'agacement ou de rejet qu'il avait pu avoir quand son jeune frère crieait, trépignait, se roulait par terre, quinze ans plus tôt. Il ne détourna pas davantage les yeux comme il le faisait devant les enfants de Mark et Cynthia Lamont pour lesquels il n'avait qu'un intérêt poli et distant. Au contraire, il caressa doucement le front et les cheveux humides, d'un geste apaisant. Les sanglots d'Emmanuel se doublèrent alors sons indistincts : Douglas ne put reconnaître que des syllabes tronquées qui ne faisaient pas de sens «sm...el» mais qui étaient répétés de manière lancinante, presque hypnotique, comme si leur musique berçait sa douleur et l'atténuaient.

Tout doucement, le petit garçon sembla sombrer dans le néant. Ce n'était que le calme précédent l'ouragan. Il se dressa soudain, le visage convulsé, en criant d'une voix pitoyable : «Maman!... Papa!...» avant de se recroqueviller sur lui-même en hoquetant.

Douglas, dépassé par cette crise si violente, réagit une fois de plus d'une manière totalement contraire à l'homme qu'il croyait être. Le cœur brisé par cette détresse enfantine, il enveloppa le petit garçon de ses bras puissants tout en le pressant contre sa poitrine, dans un geste de protection plein de délicatesse et de force. Il ne trouvait pas de mots. Oh, certes, il avait des questions ! Des milliers de questions ! Il se rendait soudain compte que personne ne lui avait rien dit de ses neveux, hormis quelques généralités, qu'il avait à peine écoutées, tout à son projet de découvrir la vérité sur une disparition suspecte. Des éléments jusque là insignifiants vinrent perturber son esprit. Quand Jane était-elle morte ? Cet enfant n'avait aucunement le type britannique, ni Ecossais...

– T'es comme Ismaël !

La voix était étouffée, fragile, tremblante, mais s'adressait directement à lui. Tout à ses réflexions, Douglas sentit que le temps avait passé car l'enfant ne pleurait plus et se contentait de le regarder avec des yeux toujours noyés de tristesse.

– Ismaël ? demanda le comte, très bas, tremblant de voir se rompre le lien si tenu qui se mettait en place.

– Mon petit papa, expliqua Emmanuel en hoquetant. Lui aussi il m'a pris dans ses bras quand j'étais si malheureux...

Douglas prenait soudain conscience qu'il marchait sur une glace aussi mince qu'une paroi de cristal. Il fallait procéder avec lenteur, ramper, avancer de manière imperceptible pour éviter le plongeon.

Emmanuel, comme rassuré par ce silence bienveillant, ajouta :

– Il empêchait le méchant capitaine de me battre !

Cette fois, Douglas ne put résister à la curiosité qui le taraudait :

– Quel méchant capitaine ?

Le petit garçon laissa paraître dans son regard un certain étonnement pour cette ignorance et rétorqua, comme s'il s'agissait d'une évidence :

– Ben, le capitaine Harrison !

— Parce que ton père te battait ? demanda aussitôt Douglas, outré et oubliant les corrections qu'il avait infligées à son cadet.

La réponse fusa, rageuse, haineuse, déchirante d'un désespoir que seule l'agressivité permettait de canaliser :

— Le capitaine Harrison n'est pas mon papa !

C'était fait, le sol venait de se dérober sous lui. Mais pas de la manière dont il se l'était imaginé. Le comte d'Arran, le souffle coupé par cette révélation brutale, plongé dans les eaux glacées d'un drame inconnu dont son frère et sa belle-sœur n'avaient pas jugé bon de le prévenir, n'eut pas la possibilité de réfléchir longuement à ce sujet : Emmanuel, ramené à ce passé trop lourd à porter, gardé trop longtemps dans son cœur blessé, s'était remis à pleurer sur ceux qu'il avait perdus, ses parents de naissance, puis son cher Ismaël et en dernier lieu, sa soeur à laquelle il était tant attaché.

— Tu veux m'expliquer ? demanda Douglas dans un souffle, redoutant une rebuffade, mais désireux de savoir pour agir.

Le garçonnet se dégagea rapidement, le visage soudain fermé.

— Je veux m'habiller. J'ai froid !

Certain qu'il n'obtiendrait rien de plus, Douglas le ramena à sa cabine :

— J'espère que tu as des vêtements chauds, nous allons travailler beaucoup dehors ! S'il te manque quelque chose, n'hésite pas à me le dire, nous irons l'acheter.

Alistair MacDrain, pendant le long temps que son maître avait passé avec l'enfant, avait rapidement changé les draps et aéré la cabine. Tout était propre comme si la nuit n'avait été qu'un méchant cauchemar.

— Dès que tu es prêt, viens me rejoindre dans le carré, nous mangerons un morceau avant de nous mettre à l'ouvrage.

Quelques minutes plus tard, Emmanuel apparut, pâlichon, les yeux cernés et rougis, l'expression déterminée de ceux qui ont pris une décision et qui s'y tiendront. Le regard triste s'anima soudain en découvrant sur une chaise le chat du bord qui, tout en faisant semblant de dormir, avait ouvert un œil jaune pour analyser l'intrus.

— Tu n'as pas tout vu, dit Douglas en souriant. Le deuxième est là.

De fait, sur la banquette, trônait une bête majestueuse, aussi blanche que l'autre était noire.

— Je te présente Sirius et Altaïr. Quand ils ne chassent pas, ils prennent leurs aises ici!!! Tu aimes les chats ?

— Oh, oui !

— Comme tu peux le voir, Altaïr va bientôt accoucher. Si cela te faisait plaisir, nous pourrions garder un petit pour toi !

— Pour moi ? Tu me donnerais un petit chat ?

A cette idée, le visage trop maigre, trop précocement mûri de l'enfant s'illumina.

— Et pourquoi pas ?

— Pourquoi t'es si gentil, toi ? C'est toi qui aurais dû marier Tante Sophie !

— Ah bon ? Tu trouves donc que mon frère est un mauvais choix ? répondit Douglas du tac au tac, sans pouvoir s'empêcher de rire de bon cœur devant cette spontanéité enfantine désarmante. Allons, mange un peu et passons aux choses sérieuses des vrais marins !

Le reste de la journée fut active et plaisante. Emmanuel fit la connaissance de tout l'équipage présent dont le second Thomas Lee, un homme d'une qua-

rantine d'années, aux yeux perçants, qui était au service de Douglas depuis fort longtemps et qui était devenu un ami au fil des croisières et des traversées. Il insista pour monter aux enfléchures ce qui ne fut pas du goût du capitaine. Croyant lui prouver son incapacité à se hisser sur la hune, il accepta cependant à la condition de l'accompagner. Il fut surpris : ce gamin squelettique, qui venait de passer une nuit sans fermer l'œil, qui mangeait à peine, escalada cette échelle de corde avec l'aisance d'un gabier consommé.

Vers le soir, Douglas se mit à redouter la nuit qui approchait. Ne sachant pas pourquoi le petit garçon avait été si malade sans le prévenir, il craignait fort que l'affaire ne recommence. Emmanuel était fier et il avait un redoutable secret. C'était d'ailleurs ce qui avait amené le comte à rappeler son frère d'urgence par une missive extrêmement sèche et impérieuse. Mais Paul ne pourrait pas être là avant deux jours et d'ici là, il fallait gérer au mieux une situation pénible et inconfortable.

— Comment fait ta ... enfin Diana, au moment du coucher ? demanda le grand capitaine en s'asseyant sur le rebord de l'étroite couchette dans laquelle s'était étendu Emmanuel. Il s'était soudain aperçu que si Harrison n'était pas le père de l'enfant, Diana n'allait pas être sa sœur non plus... Tu sais, je n'ai pas d'enfant. Je ne sais pas trop les habitudes... Oh, Altaïr, sors d'ici !

La chatte blanche lourde de sa grossesse très avancée s'était introduite subrepticement dans la cabine et cherchait à monter sur la couchette.

— Oh, Oncle Douglas ? Elle peut pas rester ? répliqua Emmanuel, désolé.
 — Pour qu'elle fasse ses petits ici ?
 — Ce serait mignon. Je n'ai jamais vu !
 — Pas très propre. Honnêtement, je préfère qu'elle accouche ailleurs. Quand ce sera fait, nous verrons, d'accord ?

Ce fut dit tranquillement, gravement, sérieusement. Emmanuel parut réfléchir à cette proposition pour en mesurer le bien fondé, tiraillé entre le bonheur d'avoir la belle chatte à ses côtés et la valeur des arguments donnés.

— D'accord, oncle Douglas. Tu sais, ma sœur, elle me lit une histoire, enfin, on lit ensemble. Et elle me tient la main jusqu'à ce que je m'endorme.

— Tu voudrais que je fasse la même chose ?

Emmanuel lui lança un regard presque sceptique et en même temps plein d'expectative.

— Tu ferais cela ? Tu ne dirais pas que je suis un bébé ?

Douglas lui sourit :

— Tu n'as rien d'un bébé, moussaillon ! Les bébés ne montent pas dans la hune !

Emmanuel avait prévu ses lectures car il montra une petite rangée de livres dans un recoin. Il désigna un recueil d'Hans Christian Andersen.

— Tu as une préférence ?

— *La petite fille aux allumettes...*

Le comte d'Arran fut extrêmement surpris de constater que le petit garçon lisait couramment, ne s'arrêtant que pour demander quelquefois le sens d'un mot. L'histoire, qu'il ne connaissait pas, ne lui parut pas des meilleures pour assurer à un enfant trop sensible une bonne nuit de sommeil. Mais il ne voulait pas non plus provoquer de grand drame à cette heure. Aussi se contenta-t-il de le féliciter pour sa lecture et de lui souhaiter une bonne nuit. Emmanuel, visiblement rassuré par cette présence solide à ses côtés trouva le sommeil sans difficulté. Douglas se retira sur la pointe des pieds. Comme il n'était pas un

grand dormeur et qu'il lisait une partie de la nuit, il en profita pour venir s'assurer que son protégé reposait toujours tranquillement. Bien lui en prit. A sa troisième visite, il trouva un petit garçon au bord de la suffocation tant il s'efforçait de maîtriser ses sanglots. Il comprit alors ce qui s'était passé la nuit précédente. A force de vouloir se contrôler, l'enfant en avait vomi d'angoisse. Il n'avait rien à faire qu'à tenter de le calmer en fredonnant une vieille chanson gaélique et en le berçant doucement. L'idée saugrenue lui vint en accomplissant ces gestes quasi-maternels que son frère se moquerait outrageusement de lui s'il le voyait ainsi. Il la repoussa avec colère : il en voulait à ce blanc-bec de son silence. Car Emmanuel n'était pas qu'un cas difficile et mal élevé, s'il l'était. C'était surtout un enfant profondément meurtri par des souffrances précoces, qui cherchait à contrôler ses sentiments du mieux qu'il pouvait durant le jour et qui, la nuit, se retrouvait confronté à ses fantômes et ses démons.

En marin qu'il était, Douglas n'était pas embarrassé d'une nuit écourtée. Lorsque le garçonnet fut calme, il se retira dans la coursive et s'endormit à même le tapis prêt à bondir au moindre signe d'alerte. Il dut se relever six fois. Six fois où Emmanuel se réveilla en sursaut avec un gémississement étouffé d'angoisse en proie à de terribles cauchemars. Une seule fois, Douglas entendit distinctement le mot de «Maman».

Au petit matin, quand Douglas revint dans sa propre cabine pour s'habiller, il découvrit qu'Altaïr avait profité de la porte ouverte pour faire ses cinq petits dans sa penderie ! Il en fit supprimer trois par MacDrain et garda ceux qu'il estimait les plus beaux, un blanc et un noir.

Emmanuel passa toute la matinée à les contempler dormir et téter leur mère, émerveillé par ce miracle de la nature.

Deux jours plus tard, Douglas rencontra son frère dans le pied à terre qu'il possédait à Glasgow et qu'il n'utilisait que rarement. Il avait laissé Emmanuel à la garde de Thomas Lee avec pour mission d'apprendre à astiquer les cuivres, occupation susceptible de durer quelques heures et de le rendre fier de son œuvre. Emmanuel l'avait regardé partir avec un peu d'inquiétude.

– Tu reviens ce soir ?

– Tu n'aimes pas les séparations, n'est-ce pas, moussaillon ?

L'enfant avait fait une moue. Une lueur d'angoisse avait assombri ses prunelles si lumineuses. Douglas comprit qu'avec sa question, il était allé droit sur l'abcès.

– Bien sûr que je reviens ! Le plus vite possible ! Promis !

C'était avec le souvenir de ce regard si expressif que Douglas aborda Paul qui, lui, n'était pas de la meilleure humeur possible ayant dû faire deux fois de façon rapprochée un aller et retour entre Fionn-House et Glasgow.

– Tu ne t'en sors pas ? Tu croyais que j'exagérais ?

Le ton ironique n'était de ceux qui allaient amadouer un Douglas déjà fort remonté contre son frère.

– Trêve d'idioties, tu as déjà fait assez de mal comme cela. Pourquoi ni Sophie ni toi n'avez cru bon de me prévenir que la situation familiale d'Emmanuel n'était pas claire ?

– Comment cela ? s'étonna Paul.

– Tu n'ignores quand même pas qu'Harrison n'est pas son père.

Paul haussa les épaules.

– C'est tout comme : il l'a recueilli. Et puis maintenant, il est mort...

– Tout comme ! explosa le capitaine. Tout comme ! C'est tout ce que tu trouves à dire ?

– Je ne vois vraiment pas ce que cela change !

Douglas respira profondément. Il connaissait assez son frère pour savoir que là, il disait vrai : Paul ne pouvait imaginer ce que cela changeait.

– Raconte-moi ce que tu sais, s'il te plaît, demanda-t-il posément. J'ai besoin de savoir. Ta femme m'a confié une mission. Je ne peux la mener dans les meilleures conditions sans savoir ce que vous savez. C'est un minimum.

Paul Masefield essaya de résumer au mieux ce qu'il se souvenait de l'histoire du petit garçon et conclut en disant que Sophie et Diana seraient mieux placées pour le faire.

– Je compte bien leur écrire. Mais cela aurait pris trop de temps. Il fallait faire vite.

– Tu as du mal ?

– Désolé de te décevoir : Emmanuel et moi nous entendons parfaitement. Seulement, il a un comportement qui, même si je ne suis pas un spécialiste des enfants, est inquiétant. Ce que tu m'as raconté me permet de mieux comprendre pourquoi !

– Explique !

– Imagines-tu ce que cela peut être d'être arraché à ses parents du jour au lendemain sans savoir pourquoi, d'être recueilli par un Harrison, de perdre celui qui a pris sa défense, Ismaël Raynes, de voir la Tante Julia mourir, de vivre dans des conditions sordides à Londres avant de monter en Ecosse ? Comment Emmanuel a réagi quand il a quitté sa sœur ?

– Il a hurlé et pleuré tout le voyage ! J'ai failli devenir fou.

– Lui aussi, plus sûrement que toi ! Sans compter que tu n'avais pas dû me dépeindre comme un Saint François d'Assise. Bon, dis à ta femme et à ta nièce qu'elles m'écrivent tout ce qu'elles estiment intéressant sur le petit. Par ailleurs, Paul, après le retour d'Australie, si la situation n'a pas évolué, Emmanuel aura une famille. J'en ferai mon fils ! Qu'Harrison soit mort ou vivant !

– Mais, commença Paul, estomaqué par cette décision d'autant plus surprenante que son frère n'était pas de ceux qui parlent à la légère. Tu... Tu n'es pas marié.

– Je trouverai une mère pour mon enfant. Je me marierai. Inutile pour l'instant d'ébruiter ce projet. Je compte sur ta discréction. Je te souhaite bon retour.

Lorsque Douglas rentra sur le *Conqueror*, un peu inquiet d'avoir laissé Emmanuel seul et surpris de devoir s'avouer une inquiétude si inhabituelle pour lui, il trouva une atmosphère bruyante et animée : sur l'avant du bâtiment, l'équipage dansait au son du bag pipe, de l'accordéon et du violon. Il s'approcha sans bruit pour découvrir que le violon était celui de son moussaillon qui, les yeux brillants, ne contribuait pas peu à l'enthousiasme général. Il le considéra longtemps, rêveusement, songeant à tout ce que son frère lui avait révélé, à cette promesse qu'il s'était faite de donner un foyer à ce petit garçon. A défaut de lui rendre ses parents, il pourrait au moins en faire son héritier spirituel. Car il sentait en cette âme aux allures fragiles une force intérieure indomptable.

Il fondit de tendresse quand Emmanuel, en le voyant, lui sauta au cou dans un transport de joie :

– Oh, oncle Douglas, tu es revenu !

Joie et soulagement, donc. Le petit garçon avait-il cru à une séparation irrémédiable ?

— Bien sûr ! Pensais-tu que je ne reviendrais pas ?

Le visage si expressif, si mobile, s'assombrit. La bouche se durcit, sans parler.

— Tu as eu peur que je ne disparaisse comme tes parents et comme Ismaël ? murmura le comte à voix très basse pour n'être entendu que de lui.

— Vous savez ?

Le comte sentit le mince corps de l'enfant se raidir à ces deux mots. Plus que des paroles, ce mouvement trahissait la souffrance à vif et la volonté de la dominer.

— Oui. Je ne peux remplacer ceux que tu aimes et que tu as perdus. Je peux seulement t'aider à vivre avec cette perte.

Cette aide même n'était pas si facile à donner. Car Emmanuel n'était pas dupe : la mer ne rendait pas tout ce qu'elle prenait. Elle lui avait pris, d'une manière ou d'une autre, il ne savait comment, son père et sa mère, au large de Saint Nazaire. Elle lui avait arraché son cher Ismaël et l'horrible capitaine Harrison. Que pouvait-il attendre d'elle sinon d'autres cadavres ?

Douglas que son frère aurait décrit comme impérieux et exigeant découvrit en lui des trésors de patience. Jamais il ne brusqua son moussaillon, sachant qu'il lui faudrait des semaines, des mois et peut-être des années pour reconstruire la confiance en la vie qui avait volé en éclats le jour où il avait perdu ses parents. Il poursuivit ses nuits à ses côtés, ni trop proche, ni trop loin, sachant mettre des mots sur sa souffrance, évoquant ses cauchemars et ses angoisses sans insistance, mais fermement. Il l'engagea à écrire régulièrement à sa sœur pour entretenir ce lien très fort qu'il avait avec elle : Diana n'était pas là, mais cela ne voulait pas dire qu'elle était morte. Emmanuel dormit mieux à partir du jour où il reçut la première lettre de la jeune fille : il la glissa sous son oreiller. Pour la première fois, une séparation pouvait être autre que définitive.

Mis à part les problèmes de sommeil et d'alimentation, Emmanuel, durant la journée, ne présentait aucune difficulté à gouverner. Il était associé à tous les travaux et les préparatifs, soit directement avec le capitaine, soit avec un membre de l'équipage. Deux heures par jour, il étudiait l'anglais et l'arithmétique avec Douglas, sans oublier d'autres sujets comme la géométrie, l'histoire, la littérature et la géographie. Ensuite, il faisait ses devoirs avant de rejoindre les marins. En fin d'après-midi, il jouait du piano et du violon. Douglas avait insisté pour qu'un professeur lui donne un cours chaque semaine : même pour deux mois, c'était utile. Il put ainsi avoir la confirmation de sa première impression : Emmanuel était prodigieusement doué en musique. D'ailleurs, le professeur chercha par tous les moyens à dissuader le comte d'emmener le petit garçon avec lui pour son tour du monde, proposant même de l'héberger. Douglas tint bon : il n'allait pas se séparer de cet enfant qui commençait tout juste à se sentir bien. La musique pouvait attendre un an de plus. S'il le fallait, il irait à Paris ou à Londres, ou à Vienne, dans n'importe quel endroit pour lui donner les meilleurs professeurs, mais dans l'immédiat, il ne multiplierait pas les ruptures affectives. Emmanuel parut enchanté de cette décision. Il lui aurait été affreusement pénible de devoir quitter le capitaine et les chats du *Conqueror*. Car Altaïr et ses chatons avaient élu domicile dans sa cabine ce qui n'avait pas peu contribué d'ailleurs au calme retrouvé des nuits : les trois

félins se disputaient l'oreiller. Et ainsi entouré, le petit garçon dormait enfin correctement.

Bientôt, il fut possible de décompter les jours qui séparaient des retrouvailles. La veille de l'arrivée des Masefield et des enfants Harrison, Douglas remit à Emmanuel une belle boîte mystérieuse en lui recommandant beaucoup de soin car c'était très fragile.

— Oh, oncle Douglas ! s'écria Emmanuel en découvrant devant lui un superbe violon trois-quarts et deux archets. Tu me gâtes !

— Mon petit doigt m'a dit que tu avais besoin d'un instrument plus adapté à ta taille. Tu grandis, moussaillon ! La prochaine fois, ce sera un violon d'adulte !

— Tu sais, tu ressembles à Ismaël !

— C'est le plus beau compliment que tu puisses me faire, moussaillon ! Et en quoi est-ce que je le mérite ?

— Tu... Je sais pas... c'est dans mon cœur, c'est tout !

Douglas pouvait accueillir sa nièce et sa belle-sœur avec le sourire : il avait rempli sa mission auprès d'Emmanuel comme personne n'aurait pu l'imaginer. Il ne comprenait absolument pas la description que Paul avait faite de l'enfant. Il ne pouvait lui reprocher sa discréption étant lui-même peu bavard, ni son extrême sérieux, ni sa farouche indépendance. Il sentait en lui un être d'une infinie sensibilité que la vie avait malmené, blessé et rendu défiant, plus disposé à compter sur lui-même que sur les autres. Capricieux, l'artiste ? Non, autonome et d'une maturité très inhabituelle pour son âge. Sans doute, Paul, avec son caractère léger, s'accommodait-il mal de cette gravité précoce.

Pendant quatre mois, Douglas avait vécu au rythme d'Emmanuel, oubliant son titre, sa réputation d'ours. Dès qu'il revit son frère, sa femme, qu'il découvrit sa nièce et son neveu, il redevint le vrai comte d'Arran, froid et distant, qui paralysait son entourage par sa propre peur du monde. Devant Sophie Masefield, il se sentait laid et gauche. Devant son frère, il restait l'aîné, celui qui doit et sait se faire obéir. Heureusement, son moussaillon était à ses côtés pour détourner l'attention. Il put donc disparaître prestement, laissant Emmanuel faire les présentations des lieux. Diana n'écoutait rien, ne voyait rien si ce n'était la frimousse de son petit frère qu'elle contemplait avec adoration. Malgré les lettres encourageantes du Douglas et les petits mots du garçonnet, elle n'avait pas imaginé pareille métamorphose. L'enfant respirait le calme, la sérénité, le bien être. Il était naturel, spontané, enjoué, tout en conservant cette réserve qui le mûrissait. Diana ne put s'empêcher de remercier sa jeune tante pour son excellente idée.

— C'est Douglas qui a tout fait !

— Oui, mais c'est vous qui avez pensé que votre beau-frère ferait des miracles...

Sophie hocha la tête.

— Bon sang, Emmanuel, veux-tu bien descendre ?

Paul avait levé le nez en suivant le regard de Diana fixé sur la maturité. Perché sur les barres, le petit mousse montrait à sa sœur ses prouesses acrobatiques. Surpris par l'ordre soudain de son oncle, Emmanuel faillit perdre l'équilibre et se retint de justesse à un cordage qui céda. Il en attrapa un autre de sa main libre pour effectuer un rétablissement in extremis et se laisser glisser jusque sur le pont.

— Bougre d'imbécile !

— Idiot !

Les deux insultes avaient jailli, l'une adressée à Emmanuel par Paul, l'autre à Paul par Douglas. Diana, elle, serrait son frère dans ses bras.

Sophie, consciente que la situation pouvait déraper, à en juger par les flammes qui jaillissaient des yeux des deux hommes, jugea nécessaire d'intervenir :

— Bravo ! Moi, je dis bravo ! Mon cher Douglas, vous avez fait d'Emmanuel un véritable acrobate en plus de tout le reste. Je prendrais bien une tasse de thé. Venez-vous vous joindre à nous ou avez-vous encore à faire ?

Le capitaine se tenait sur la dunette, à quelques mètres de la jeune femme qui venait de lui adresser si chaleureusement la parole. Il bénissait le ciel — auquel il ne croyait pas — d'avoir mis cette saine distance entre son frère et lui. Un instant, il avait cru que l'intervention stupide de son frère allait coûter la vie au petit garçon.

Il déclina poliment l'offre. Ce ne fut qu'après le repas du soir qu'il dit à son frère d'une voix grave :

— Paul, je voudrais que tu te souviennes d'une chose : ici, à bord, c'est moi qui ordonne pour tout ce qui concerne la direction de mon bâtiment. Tu m'as confié Emmanuel ; maintenant, tu me confies Francis. Ne te mêle donc pas de la manière dont je les dirige. L'un et l'autre.

— Tu laisses le gosse se promener en l'air comme cela ?

— Cela fait quatre mois qu'il s'amuse ainsi. Heureusement pour lui, d'ailleurs. Sinon, il n'aurait pu s'en sortir sans dommage.

— Tu es bien trop tolérant avec ce gosse ! Il va être encore plus difficile qu'avant !

— C'est la jalouse qui te fait parler, mon frère...

— Jalouse ? De quoi ? De qui ?

— De ce qu'Emmanuel m'a accepté alors qu'il te rejette... Tu espérais secrètement que Sophie s'était trompée, que je ne parviendrais pas à faire entendre raison à cet enfant. Au lieu de cela, je lui rends un enfant épanoui, en bien meilleure santé qu'il ne l'était avant, que ce soit au moral ou au physique. Et j'ose te dire qu'Emmanuel est exceptionnel alors que tu ne vois en lui qu'un gamin mal élevé. Certes, je ne lui ai pas appris à faire des courbettes, ni à briller dans un salon, ni à envelopper ses propos du sucre de l'hypocrisie. C'est un rustre, comme moi. Mais il sait où est le beau, le juste, le courage, la vertu. Pour moi, c'est l'essentiel.

Ni Sophie, ni Diana n'étaient là pour entendre ces propos. La jeune Harrison n'en menait pas large devant cet hercule farouche qui ne lui avait pas adressé trois mots depuis qu'ils s'étaient vus. Elle se demandait comment Emmanuel pouvait le trouver sympathique alors qu'il aboyait au lieu de parler et qu'il regardait les gens fixement, d'un air sombre qui le rendait méchant. Elle avait aussi du mal à imaginer qu'il ait pu écrire ces lettres si pleines de délicatesse, dans lesquelles il analysait finement les progrès, les craintes, les évolutions de son petit mousse. Cette enveloppe rugueuse cachait-elle un trésor ? Il fallait le croire puisqu'Emmanuel le sensible, l'artiste, semblait nourrir à son encontre des sentiments forts et aimants.

Le *Conqueror* largua les amarres le lendemain, au petit jour, avec le jusant. Personne n'assistait au départ car le comte d'Arran, ennemi de toute publicité intempestive, s'était bien gardé de rendre public son projet. Sa famille était contre. Mark Lamont et sa femme étaient furieux, alors que c'était avec eux que le problème du capitaine Harrison avait été soulevé. Mais entre se lamenter

sur la disparition d'un parent éloigné et partir à l'autre bout du monde à sa recherche, entre prendre en pitié des orphelins et les recueillir, il y avait un gouffre que les Lamont n'allait pas franchir. Paul Masefield avait ses défauts, mais il était généreux. C'était quand même lui qui, peu après son mariage, était allé passé un mois à Londres pour retrouver la tribu Harrison.

Le temps était modérément beau. Le vent soufflait du Sud-ouest. Le capitaine, une fois son bâtiment dégagé du Firth of Clyde, fit éteindre les machines et mit cap au Nord Ouest afin de doubler l'Irlande par le Nord avant de cingler vers le Sud. Les vagues se firent plus courtes. Francis fut le premier à subir les affres du mal de mer. Ensuite, ce fut Paul qui regagna sa cabine, suivi de peu par Sophie. Diana, elle, en bonne fille de marin, ne ressentait aucun mauvais effet de cette mer qu'elle trouvait très calme. Ce fut le froid du petit matin qui la fit rentrer sous la dunette.

— Alors, moussaillon, en route pour la grande aventure ?

Douglas, son voilier en mer, pouvait s'accorder un moment de conversation et de détente. Emmanuel ne réagit pas. Le capitaine, étonné, releva du doigt le menton obstinément baissé.

— Tu es malade ?

— Oh, oncle Douglas !

Au moins, l'insulte ou ce qui lui semblait telle, avait eu raison de son silence.

— Si ce n'est pas le mal de mer, qu'est-ce donc ?

Selon son habitude avec Emmanuel, Douglas allait droit au but. Inutile de chercher des détours, l'enfant n'avait déjà que trop tendance à nier ses sentiments et ses problèmes.

— Rien, oncle Douglas !

— A d'autres, Emmanuel ! rétorqua le comte, mi grondeur, mi taquin.

— Qu'est-ce que tu fais si le capitaine est vivant ?

La question était on ne pouvait plus claire. La réponse le fut tout autant.

— Je le ramène ! Mais tu sais, nous allons seulement sur place pour savoir ce qui s'est passé. Il y a très peu de chances pour que le capitaine soit en vie.

— Et Ismaël ?

— C'est la même chose.

Emmanuel serra les dents. Son regard se voila.

— Alors, on y va pour rien.

— Presque. On y va pour savoir. C'est tout.

— Et qu'est-ce qui se passera après ?

— Tu as peur de l'avenir ?

Le petit garçon haussa les épaules :

— Non. Enfin, oui. Je ne sais pas où je vais être. Je n'ai personne, ni Diana non plus. Elle, elle peut travailler, mais moi...

— Et moi ? Je ne compte pas ?

Emmanuel lui lança un regard qui le fit frémir.

— Toi, t'es comme les autres. Un jour t'es là et le lendemain, tu seras pas là. Comme papa et maman. Comme Ismaël. La mer, c'est ça.

— Mais tu m'as dit, le premier jour où l'on s'est vu que la mer était une musique.

— C'est vrai. On peut se noyer dans la musique...

Douglas se contenta de serrer Emmanuel contre lui. Il ne servait à rien de l'assurer qu'il ne l'abandonnerait pas. C'était son désir, sa volonté, son souhait. Il mettrait tout en œuvre pour y parvenir, mais il ne disposait pas du lendemain.

Il pouvait disparaître, lui aussi, après avoir assuré l'enfant de son soutien. Il ne fallait donc pas lui mentir car il savait que la vie du marin est à la merci des naufrages.

Le premier soir, Douglas se retrouva seul à table avec Diana Harrison et Emmanuel. Ce fut un supplice pour les deux adultes. La jeune fille, intimidée par l'imposant capitaine, était rouge d'émotion, ne trouvait pas ses mots pour répondre aux questions brusques et insipides qui lui étaient posées. Douglas, quant à lui, ne savait comment dissiper le malaise de sa convive. Il voyait bien que quand il parlait, il la terrorisait, mais croyait devoir continuer par politesse à maintenir cette conversation guindée. Emmanuel, selon son habitude, parlait peu. Vaguement conscient du malaise général, il jouait avec la nourriture, faisant des dessins dans sa purée et se distrayant comme il pouvait.

Le lendemain, Paul et Sophie étaient toujours cloués dans leur couchette, malades comme ils ne l'avaient encore jamais été et se demandant quelle mouche les avait piqués de vouloir aller en Australie alors qu'ils ne pouvaient même pas supporter d'aller à quelques encablures en mer. Paul songeait même à prier son frère de faire demi-tour. Humilié pour humilié, qu'importe. Tout plutôt que ce supplice.

Diana Harrison et Douglas étaient donc condamnés à poursuivre leurs têtes à tête déprimants pendant encore quelques jours. Le comte savait que cela ne pouvait plus durer, ni pour lui, ni pour la jeune fille. Après un repas très silencieux, il suivit Diana sur le pont et s'accouda à côté d'elle.

— Alors, mademoiselle Diana, êtes-vous heureuse du changement survenu chez Emmanuel ?

La jeune fille sursauta. Son cœur se mit à battre violemment. Elle sentit ses joues s'empourprer de confusion. Que répondre ? Oui, elle était folle de joie et de reconnaissance en voyant son frère si différent de ce qu'il avait été durant les derniers mois. Et c'était grâce à cet homme si fort, si imposant qui se tenait à ses côtés. Comment lui exprimer sans mièvrerie ce qu'elle ressentait ? Les mots lui manquaient.

— Regardez le donc ! C'est vraiment un gymnaste né !

Diana leva les yeux vers la mûre dans laquelle le petit garçon évoluait avec grâce et souplesse, minuscule vu d'en bas. Une intense émotion la submergea. Voir son frère là haut lui avait brusquement rappelé Ismaël Raynes et la scène qui avait scellé leur fatale amitié... Ismaël... Saurait-elle jamais ce qui s'était passé ? Ce voyage répondrait-il enfin à toutes ces questions ? Et que serait l'avenir ?

— Non, n'ayez pas peur, reprit Douglas croyant deviner que c'était la crainte qui la rendait si triste. Ne pensez-vous pas que sa vraie place est là-haut, à ce petit elfe, perché entre mer et ciel, comme s'il ne se décidait pas à choisir entre l'une ou l'autre ?

La voix du comte était très douce, très nuancée, comme lorsqu'il s'adressait à son moussaillon, très différente de celle qu'il utilisait pour parler à son frère ou à son équipage. C'était comme s'il s'agissait de deux personnes différentes.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? répondit Diana, enhardie par cette bienveillance.

Comme Emmanuel, elle était plus sensible au regard, à l'expression, à la voix qu'au visage ingrat du capitaine, à ses énormes sourcils broussailleux. Elle trouvait sa remarque dans la ligne des lettres qu'ils avaient échangées pendant quatre mois.

— Il n'est pas vraiment de notre monde, murmura Douglas, songeur, en suivant des yeux les évolutions du garçonnet, aussi à l'aise au milieu de l'enchevêtement de cordages que devant son clavier. Il a la musique, il a son passé. Il est attiré par la mort, de manière surprenante pour un enfant et un enfant de cet âge...

— Est-ce étonnant ? Tout ce qu'il aime disparaît.

— Oui... Sa famille, Ismaël Raynes... Heureusement qu'il vient de vivre une expérience très positive de séparation qui n'a pas été de rupture...

— Grâce à vous !

Douglas secoua sa crinière indisciplinée

— Non, je n'ai aucun mérite là dedans !

— Quoi ! s'exclama fougueusement Diana. Vous avez métamorphosé mon frère !

— Je veux bien le croire. Mais c'est le fait que vous l'ayez quitté assez longtemps pour le retrouver ensuite qui l'a stabilisé et lui a permis de se reconstruire. Pour le reste, il a suffi de patience et de beaucoup d'amour. Emmanuel ne résiste à rien quand c'est fait avec amour. J'aimerais en dire autant de Francis. Mais ce n'est pas le même enfant, il n'a pas vécu les mêmes choses et il n'a pas le même âge.

— Vous pensez que vous parviendrez à toucher son cœur ? Il me fait peur par son ingratITUDE, sa violence, sa méchanceté...

— Francis a poussé sans tuteur, au gré des visites d'un père trop autoritaire. Il ne parvient pas à faire la différence entre le bien et le mal. C'est cela qu'il faudra lui apprendre avant tout. Et, comme pour Emmanuel, il faudra de la patience. Mais soyez sans crainte, j'en ai !

— Merci, milord, merci. Je me rends compte que je ne suis qu'une pauvre petite fille qui a bien mal élevé ses frères...

— Chut, mademoiselle Diana, interrompit gentiment le comte. Ne vous blâmez pas : les regrets sont stériles. Vous avez fait du mieux que vous pouviez quand vous le pouviez. Maintenant, détendez-vous et laissez les autres prendre le rôle de père que vous ne pouviez de toutes façons pas avoir.

De conversations en repas, l'intimité entre Diana et Douglas grandit durant la semaine qu'ils passèrent presque en tête à tête, Paul et Sophie étant vraiment mal en point. Le sévère comte d'Arran appréciait la compagnie de l'impétueuse Diana qui l'avait accepté avec autant de simplicité qu'Emmanuel. Il n'avait pas à feindre : la jeune fille ne connaissait pas les usages du monde, ne minaudait pas, n'essayait pas de se faire passer pour ce qu'elle n'était pas. Elle n'avait aucune confiance en elle, en ses qualités, en ses connaissances, se croyait toujours plus ignorante qu'elle ne l'était et se comportait comme une élève studieuse avide d'apprendre ce que son maître enseignait. En sa présence, Douglas s'autorisait à se détendre : la jeune fille ne le redoutait pas, donc, il était bien.

Si l'éducation d'Emmanuel n'avait posé aucun problème si ce n'était celui de reconstruire sa foi en la vie, celle de Francis s'avéra plus difficile. Tout d'abord, le pauvre garçon eut un terrible mal de mer qui lui fit rater les trois premiers jours de mer. Il ne tenait pas debout. L'obliger à travailler n'aurait pas eu de sens. Par contre, quand il se sentit mieux, personne ne l'autorisa à flemmarder sur le pont. Il fut mis à la besogne très rapidement. Seulement, il la fit mal. La vaisselle était sale, le pont mal briqué, les légumes mal épluchés. Thomas Lee qui était responsable de sa formation le houssilla, l'adolescent

lui répondit insolemment devant témoin, le pare à virer partit en moins de temps qu'il fallait pour le dire et l'affaire devint publique. Francis fut puni pour insubordination. Dès lors, il se jura de se venger. Il exécrat tout le monde, les marins, les passagers et plus que tout celui auquel il croyait qu'on le comparait constamment, le petit Emmanuel qui, lui, sans y être forcé, faisait bien ce qu'il se refusait à accomplir et récoltait caresses et compliments.

Un terrible projet germa alors dans sa tête. Il allait tuer celui qui personnifiait si bien sa haine. Pendant une semaine, il guetta sa chance, étudia les habitudes de ses ennemis et de sa victime, fila doux sous les quolibets et les insultes. Il s'efforça même de faire son travail à peu près correctement pour endormir les soupçons. Puis, il mit à exécution son infernal dessein. Profitant de ce qu'Emmanuel était seul sur le pont en début d'après midi, il se rua sur lui et, le prenant par surprise parvint à le soulever pour le projeter par-dessus bord. C'était sans compter la résistance acharnée du bambin qui braillait tout ce qu'il savait et se cramponnait à lui. Alors il frappa durement sur les mains qui s'agrippaient. Hurlant de douleur, Emmanuel le lâcha et disparut à la vue de ceux qui s'étaient précipités en l'entendant. Francis fut maîtrisé par deux solides gaillards tandis que des ordres fusaiient et que le timonier virait de bord.

— Homme à la mer !

Vingt bras se saisirent de la chaloupe pour la mettre à flots.

— Je le vois ! Je le vois !

Emmanuel était invisible à la surface de l'océan.

— Où ?

— A tribord arrière ! Il se tient ! Vite !

Douglas, suivant les indications du matelot, enjamba le bastingage après s'être roulé une ligne autour de la taille. Emmanuel était bien là, serrant de toutes ses petites forces le filin qu'il avait trouvé avant d'être projeté à la mer. A chaque lame, il plongeait dans l'eau qui, pour être à la latitude des Açores n'en était pas moins très froide. Comme il avait les yeux clos, il ne vit pas son oncle approcher et lors d'une nouvelle vague, il lâcha prise. Douglas sauta une fraction de seconde après lui et le repêcha aussitôt.

— Hâlez !

Une minute plus tard, ils étaient sur le pont, Emmanuel visiblement inanimé. Diana se jeta sur le corps de son frère en sanglotant.

Douglas la repoussa doucement.

— Il est sous le choc, mais je pense qu'il n'a rien.

Il reprit son précieux fardeau pour le déposer sur sa couchette. Sans prendre le temps de se sécher, il l'examina attentivement. Il n'avait que des égratignures sans gravité, sauf aux mains dont la paume était arrachée par endroits, signe de sa farouche résistance.

— Réchauffez le, frictionnez le ! Une tisane chaude dès que possible.

Sur ces ordres, il partit mettre des vêtements secs et s'occuper du coupable. Avant même de l'interroger, il lui balança deux vigoureux soufflets comme s'il avait eu besoin de cette démonstration physique pour décharger le fardeau de son angoisse. Apaisé, il demanda :

— Explique-toi !

— Pourquoi ? C'est simple !

— Tu as vraiment voulu le tuer ou simplement lui faire peur ?

— Le tuer ! répliqua froidement le garçon avec un air si féroce que Douglas, sentant la vérité derrière ces deux mots, frémît d'horreur.

– Mettez-le à réfléchir à fond de cale. Ne le laissez pas ici ! Sa vue est un scandale pour nous !

Et il tourna des talons pour rejoindre l'arrière.

Chapitre 7

Il fallut attendre trois jours et un *Impromptu* de Schubert joué par Sophie avant que la forte fièvre qui avait saisi Emmanuel ne commence à baisser. L'angoisse avait été intense au point de craindre pour sa vie. A un moment même, Paul avait parlé de relâcher aux Açores ou à Madère. Douglas avait réfléchi puis secoué la tête. Une escale n'aurait servi à rien. L'endroit importait peu pour la guérison du petit garçon. Il réagissait violemment à la terreur éprouvée quand Francis avait attenté à sa vie. Son mal était moral, pas physique. La musique fit donc le miracle que tout le monde espérait : Emmanuel se remit de cette grosse émotion avec la promptitude de son tempérament énergique. Une fois la fièvre tombée, il voulut se lever et reprendre ses activités. Un énorme soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines qui, depuis le drame n'avaient pas respiré librement.

On put alors se pencher sur le cas du jeune assassin que d'aucuns auraient bien laissé mourir de faim et de soif à fond de cale. Heureusement pour lui, le comte d'Arran avait donné des ordres fort précis et vérifiait qu'ils avaient été exécutés : il était hors de question de maltraiter le coupable. Le premier interrogatoire, fait par le capitaine, son frère et le second, se solda par un échec. L'adolescent se mura dans un silence hostile contre lequel menaces, insultes, flatteries se heurtèrent sans résultat. Sophie voulut à son tour tenter de flétrir le garçon. Elle dut beaucoup insister auprès de son mari et de son beau-frère qui estimaient que ce n'était pas son rôle d'intervenir. Mais elle savait y faire et finalement eut gain de cause. Elle descendit donc à son tour dans la cale, suivie discrètement par deux matelots. Même si Francis était entravé, mieux valait se méfier.

Trois jours de suite, elle vint trouver l'adolescent qui lui opposait un mutisme haineux, très éprouvant pour ses nerfs. Elle ne s'avoua pas vaincue. Il devait y avoir un moyen de percer cette carapace : le jeune garçon ne pouvait être si perverti. Le quatrième jour, alors qu'elle était malgré tout prête à désespérer, Francis explosa :

– Que voulez-vous que je vous dise ? Oui, j'ai essayé de tuer cet avorton ! Et alors ? Vous en auriez fait autant si vous étiez à ma place !

– Et pourquoi ?

– Parce qu'il m'a tout pris !

– Tout ? s'étonna Sophie. Il n'a rien...

– Rien, vous plaisantez ? Vous êtes aveugle ! Vous ne voyez même pas que vous êtes en adoration devant lui ! Et moi, je ne suis rien à côté de lui ! Depuis qu'il est venu habiter chez nous, je ne suis rien qu'un faire-valoir ! Mon père n'a cessé de me comparer à lui pendant les six mois qu'il a passés à Londres

avant de disparaître. Et pourquoi a-t-il disparu d'ailleurs ? Directement ou indirectement à cause de ce sale gosse ! Le second s'en était entiché et s'est fait un ennemi de mon père.

— Je croyais que ton père détestait Emmanuel...

— Oui, il le détestait parce qu'il trouvait à qui parler. Mais il l'admirait ! En tout cas, je peux vous assurer qu'il me l'a fait croire. Emmanuel par ci et Emmanuel par là. J'en ai soupé... Le pire, c'est que la comparaison ne m'était pas favorable et mon père avait raison : je n'aime pas la mer, je ne suis pas très intelligent, je suis un affreux rouquin avec plein de boutons, je ne connais rien à la musique. Les gens me trouvent au mieux quelconque, au pire, répugnant. Au moins, quand j'étais à Londres, que je volais et détroussais les gens, j'étais reconnu. Pour le vol, j'étais habile, pour le mensonge aussi. Mes compagnons me respectaient pour cela. Mais les gens bien, comme vous, ne me respectent pas. Normal, je me complais dans ce qui est à mon niveau. C'est pour cela que j'ai voulu tuer ce gosse. Pour supprimer la comparaison. Je n'en peux plus. Vous ne pouvez comprendre. Je le hais, ce gosse. Vraiment. Et je vous hais de l'aimer. Je hais mon père de me l'avoir imposé. Si jamais on retrouve mon père, ce sera pareil. Je ne suis pas musicien, moi, je ne sais jouer ni du piano, ni du violon, je n'apprends pas facilement. Et je n'ai pas six ans. On me traite en adulte. Je n'ai jamais été un enfant. Jamais, vous entendez. Mon père avait ses idées sur ce que je devais être et donc, il fallait m'y soumettre. Seulement, je n'avais pas les compétences. Je ne suis qu'un tas de médiocrité. Il n'y a que dans le mal que je suis capable de faire quelque chose d'un peu remarquable. Et même là, j'ai échoué. Le même est toujours vivant.

— Et tu pensais qu'en le tuant, tu résoudrais tous tes problèmes ?

Francis hocha la tête.

— En partie : vous auriez été obligés de revenir en Ecosse, de me remettre dans les mains de la justice et j'aurais été condamné à mort. Et vous ne seriez pas retourné à la recherche de mon père.

— Tu ne veux donc pas qu'on sache ce qui lui est arrivé ?

— Je ne veux surtout pas le revoir ! Cela peut vous paraître monstrueux, mais c'est ainsi. Il faut laisser les morts en paix. S'il y a des survivants, ils n'ont peut-être pas la conscience tranquille. Par contre, ils ont certainement des circonstances atténuantes.

— Francis, j'ai bien entendu tout ce que tu m'as raconté. Je voudrais te demander si tu penses vraiment qu'Emmanuel est coupable de ce que tu lui reproches...

L'adolescent grimaça :

— En soi, non. Ce n'est pas de sa faute s'il est intelligent et doué. Mais il m'a pris ma sœur. Diana l'adore.

— Nous sommes tous sous son charme, c'est vrai. Ce serait mentir de dire le contraire. En plus, il a une histoire bien triste. Nous voulons aussi le protéger...

— Moi aussi, j'ai une histoire triste, un père qui me déteste, une mère morte peu après ma naissance.

— Je ne crois pas que ton père te déteste, il est simplement maladroit. Et puis, là n'est plus le problème : nous sommes ta famille désormais. Celle de ta sœur et d'Emmanuel. Tu peux tout recommencer à zéro, essayer d'être courageux, honnête et aimable.

— Après ce que j'ai fait ! Vous plaisantez !

– Non, Francis, je ne plaisante pas. Je pense que tu as commis un acte d'une très grande gravité en t'en prenant à un petit garçon faible et innocent. Mais d'un mal peut sortir un bien : pour la première fois, tu as pu avouer des pensées qui te hantent depuis des années. Tu t'es autorisé à dire ce que tu détestais. Maintenant, tu peux redémarrer ta vie. Ton père a probablement disparu à jamais. Emmanuel n'est pas une menace pour toi ou ne doit pas l'être car il n'est certainement pas officiellement ton frère. Par contre, tu ne peux nous interdire de l'aimer comme notre enfant, d'autant plus qu'en raison de son jeune âge, nous avons le devoir de le protéger jusqu'à sa majorité...

– Pourquoi ? Il ne vous est rien. Nous, nous sommes au moins parents...

– Ton père l'a recueilli. Nous n'allons pas le rejeter à nouveau. Mon beau-frère s'est beaucoup attaché à lui. Il l'aidera à s'établir dans la vie. Et ce n'est pas parce que nous donnerons à Emmanuel de l'affection, de notre temps, des possibilités de s'instruire que nous ferons moins pour toi. Simplement, nous ferons différemment.

– Pourquoi m'avez-vous obligé à être mousse sur ce bateau ? Je déteste la mer.

– Je te ferais remarquer que tu t'es très mal comporté à la pension. Tu as prouvé à Paul que tu étais un très mauvais garçon quand tu étais à Londres. Notre devoir familial exigeait que nous assurions ton éducation. La vie de marin va t'endurcir le caractère et te faire du bien. Si après notre voyage, tu as montré que tu étais capable de bien faire ce qu'on te demande de faire, alors, nous pourrons reconSIDérer ton avenir et te permettre de faire des études.

– Vous n'accepterez jamais de faire comme si rien ne s'était passé !...

– Nous exigerons des excuses...

– A vous peut-être ! explosa le garçon, mais à Emmanuel, jamais !

– Les excuses seront garantes de ton désir de recommencer ta vie à zéro. Si tu ne les fais pas à Emmanuel, tu restes dans ta haine et tu sombreras à nouveau...

– Cet idiot va me narguer...

– Emmanuel est trop jeune pour cela. D'ailleurs, il a été si mal qu'il a failli mourir et il ne semble plus se souvenir de rien. Donc, ce sera très vite fait. Avec ta sœur et avec les adultes, il faudra être sincère, c'est-à-dire vouloir vraiment changer...

– Je veux réfléchir. Je pense que c'est trop beau pour être vrai...

– Je te laisse, répondit Sophie avec douceur. Tu as raison. Quand veux-tu que je repasse prendre ta réponse ?

– Demain, s'il vous plaît. Merci.

La jeune femme remonta donc, très satisfaite d'avoir effectué une brèche dans le mur de révolte du jeune garçon. Ses compagnons, en écoutant ses récits, affichèrent un scepticisme plus mesuré.

– Tu t'es fait mener par le bout du nez, ma chérie, décréta Paul d'un air supérieur. Cette petite crapule a tout intérêt à manifester sa soumission...

– Non, il a été sincère, j'en suis convaincue !

– Tu es trop bonne. Tu ne vois le mal nulle part. Dois-je te rappeler qu'il a commis un acte criminel en voulant supprimer un petit enfant ?

– Paul, je ne suis pas une imbécile...

Le comte d'Arran les fit taire d'un geste autoritaire.

— Ne vous disputez pas. Sophie a obtenu là un résultat remarquable et nous devons en profiter, quelles qu'aient été les raisons de Francis de se montrer sous un meilleur jour. Il faut en profiter sans être dupes.

— C'est là qu'il va pavoiser !

— Non, Paul. Nous ne le laisserons pas pavoiser. Il faut établir un code de bonne conduite, exiger les excuses demandées par Sophie et surtout se montrer très patient ! Il est évident que ce garçon souffre de jalouse, qu'il souhaite désespérément être aimé. C'est à nous de lui montrer le chemin, s'il le souhaite. C'est pourquoi nous devrons rédiger un contrat. Nous avons besoin de garanties, ne serait-ce que par sécurité pour le plus jeune d'entre nous...

— Et comment expliqueras-tu la chose à ton équipage ? A Emmanuel ?

— C'est mon rôle de capitaine, Paul. Cela ne te regarde pas.

— Fais comme tu veux, rétorqua le jeune homme d'un air pincé. Tu es effectivement le chef...

— Mais ne viens pas te plaindre si nous avons des ennuis ensuite... c'est cela ? acheva Douglas pour lui avec un rictus qui pouvait passer pour un sourire.

Agacé, Paul rétorqua :

— Tu sais bien que nous sommes solidaires de tes décisions. Accueillir à bras ouverts cette graine de criminel ne me dit rien qui vaille.

— Pour te dire franchement, à moi non plus. Seulement, derrière l'acte, il y a une personne, un être humain en souffrance. Mon devoir est de lui venir en aide dans la mesure de mes moyens. Et puis, Paul, avoue que je ne me suis pas si mal débrouillé avec Emmanuel !

— Tu ne vas quand même pas comparer les deux ? s'écria Paul, scandalisé.

Sophie éclata de rire tandis que Douglas souriait. Voyant qu'on se moquait de lui, le jeune homme se renfrogna, comme à son habitude en pareilles circonstances. Son aîné, ne voulant pas aggraver la situation, s'éclipsa discrètement.

Trois jours plus tard, après plusieurs rencontres et discussions avec Francis, ce dernier, contrit et repentant, reprit sa place dans l'équipage. Les marins l'accueillirent à contrecœur. Toute la diplomatie de leur capitaine n'avait pas été de trop pour les faire accepter la présence de l'adolescent. En ronchonnant, ils s'étaient soumis à cette décision qu'ils n'approuvaient pas mais contre laquelle ils ne pouvaient se rebiffer, étant essentiellement dévoués à leur chef. Ils se jurèrent de faire payer cher au garçon ses propensions au meurtre. Douglas, qui n'était ni fou, ni aveugle, se doutait fort bien de ce qui allait se produire. Il avait même prévenu Francis de ce qui l'attendait car il n'avait aucunement l'intention d'alléger le châtiment du coupable. Le jeune garçon que près d'une semaine au pain, à l'eau et exclus de la société, avait considérablement assagi, estima qu'il était normal d'être traité en paria. En fait, le plus dur pour lui fut de croiser sa victime sur le pont. Mais Emmanuel, remis de ses émotions et de sa grave fièvre, l'ignorait superbement, ayant bien d'autres soucis en tête : le passage de la ligne approchait et il était impatient de voir comment cette cérémonie allait se dérouler.

De fait, il ne fut pas déçu. Il hurla de joie lorsqu'il fut précipité dans l'eau du «baptême». Douglas fut soulagé de cette réaction : il avait un instant craint que le souvenir de l'acte de Francis ne lui revînt à la mémoire. Mais ses inquiétudes étaient vaines. Le petit garçon était tout à son plaisir de barboter dans l'eau. Paul, lui, versa son écot d'un air dédaigneux pour échapper au bain forcé. Sa femme et sa nièce, meilleures joueuses, se firent asperger de manière

symbolique, avec une parfaite bonne humeur. Cette simplicité cordiale les rehaussa dans l'estime des marins que les manières inutilement hautaines de Paul irritaient. Autant ils appréciaient sans réserve leur capitaine, en dépit de ses silences et de son caractère sombre, autant ils détestaient la condescendance méprisante de son jeune frère.

Le *Conqueror* relâcha brièvement à Cape Town pour refaire ses provisions d'eau et de vivres frais. Diana et Sophie auraient aimé visiter la ville, mais se rangèrent aux bonnes raisons de Douglas qui les en dissuada, arguant de la nécessité d'arriver le plus vite possible en Australie pour commencer des recherches qui pourraient être longues. De plus, il pleuvait et Table Mountain était cachée derrière un épais rideau de nuages.

Le voyage reprit donc après cette escale. Sophie se distrayait en faisant beaucoup de musique. Elle trouvait un grand plaisir à travailler avec le petit Emmanuel qui étudiait assidûment ses deux instruments pour le plus grand plaisir des passagers. Il acquérait une réelle maîtrise au clavier. A l'archet, il se cantonnait dans un répertoire plus celtique et marin, sans dédaigner quelques petites pièces de Mozart, Bach ou autres qu'il déchiffrait sous la guidance de sa jeune tante. Douglas, de son côté, poursuivait son enseignement. Il était toujours surpris de la rapidité avec laquelle son neveu assimilait et retenait des notions nouvelles. D'ailleurs, Emmanuel était toujours partant pour apprendre. A l'âge où l'enfant n'en est souvent qu'à découvrir ses lettres, il lisait couramment, s'intéressait à tout, particulièrement à tout ce qui avait trait à la navigation. Il voulait tout savoir sur les vents, les courants, les calculs pour obtenir la latitude, la longitude. Douglas se complaisait à transmettre son savoir à ce petit être gourmand de connaissances. Paul observait, mi-figue, mi-raisin, oscillant entre l'exaspération et l'admiration. Il trouvait que son frère se montrait beaucoup trop indulgent vis-à-vis des exigences intellectuelles de l'enfant, toujours en demande, toujours à l'affût des contradictions, des explications, des causes et des conséquences. Cet esprit raisonnable, tout le temps en éveil, l'épuisait. Il ne comprenait pas comment Douglas pouvait faire preuve d'autant de patience, alors que, dans son souvenir, il en avait eu si peu à son égard. Sophie ne cessait de lui expliquer que ni les conditions, ni les personnes n'étaient les mêmes. Paul, néanmoins, campait sur ses positions : un enfant doit être invisible durant les quinze premières années de sa vie et ne pas être traité à l'égal des adultes. Quand il aurait des enfants, il saurait bien veiller à cela, n'en déplaise à leur futur oncle.

Avide de savoir, Emmanuel restait cependant ce petit garçon sauvage des débuts. Lorsque rien ne le sollicitait, il avait pour habitude de monter dans la hune et d'y demeurer parfois des heures si on ne l'appelait pas. Les repas n'étant jamais une priorité pour lui, la faim ne jouait pas son rôle de rappel à l'ordre. Il mangeait peu, mais mieux qu'avant, de manière plus régulière. Son sommeil s'améliorait doucement, même s'il dormait très peu pour un enfant de son âge. Il avait encore souvent des cauchemars, mais plus jamais au point d'en être malade d'angoisse. Toutefois, Douglas qui était son interlocuteur privilégié savait que la peur de la mort, de l'abandon, de l'absence n'était jamais bien loin et lui donnait souvent cet air triste, ce regard sombre et alimentait ses productions ou ses choix musicaux. De toutes les œuvres, celles qu'il préférait étaient en tonalité mineure, tourmentées, avec une préférence pour les marches funèbres ! Son compositeur favori restait Frédéric Chopin.

A la mi-octobre, enfin, le *Conqueror* vit apparaître les côtes australiennes

et le port de Adélaïde. C'était de là que devaient commencer les recherches puisque les dernières nouvelles du *Lady Helena* venaient de là. Elles dataient de janvier 1865. Aussitôt les formalités de douanes achevées, le comte d'Arran se présenta aux autorités du port en expliquant le but de sa démarche.

— J'ai en effet lu que le *Lady Helena* était porté disparu il y environ un an, il me semble, déclara l'officier qui recevait Douglas. Pas plus que vous, je ne sais ce qui s'est passé.

— C'est justement pour essayer d'en savoir plus que je suis ici. Vous n'avez certainement pas été sans être confronté au caractère outrancier de son capitaine...

Ce commentaire ébranla les défenses de prudence de l'officier.

— Vous m'avez dit être son parent...

— Oui, son beau-frère par alliance. Lointaine parenté. Mais parenté quand même.

— Mais qu'est-ce qui vous a fait venir ici ?

— Des rumeurs sur d'éventuels membres de l'équipage du *Lady Helena* qui auraient été vu après la date de son départ de Adélaïde. Nous avons des informations qui laisseraient à penser que l'atmosphère à bord n'était pas des meilleures, et cela au départ de Londres.

L'officier considéra Douglas avec intérêt.

— Consentiriez-vous à m'en dire plus ?

Sentant que l'homme en savait davantage qu'il ne voulait l'admettre et qu'il avait besoin de preuve pour faire confiance, Douglas ne fit pas mystère de ce que Diana lui avait révélé.

— Ah, fit l'homme en hochant la tête. Je vois. Le second redoutait le pire. Et le pire est arrivé.

— C'est-à-dire ?

— Que le second n'est pas parti avec le *Lady Helena* !

— Ismaël Raynes ? Où est-il alors ?

— Ah, si je le savais ! Mais je ne le sais malheureusement pas.

— Que s'est-il passé ?

— Wilfrid Harrison l'a renvoyé.

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai rencontré quelques jours après, errant sur les quais à la recherche d'un bâtiment. Je le connaissais pour l'avoir vu à l'œuvre : un de ces hommes qui vous marquent pour la vie une fois qu'on les a rencontrés. Malgré sa jeunesse, ce garçon possédait une maturité, une dignité, une sorte d'éclat qui faisaient qu'on ne l'oubliait pas de sitôt. Bref, il était là. Naturellement, je lui ai demandé pourquoi. Il m'a donc répondu que Harrison l'avait viré une heure avant le départ, avec un certificat de travail si outrageusement faux qu'il était impossible de le croire. Dans son désespoir, ce pauvre homme me l'a fait lire. Je l'ai invité à venir me rencontrer le lendemain pour essayer de trouver un embarquement. Je me faisais fort de l'employer. Les gens honnêtes comme lui ne courrent pas les rues. Malheureusement, il n'est jamais venu et j'ignore totalement ce qu'il est devenu.

— Dans quel état était-il quand vous l'avez vu ?

— Mauvais. Très mauvais. C'est ce qui m'avait incité à faire quelque chose pour lui. J'ai eu peur qu'il ne fasse une bêtise.

— De quelle nature ?

— Un suicide pour échapper au déshonneur.

– Mais vous ne l'avez pas recherché quand il a disparu...

– Non, je l'avoue. J'ai fini par l'oublier. Après tout, ce n'était pas mon affaire. J'ai été pris par d'autres urgences. Maintenant que vous êtes là à me rappeler cet incident, je regrette d'avoir été léger.

– Pourquoi auriez vous fait plus pour cet homme que pour d'autres ? Vous n'avez rien à vous reprocher. Résumons la situation, Raynes est vivant ou mort, dans un lieu inconnu. En tous cas, il n'a pas reparu, ni son cadavre non plus. Peut-être a-t-il rejoint les chercheurs d'or... Il a peut-être fait fortune et va réapparaître riche comme Crésus...

– Cela m'étonnerait, mais il a pu se laisser distraire et contaminer par la fièvre de l'or.

– S'il n'avait plus rien à perdre... bon, passons maintenant à Harrison et à son bâtiment. Il est parti le 12 janvier et a disparu. Quel temps faisait-il à l'époque ?

– Aucun souvenir, milord. La seule chose dont je me souviens, c'est d'Harrison qui s'est montré un odieux personnage durant tout le temps de son escale ici. Irascible, violent, insultant, autoritaire... Personne n'était fâché de le voir partir.

– Avez-vous eu des contacts avec son équipage ?

– Aucun. Seulement avec le second.

– Tout nous ramène au second. Il semble détenir les clés de la vérité...

Pourquoi Harrison l'a-t-il viré comme un malpropre avant le départ ?...

– Avant le départ, c'est par prudence. Le second avait fait tout le travail, le bâtiment était en partance : tout le monde était pris au dépourvu et personne n'avait de moyen de se défendre. Diabolique, si vous voulez mon avis... sauf votre respect, milord...

– Harrison a beau être de ma famille par le nom, je ne me reconnaissais pas en cet individu. Mais il s'agit d'un homme ET de son équipage. Il serait intéressant de savoir ce qui s'est passé. Ce que vous m'avez dit me ferait pencher pour une mutinerie très peu de temps après le départ de Adélaïde et le renvoi du second. Une mutinerie qui aurait pu tourner au drame avec un naufrage pour tout résultat et la mort de l'ensemble des protagonistes...

Douglas soupira d'agacement.

– Je donnerais vraiment cher pour retrouver le second.

– Que dirait-il de plus ? Que Harrison le détestait ? Non, je pense que vous avez raison. Le *Lady Helena* a fait naufrage parce qu'il n'était plus gouverné correctement et que les querelles internes ont pris le pas sur le salut de tous.

– Cela semble être tristement vrai...

– Quels sont vos projets désormais ? Vous n'avez pas le plus petit indice pour retrouver le second.

– Effectivement. Il va falloir faire des choix et les bons choix. Je me dis, mais ce n'est qu'une intuition, que si Harrison avait fait naufrage à proximité de zones peuplées, nous l'aurions appris. Par contre, il a pu, contre toute attente, échouer sur des rivages inhospitaliers.

– Je ne donne pas cher de sa vie, alors.

– Non, mais je suis là pour découvrir la vérité.

– Et le second ?

– Ce sera la deuxième étape. Si vous avez du nouveau, faites le moi savoir. A Sydney, Melbourne, Port Augusta... Je ne reviendrai sans doute pas ici, vous paraisserez certain que Raynes a quitté la ville.

— Oui, je le suis. Bonne chance alors.

Douglas, pressé de commencer les recherches, prit congé de l'officier et retourna à bord.

Le *Conqueror* était quasiment déserté. La plupart des matelots étaient descendus à terre, de même que le couple Masefield, Paul ayant entraîné sa femme dans une très longue promenade. Emmanuel lui-même était parti avec deux matelots, déclara Diana qui elle, oppressée, était restée à bord, connaissant la démarche de son oncle et s'inquiétant de la réponse. Elle n'osa pas lui demander nettement, mais Douglas avait besoin de parler et la personne la plus appropriée était justement la jeune fille.

— J'ai du nouveau, dit-il.

Diana pâlit extrêmement.

— Oh, pas récentes. Mais j'ai appris que Raynes s'était fait renvoyer par le capitaine Harrison une heure avant l'appareillage.

— Ismaël ? Où est-il alors ? L'avez-vous vu ?

Douglas s'étonna d'éprouver un certain mécontentement en entendant le ton anxieux de la jeune fille et l'usage si naturel du prénom dans sa bouche.

— Hélas non, dit-il. Il a disparu d'Adélaïde depuis ce moment là. Dites moi, Diana : pensez-vous que Raynes soit homme à se supprimer ?

— Quelle horrible supposition ? Qu'est-ce qui vous fait l'envisager ? Vous a-t-on dit quelque chose ?

— On m'a dit qu'il était désespéré par son renvoi avec un certificat qui l'empêchait de retrouver un bon embarquement. L'homme qui voulait lui venir en aide n'a pas pu le faire pour la bonne raison que Raynes s'est volatilisé.

Diana réfléchit un moment. Elle savait qu'elle ne pouvait pas répondre à la légère. Que connaissait-elle d'Ismaël sinon sa bonté, sa douceur, son esprit de totale abnégation ? Etais-ce suffisant pour résister au désespoir ?

— Très honnêtement, milord, je l'ignore. J'imagine que ce renvoi était l'acte final d'une tragédie qui a commencé bien avant. Dans quelles dispositions Ismaël était-il ? Qu'avait-il subi avant d'être chassé comme un chien enragé ? C'était peut-être un homme brisé que mon père abandonnait ainsi ? Comment puis-je le savoir ? L'Ismaël que je connais est un être courageux, noble, dévoué, attentif aux autres. Celui qu'il est devenu, je ne le sais pas. Car je sais trop bien qu'on peut se transformer sous la souffrance et le malheur.

Il y eut un long silence que Diana finit par rompre :

— Qu'allez-vous faire alors, milord ? A part de savoir qu'Ismaël n'est pas l'auteur d'une mutinerie, qu'il est peut-être vivant, que savez-vous ? Sur quelle piste allez-vous pouvoir vous lancer ?

Les sourcils froncés, se rejoignant en une ligne broussailleuse qui avait depuis longtemps cessé de faire peur à Diana, Douglas se pencha en avant, le menton sur ses poings fermés :

— Nous avons le choix entre rechercher Ismaël Raynes ou des traces du *Lady Helena*. Je me dis qu'il est sans doute plus facile d'avoir des renseignements sur un navire ayant fait naufrage que sur un marin qui peut être à l'autre bout du monde...

— Ou mort, plaça Diana d'un ton grave.

— Si, comme je le pense, le *Lady Helena* a fait naufrage, il faut déterminer où. Regardez la carte et dites-moi ce que vous en pensez...

Douglas se releva pour déployer sur la table une carte de la province de Victoria :

— Voilà où nous sommes. Adélaïde. Si comme je le suppose, la mutinerie s'est déclenchée immédiatement après le départ, le *Lady Helena* est resté dans cette zone, sans aller du côté de Melbourne. S'il y avait eu naufrage au sud, sur cette côte là qui court d'Adélaïde à Melbourne, nous l'aurions su. Par contre, s'il a eu lieu plus au nord ou dans cette grande baie qui compte la terre Eyre et la terre de Nuyts, nous avons affaire à des lieux bien désolés et relativement peu peuplés.

— Mais normalement, il aurait dû se diriger vers le sud puisqu'il devait doubler le cap Horn. Vous croyez vraiment à l'hypothèse d'une mutinerie suivie d'un naufrage ?

— D'après ce que vous avez raconté d'Ismaël Raynes, il était le seul à pouvoir empêcher cette mutinerie et quand il vous a écrit sa dernière lettre, c'était avant le départ...

— Mais dans ce cas, pourquoi n'est-il pas revenu en Europe ? Pourquoi ne nous a-t-il pas contactés ?

— Il n'avait sans doute aucun argent. Et il savait que votre père serait avant lui à Londres et donc pouvait facilement le perdre dans votre esprit...

— Ça, jamais ! Non, son silence me fait vraiment craindre le pire... Mon père a dû le menacer : il ne voulait certainement pas qu'il revoie l'Angleterre et surtout Emmanuel.

— Nous allons d'abord nous occuper du bateau, ensuite d'Ismaël. Il faut savoir s'il est mort ou vivant ! Je propose donc que nous remontions la côte jusqu'à Port Augusta, redescendant le long ici, Hummock Hill, Arno Bay, Tumby Bay, puis Port Lincoln. Ensuite, nous remonterons vers des zones moins connues quoique aussi répertoriées par Matthew Flinders en 1802.

— Faites, milord ! Et plaise au ciel que nous ayons un jour une réponse à toutes nos questions !

Paul et Sophie Masefield furent naturellement mis au courant des derniers développements. Ils firent la grimace en apprenant qu'ils allaient faire une navigation côtière et mener une véritable enquête.

— Autant chercher une aiguille dans une botte de foin ! Venir aussi loin pour si peu !

— Ce n'est pas peu ! rétorqua Sophie. Nous savons que les destins d'Ismaël et de l'équipage du *Lady Helena* se sont séparés le 12 janvier. C'est déjà cela !

— Il faut chercher. Au moins, nous n'aurons rien à nous reprocher. Au fait, Diana, une autre question puisque vous connaissez bien Ismaël : pensez-vous qu'il aurait pu devenir chercheur d'or ?

— Devenir un aventurier mercantile, milord ? Vous n'y songez pas ! On voit bien que vous n'avez jamais rencontré Ismaël !

— Je n'ai pas eu ce plaisir, malheureusement ! C'était une question qui ne voulait pas être insultante...

Diana rougit vivement à la réplique très amène du capitaine. Elle sentit qu'elle s'était laissée emporter par son amitié et son admiration pour le second, ce qui était un peu inconvenant de la part d'une jeune fille.

— Je crois que Diana essayait de dire que l'argent...

— Non, l'or... interrompit Paul en riant.

— Ni l'or, ni l'argent ne comptaient vraiment pour Ismaël ! acheva Sophie avec une grimace espiègle à l'adresse de son mari.

Les jours succédèrent alors aux jours dans une routine exaspérante. Naturellement, comme l'avait prévu le capitaine, aucun naufrage n'avait été signalé

durant la période qui les occupait, à savoir janvier 1865. Parfois, il y avait des faux espoirs, mais les dates ne concordaient jamais. Après une escale plus prolongée à Port Lincoln, le *Conqueror* doubla la péninsule Eyre par Thistle Island et remonta vers Coffin Bay, dont le nom lugubre n'était pourtant qu'un hommage rendu par Flinders à son ami Sir Isaac Coffin. Cependant, à voir la côte déchiquetée, on pouvait facilement imaginer les tragédies qui s'y étaient déroulées dans le passé. Aucune, cependant, ne coïncidait avec l'histoire du *Lady Helena*. Le *Conqueror* poursuivit donc sa route vers le nord. Flinders Island n'était qu'une île inhospitalière qui n'offrait aucun réconfort. Douglas jeta l'ancre pour la nuit sur la côte qui lui faisait face, à l'abri de la longue houle. Comme quelques habitations formaient là un hameau assez pitoyable, il descendit à terre pour poser les questions habituelles. Cette fois, contre toute attente, il y eut une réponse positive : oui, il y avait eu un naufrage. Ce devait être à cette période, oui, car le petit James était né au plus fort d'un été aride. Et il avait maintenant près de deux ans... Les hommes seraient plus bavards, seulement les uns étaient avec les moutons, les autres en mer, à pêcher. Dans la soirée, si milord voulait bien, l'un des hommes pourrait venir lui parler. Ou le lendemain. Comme milord le souhaitait.

Douglas, songeant que c'était certainement une de ces fausses alertes contre lesquelles il se défendait, suggéra en effet qu'un membre de la communauté vienne dans la soirée. Cela permettrait de relever l'ancre au point du jour pour continuer les recherches. Il commençait à se dire qu'il perdait son temps et celui de sa famille. Il avait fait tout ce qu'il avait pu. Etais-ce encore la peine de se fatiguer dans cette quête qui pouvait n'avoir aucune fin ?

Il remonta à bord et ne mit que son frère dans la confidence, ne voulant pas alerter inutilement les jeunes dames. Celles-ci disparurent dans leurs cabines pour dormir tandis que les hommes restèrent au carré devant un jeu d'échec et une tasse de thé.

Lorsque la porte s'ouvrit, ils sursautèrent, n'ayant entendu aucun bruit suspect sur le pont. Ce n'était que le petit Emmanuel qui pointait le bout de son nez comme souvent.

– Au lit, chenapan ! s'écria Paul. Va dormir !
– Peux pas, oncle Paul. Fait trop chaud ! Je peux pas dormir sur le pont, à l'air ?
– Non !

Tout en parlant, l'enfant s'était approché des deux joueurs et observait le jeu.

– Qui gagne ? demanda-t-il, en regardant alternativement ses deux oncles.
– Pour l'instant, c'est oncle Paul !
– Oh, pour l'instant seulement, regarde, Oncle Douglas, tu devrais...

Il se pencha sur l'oreille du comte et lui murmura quelques mots à l'oreille sous l'œil courroucé de Paul qui, gêné par sa présence, ne souhaitait qu'une chose, qu'il regagne sa couchette. Le jeune Ecossais redoutait légitimement les conseils du musicien qui se défendait remarquablement bien aux échecs.

– Bonne idée, moussaillon ! Je dirais même, excellente stratégie ! Mon cher frère, je crains que tu ne fasses pas le poids avec...

Il s'interrompit car une certaine animation se produisait soudain sur le pont. On entendit parler, puis des pas, et enfin, un coup léger qui fut frappé à la porte.

Chapitre 8

— Entrez !

A l'injonction de Douglas, le battant s'ouvrit avec une certaine lenteur pour laisser passer un homme encore jeune, de vingt-cinq à trente ans environ, d'une taille supérieure à la moyenne, peut-être accentuée par une extrême maigreur que des vêtements rapiécés, usés jusqu'à la corde dissimulait mal. La lampe du plafond éclaira vivement un visage qui, bien que hâlé par la vie au grand air, trahissait une récente rencontre avec la maladie ou le malheur : les traits étaient émaciés et tirés. Cependant, de l'expression d'ineffable tristesse qui marquait une physionomie intelligente se dégageait une paix profonde tant le regard reflétait de douceur et de lumière intérieure.

L'inconnu s'inclina devant les deux frères restés assis avec un mélange de grâce et de fierté qui n'avait rien de désagréable.

— Veuillez excuser mon retard, messieurs, dit-il en se redressant. Je viens de rentrer du travail. On m'a dit que vous désiriez me voir.

Au son de cette voix, le petit Emmanuel dont le premier réflexe était toujours de se cacher dès que des étrangers apparaissaient, surgit de dessous la table, le visage convulsé :

— Ismaël ! bégaya-t-il, à peine assez maître de lui pour tenir debout. Ismaël !

L'inconnu se figea, toute couleur disparaissant soudain de ses joues bronzées.

— Emmanuel ! murmura-t-il dans un souffle avant de se sentir glisser dans le néant.

Quelques instants plus tard, il renouait avec la réalité en avalant une gorgée d'un excellent whisky que Douglas avait forcé entre ses lèvres, certain que c'était le meilleur remède contre les chocs violents car il ne lésina pas sur la quantité qu'il ingurgita lui-même. Paul, qui devait partager son opinion, l'imita sans hésitation. Emmanuel, par contre, secoua la tête avec dégoût. Il lui suffisait de se tenir collé contre le corps de l'inconnu et de couvrir sa figure de baisers tout humides.

Dès qu'il prit conscience de sa situation presque ridicule, le jeune homme chercha à se lever. Douglas lui avança un fauteuil sur lequel il se laissa tomber, les jambes encore flageolantes.

— Pardo...

— Seriez-vous vraiment Ismaël Raynes ? interrompit le comte de sa voix de commandement.

— Bien sûr que c'est mon petit papa ! plaça Emmanuel avec un aplomb qui lui valut une mise en garde silencieuse de Paul, furieux de le voir s'immiscer dans des conversations d'adultes.

Le jeune homme regardait alternativement les deux Ecossais et l'enfant, essayant de comprendre l'incompréhensible.

— Oui, répondit-il d'un ton encore mal assuré tant la commotion avait été sérieuse. Je suis bien Ismaël Raynes.

Ismaël Raynes, le second de Wilfrid Harrison, retrouvé ainsi, par le plus grand des hasards alors que les recherches ne le concernaient pas ! Que faisait-il là ? Depuis combien de temps y était-il ? Pourquoi ? Et pourquoi les séquelles de la malnutrition apparaissaient-elles sur son visage régulier ? Douglas, assailli de questions, songeait à la réplique de Diana, si vraie, si passionnée : «on voit bien que vous n'avez jamais rencontré Ismaël !». En effet, ce jeune homme avait quelque chose dans le regard qui retenait l'attention et la sympathie. Il n'était pas banal.

— Et vous, messieurs, si je peux m'autoriser à vous le demander ? reprit le Gallois après une pause.

— Oncle Douglas et oncle Paul ! répliqua Emmanuel qui semblait beaucoup moins affecté par ces retrouvailles inopinées que ses aînés.

— Veux-tu te taire ?

— Mais, Oncle Paul, c'est vrai ! J'ai rien dit de mal, ni de faux !

Ismaël Raynes attira l'enfant à lui et le fit asseoir sur ses genoux en plaçant son index sur ses lèvres pour lui recommander le silence. Emmanuel lui sourit avec tendresse, se serra contre lui, mit son pouce dans sa bouche et se laissa aller à la douceur du moment, se sachant en sécurité.

Douglas n'avait rien perdu des interactions entre les deux amis. Décidemment, Emmanuel comprenait mieux les méthodes souples et persuasives que les ordres sans nuances.

— En effet, il a eu raison de nous présenter ainsi. C'est que, par le jeu des alliances et des mariages, mon frère et moi-même sommes liés, de loin, heureusement, au capitaine Harrison. Je suis le comte d'Arran, propriétaire et capitaine du bâtiment qui nous porte, le *Conqueror* et voici mon frère, Paul Masefield.

Ismaël Raynes inclina la tête pour saluer.

— Nous avons appris par le journal la disparition du *Lady Helena* et comme nous sommes de la famille du capitaine, nous avons recherché des membres de sa famille, craignant qu'ils ne fussent dans le besoin. D'autre part, des bruits circulaient chez les marins comme quoi des survivants d'un éventuel naufrage seraient en Australie. C'est ce qui a motivé notre venue ici. Nous fouillons donc la côte australienne en cherchant des indices d'un naufrage qui aurait eu lieu après le 12 janvier 1865. Pour vous expliquer plus complètement notre démarche, nous sommes allés à Adélaïde. Nous y avons appris que vous n'aviez pas repris la mer avec le *Lady Helena* et que vous aviez disparu quelques jours après. Les circonstances de votre départ du bâtiment de Wilfrid Harrison méritent d'être éclaircies mais elles étaient pour nous suffisantes : le *Lady Helena* était parti avec un équipage prêt à se mutiner et ce n'était pas l'absence de son second qui allait arranger les choses, bien au contraire. Il y avait eu un drame, un naufrage. Il fallait savoir où. Nous avons abouti ici et les femmes du village m'ont dit qu'il y avait effectivement eu un naufrage il y a environ un an et demi. Ce qui a motivé votre venue. Maintenant je vous laisse la parole.

Ismaël Raynes resta silencieux un long moment. Il finit par mettre la main dans sa poche en essayant de ne pas réveiller Emmanuel qui s'était enfin endormi du sommeil du juste et en sortit avec peine un portefeuille en cuir tout

râpé dont il tira son livret de marin. Il l'ouvrit et le tendit à Douglas qui, à la page ouverte pour lui, lut les lignes suivantes, écrites d'une grande écriture fort appuyée :

«Je, soussigné, Wilfrid Harrison, capitaine du trois-mâts barque Lady Helena certifie que monsieur Ismaël Raynes, âgé à ce jour de 23 ans, a été second à bord jusqu'au 12 janvier 1865. Son incompétence, son insolence, son intempérance m'ont contraint à le renvoyer. Il incite les hommes à la révolte et son absence de tout sens nautique met régulièrement le navire en danger. Cet homme est une menace pour ceux qu'il rencontre.

Fait à Adélaïde, le 12 janvier 1865»

Douglas passa le livret sans un mot à son frère. Il avait serré les dents et les poings. Ses sourcils se rejoignaient en une ligne courrouzée.

Quand le Gallois fut sûr que Paul Masefield était allé au bout de sa lecture (il le sut en voyant son visage se contracter au fur et à mesure qu'il approchait de la fin), il dit d'une voix très grave, mais qui, envers et contre tout, conservait ses accents chantants :

– Maintenant que vous savez qui je suis, qu'est-ce qui peut vous faire croire à ma parole ?

– Le simple fait que vous nous ayez fait lire ce tissu de mensonges ! s'écria le comte d'Arran avec animation. S'il y avait eu une parcelle de vérité dans ce torchon, vous ne nous l'auriez pas présenté !

– Pourquoi le capitaine Harrison aurait-il menti ?

– Parce qu'il vous détestait. Il s'était juré de vous rendre la vie impossible, de vous la briser, tout cela parce que vous aviez pris la défense d'un plus faible que vous, celui que vous tenez actuellement dans vos bras. Osez dire que ce que je vous dis là n'est pas vrai que ce qui est écrit !

Sous les éclairs d'indignation que lançaient les yeux de Douglas, Ismaël aurait aimé disparaître sous terre, mais il ne baissa pas les yeux. Il n'avait rien à se reprocher.

– Je vois qu'Emmanuel a été bavard !

– Pas que lui ! Diana Harrison aussi ! Elle était fort inquiète pour vous ! Alors, Ismaël, racontez-nous ce qui vous est arrivé depuis ce 12 janvier fatal...

– Et accessoirement, parlez-nous de ce naufrage qui se serait produit par ici... ajouta Paul qui ne perdait pas de vue leur objectif prioritaire. Retrouver Ismaël Raynes, c'était très bien, mais ce n'était pas pourquoi ils étaient là !

Ismaël Raynes hissa plus confortablement son précieux fardeau qui glissait, puis considéra gravement les deux hommes qui lui faisaient face.

– Je vais commencer effectivement par là puisque c'est la raison de votre présence et de vos recherches. Le *Lady Helena* a fait naufrage en janvier 1865, à quelle date exacte, je ne puis vous le dire. Il s'est échoué sur l'île au large de cette côte. Le capitaine et plusieurs de ses marins ont réussi à accoster à quelques encablures d'ici. Actuellement, le capitaine Harrison et deux de ses matelots sont prisonniers des indigènes. Du moins, ils l'étaient il y a six mois.

Un silence de mort accueillit cette nouvelle, annoncée d'une voix rendue égale par la volonté, mais soutenue par une vibration qui laissait à penser que le marin frissonnait d'une vive émotion en parlant. Paul et Douglas échangèrent un long regard, d'abord incrédule, puis horrifié. Pour la première fois depuis qu'ils avaient envisagé ce voyage de recherche, ils prenaient conscience qu'un

des survivants pouvait être le capitaine et que la réalité prenait le pas sur l'imaginaire ou l'espérance lointaine.

— Je suppose que vous désirez apprendre comment je l'ai su, reprit le marin qui, étonnamment, semblait comme apaisé par ce aveu.

— Parlez, Ismaël, vous êtes avec des amis.

Le comte aimait le regard que le Gallois posa sur lui à cette remarque.

— Tout remonte à ce fatal 12 janvier. Au moment de larguer les amarres, le capitaine Harrison m'a fait venir, m'a tendu ce livret que vous voyez et m'a hurlé ce simple mot : «Dégagé !». Je suis sorti et j'ai lu. C'était enfin le verdict après un an de guerre larvée. Dans un état de stupeur, j'ai rassemblé mes affaires et suis descendu à terre. Une heure plus tard, le *Lady Helena* n'était plus à quai. La vérité m'est alors apparue dans toute son horreur. Jusqu'alors, j'avais été comme engourdi par une trop vive douleur. J'ai pris conscience que j'étais bel et bien seul, que mon environnement familial depuis dix ans venait de disparaître. A la rigueur, cela aurait été acceptable après douze mois d'enfer s'il n'y avait eu le boulet du commentaire du capitaine et mon éloignement de Londres. Je songeais à ce qu'allait être pour mademoiselle Diana et Emmanuel le retour du Wilfrid Harrison. Pendant plusieurs jours, le désespoir m'a fait douter de la vie. J'ai cru que tout était perdu. J'ai vécu là des moments terribles où je ne mangeais plus, je ne dormais plus, je n'avais plus de goût à rien. Je n'osais pas chercher un embarquement avec les appréciations du capitaine sur moi, si contraires à ce que j'avais toujours voulu être. Heureusement, j'ai fini par réagir. J'ai trouvé une place sur un chantier de construction pendant quelques semaines, ce qui m'a permis de ne pas mourir de faim, mais la mer me manquait. J'avais envie de retourner en Angleterre me justifier aux yeux de mademoiselle Diana. Je voulais aussi protéger Emmanuel. J'ai fini par embarquer sur un baleinier américain qui manquait de main d'œuvre. Mais je n'avais aucun attrait pour la chasse au cachalot. Au milieu de la campagne au sud de l'Australie, je suis tombé malade, tellement que j'ai demandé qu'on me débarque, ce que le capitaine a fait parce qu'il avait besoin d'eau. Sinon, je serais mort à bord. Il m'a laissé ici, dans ce hameau, à demi-mort. En fait, je n'étais pas vraiment malade. Simplement, le désir de vivre m'avait à nouveau quitté : je songeais à Londres, aux deux êtres chers que j'y avais laissé et mon cœur me faisait mal. Quoi que je fisse, j'arriverais trop tard pour les sauver. Les braves gens du village me soignèrent comme leur fils. C'est par gratitude à leur égard que j'ai finalement pris la décision de me battre à nouveau et de vivre, surtout pour ne pas être un poids pour eux. Ils essayaient de bâtir une petite colonie avec leurs moutons, chevaux et vaches. De marin, je pouvais devenir fermier et leur prêter le concours de mes bras bien peu solides. Je n'étais encore qu'un convalescent quand un soir, en rassemblant mon troupeau, j'ai entendu une voix humaine appeler au secours. J'ai accouru dans la direction d'où elle venait et j'ai découvert un homme éprouvé de fatigue dont les traits m'étaient indubitablement familiers. Il s'agissait de Lindsay, le charpentier du *Lady Helena*. Imaginez ma surprise et mon émotion. Lindsay venait de parcourir des kilomètres pour chercher du secours et de se faire mordre par une de ces vipères mortelles qu'il avait dérangées en marchant. Avant de mourir dans mes bras, il a eu le temps de me résumer la situation : après une mutinerie terrible, le *Lady Helena* avait fait naufrage dans les parages ; le capitaine, Forbes et Richardson, apparemment les seuls survivants, étaient dans les terres, prisonniers de naturels et réduits plus ou moins en esclavage. Sur l'ordre de Wilfrid

Harrison, Lindsay avait refait aussi exactement que possible le trajet jusqu'à la côte en espérant toujours trouver un signe de civilisation et du secours pour ses compagnons. Quelques instants après m'avoir ainsi parlé, le venin a fait son effet. Son corps s'est paralysé et mon brave matelot s'est éteint dans mes bras.

Le Gallois s'arrêta un moment. Ses deux auditeurs étaient toutes ouïes. Quant à Emmanuel, il dormait toujours, la bouche légèrement entrouverte, dans cet abandon si touchant des enfants qui se sentent en sécurité.

— Poursuivez, Ismaël, je vous en prie, déclara Douglas qui voyait que le marin craignait de lasser les deux frères. Vous êtes devenu possesseur d'un terrible secret. Qu'avez-vous fait ?

Comme toujours, il frémît intérieurement quand le regard du marin se posa sur lui. Quelque chose d'indicible se produisait à chaque fois que ces prunelles d'un vert limpide l'effleurait de leur faisceau. Jamais encore, il n'avait ressenti pareille émotion.

— Rien, milord. Rien.

— Comment cela ? s'écria Paul, prêt à laisser exploser sa colère, son indignation.

— Tais-toi, Paul. Parlez, Ismaël !

Le jeune homme ne baissa ni la tête, ni les yeux.

— Oui, c'est scandaleux, je l'admetts. Voilà six mois que je sais la vérité et je n'ai rien fait. Six mois que je ne peux me résoudre ni à quitter ce village, ni à aller secourir le capitaine et mes matelots... Comprenez-moi, messieurs, poursuivit Ismaël d'une voix plus altérée, délaissant le calme des débuts de son récit, Wilfrid Harrison prisonnier, c'était mademoiselle Diana orpheline mais délivrée du joug paternel, c'était Emmanuel sauvé du cirque ou de la foire, arraché aux mauvais traitements de celui qui s'affirmait son père adoptif ! C'était moi qui pouvais revivre aussi !

Un sanglot le prit à la gorge et il dut s'interrompre en raison de sa trop vive émotion.

— Oui, j'ai eu ces visions à l'esprit et pourtant, je n'ai pas bougé. Parce que je ne parvenais pas à bâtir mon bonheur sur le malheur de mes matelots, innocents de tout, ni même sur celui de l'homme qui m'avait fait tant de mal, qui s'était révélé mon ennemi. Alors je suis resté inactif, un jour penchant pour la fuite, le lendemain m'interdisant d'y penser. Un jour, plein de haine pour le responsable de tant de gâchis, un autre m'essayant au pardon, que dis-je, à la miséricorde. Le pardon de certaines offenses nécessite une force surhumaine. Elle ne peut venir que dans l'acceptation d'un sacrifice suprême. Pardonner à son ennemi, c'est une chose, aller à sa recherche en est une autre quand on sait que sa survie va causer le malheur de son entourage... Alors, torturé par les questionnements liés à une décision que je ne désire pas prendre, je suis là, sans rien faire, ni pour, ni contre... Je sais ce que je devrais faire, mais jusqu'à présent, je n'en ai pas eu la force. Mon devoir m'apparaît trop dur. Mais vous voilà ici, ignorant tout cela, venant des antipodes pour chercher la vérité. Vous êtes le signe que j'attendais sans le savoir. Grâce à vous, je n'ai plus de doute : je vais vous conduire à Wilfrid Harrison. Enfin, ma vie va prendre un sens. Seulement, messieurs, ôtez la seule angoisse qui me reste avant de vous dire : «partons !» : que va-t-il advenir d'Emmanuel une fois que le capitaine sera retrouvé ?

La voix d'Ismaël n'était pas seule à trahir son extrême inquiétude sur le sort du chérubin qui, imperturbable, restait plongé dans un sommeil réparateur. Son

expression était celle d'un condamné qui quémande une dernière grâce avant d'être exécuté. Douglas en fut vivement ému.

— Ismaël, je vous ai dit que vous étiez avec des amis : ce n'est pas un vain mot. A partir de maintenant, votre avenir est assuré et celui d'Emmanuel aussi : vous pourrez être le père de cet enfant.

— Je n'en demande pas tant, milord. Emmanuel a besoin d'une famille, d'une vraie, pas d'un pauvre marin sans gîte, sans argent, sans rien.

— Emmanuel a besoin d'amour et d'après ce qu'il a su nous dire, d'après les propos de Diana, vous avez su le lui donner ! Mais nous n'en sommes pas là ce soir. Il se fait très tard. Je propose que nous reprenions cette discussion demain. Qu'en dites-vous ?

— Je suis à votre disposition, messieurs, répondit posément le Gallois en s'efforçant de se lever sans réveiller son précieux fardeau.

Douglas et Paul se levèrent aussi.

— Si cela ne vous dérange pas, vous pourrez dormir ici. Avant, je voudrais sceller notre amitié, Ismaël, et je le dis et je le répète, «amitié». Vous ne pouvez imaginer la joie qui est la nôtre, qui sera celle de Diana...

Une exclamation étouffée retentit à ce nom.

— ...demain matin. Depuis que nous avons entendu parler de vous, il nous semble que vous faites partie de la famille. C'est à ce titre que je vous accueille à bord, comme un frère et comme un ami. J'espère que vous accepterez de serrer la main d'un homme qui, contrairement à vous, n'est absolument pas prêt à pardonner au monstre qu'est Wilfrid Harrison !

— Oh, milord ! s'écria Ismaël Raynes dont le beau regard vert se mouilla d'émotion. Ne vous abaissez pas devant moi, je vous en supplie !

Et comprenant qu'il se devait de répondre à ce témoignage si sincère, il saisit les mains des deux frères pour les presser dans les siennes avec un mélange de respect et d'élan fraternel. Le visage de Douglas se plissa de satisfaction. Un instant, il avait cru que la fierté, qu'il sentait ombrageuse, du marin ne le fasse hésiter à faire preuve de simplicité à l'égard d'hommes qui n'appartaient pas à son monde. Il fut heureux de constater que son cœur chaleureux lui faisait oublier les distances sociales quand cela s'avérait nécessaire.

— La cabine d'Emmanuel est la deuxième à gauche. Vous y serez près de votre enfant...

Il n'avait pas osé dire «de votre fils», ne sachant ce que l'avenir réservait. Avec sa conscience si haute, Ismaël préférerait peut-être rester l'ami de l'ombre.

— Merci, messieurs. Comme vous l'autorisez, je vais me retirer. Je vous souhaite une bonne nuit.

Avec un salut gracieux, Ismaël prit congé et se retira. Douglas le suivit des yeux.

— Reste ! intima-t-il à son frère qui s'apprêtait à suivre le même chemin. Viens !

Paul comprit au ton de la voix qu'il était prudent d'obéir sans commentaire. Il suivit donc son aîné sur le pont. Ce n'était pas qu'il avait franchement envie d'une promenade nocturne mais il est des ordres qu'on ne discute pas : une longue pratique de son frère et des punitions mémorables l'avaient rendu méfiant.

— Crois-tu en Dieu, Paul ?

Le jeune homme crut avoir mal entendu. En d'autres circonstances, il l'aurait fait répéter. Il se contenta de grommeler :

— Curieuse question ! La foi n'est pas généralement au centre de tes conversations ni de tes préoccupations...

— Qu'en sais-tu ? rétorqua vivement le comte.

— D'ordinaire, tu te glorifies d'être agnostique et tu évites le sujet !

— C'est vrai, reconnaît Douglas. C'est très vrai. Mais si j'avais une raison de croire, je crois que je l'aurais trouvée aujourd'hui !

— Est-ce vraiment le moment de discuter de cela ? marmonna Paul qui tombait de sommeil et ne souhaitait guère entamer un débat philosophico-religieux à une heure si tardive.

Aussitôt après avoir prononcé ces paroles, il les regretta : Douglas n'était guère prodigue de confidences et se gardait bien de se confier à son cadet. Avec cette remarque idiote, Paul risquait d'avoir bouché une des très rares ouvertures de son frère envers lui. Pour se rattraper, il demanda :

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

Au silence qui suivit, Paul crut sincèrement avoir rejeté son ainé dans sa tour d'ivoire. Il le regarda à la dérobée pour juger de l'état de sa colère. Il ne vit qu'un visage creusé par la réflexion : Douglas tentait d'exprimer le mieux possible ce qu'il éprouvait au plus profond de lui-même.

— Le hasard a bon dos, quelquefois... Trouver ici le second de Wilfrid Harrison alors que nous le croyions mort... L'entendre nous dire qu'il sait, depuis plusieurs mois, que Wilfrid Harrison est vivant... Ecouter cette extraordinaire confession dans laquelle il n'éclade aucun des remous de sa conscience...

— Si tu veux mon opinion là-dessus, Douglas, interrompit Paul, toujours incorrigible, ce n'est pas de la vertu, c'est de la bêtise. Il se torture l'esprit pour rien. Hésiter à agir...

— Qu'aurait-il dû faire, à ton avis ?

— Laisser Harrison à son sort, sans se préoccuper de considérations philanthropiques ! Ce garçon est fou ou fanatique !

— Non, Paul, ni fou, ni fanatique. S'il était l'un ou l'autre, il n'y aurait pas ce doute crucifiant, cette humanité dans la souffrance, cet écartèlement entre des désirs légitimes, purement humains et l'aspiration à atteindre une autre dimension.

— Cela lui sert à quoi, dis-moi ! Il se rend inutilement malheureux. Alors que cela pourrait être si simple !

— Mais cela ne l'est pas et Ismaël l'a bien compris, lui...

Paul avait de moins en moins envie de discuter des motivations du Gallois qu'il trouvait stupides et pas du tout admirables. Il bafouilla un vague «bonne nuit», bailla de manière fort peu discrète et comme Douglas paraissait perdu dans ses rêveries, il s'éclipsa sans bruit.

Le comte d'Arran resta donc seul, avec pour uniques compagnons le marin de veille et ses pensées. Il faisait doux. Au loin, il pouvait entendre le bruit régulier des lames qui se brisaient sur le rivage. Le ciel, parfaitement dégagé, laissait apparaître les constellations australes. La nature, elle aussi, était propice à cette élévation de l'âme rendue possible par cette rencontre étonnante avec un obscur marin. Un ami. Pour la première fois, Douglas sentit qu'il pourrait accéder à un rare degré d'intimité avec un homme qu'il ne connaissait pas quelques heures plus tôt. Enfin ! Il se sentit envahi d'une grande paix.

Ce fut la gêne occasionnée par une position inconfortable qui réveilla Ismaël. Le sommeil l'avait surpris alors qu'à genoux, il implorait le Ciel de lui apprendre ce pardon si difficile à vouloir pour l'homme qui lui avait fait tant de mal. Placé au pied du mur, il n'avait plus de choix autre. Il mit quelques instants à se souvenir du lieu où il était et lorsqu'il l'eût identifié, tous les souvenirs de la veille lui revinrent en masse. Quand il se redressa et étira ses membres ankylosés, il vit alors sur la couchette à côté de lui le petit Emmanuel et une masse soyeuse qu'il identifia pour être un chat. L'enfant, réveillé avant lui, le considérait avec de grands yeux pleins de ferveur qui s'emplirent de larmes avant qu'il ne lui tende les bras et se pende à son cou, sans un mot. Se redressant sans le lâcher, Ismaël le serra passionnément contre lui. Cet enfant pour lequel il avait sacrifié son avenir lui revenait par un étrange don de Dieu. Ses yeux se mouillèrent de reconnaissance et d'émotion.

— T'es comme moi, Ismaël, murmura Emmanuel d'une voix étranglée. Tu pleures parce que t'es heureux... Tu m'as tant manqué...

Un coup léger fut frappé à la porte qui s'ouvrit aussitôt pour laisser passer Diana Harrison, encore ignorante des événements de la nuit. Elle s'arrêta net en découvrant qu'Emmanuel avait de la compagnie. Elle l'identifia en une fraction de seconde. La surprise et la joie furent trop fortes pour elle : elle s'effondra dans les bras d'Ismaël qui n'avait eu qu'à tendre les siens pour l'empêcher de tomber. Gêné dans son sommeil, le chat libéra la couchette et partit voir ailleurs s'il y avait quelque chose à manger. Ismaël en profita pour y étendre la jeune fille qui reprit bientôt ses sens :

— Ismaël ! Je ne rêve pas ? Pincez moi ! Dites moi que c'est bien vous ! Comment se fait-il que vous soyez là ? Que m'a-t-on caché ? Oh, Ismaël ! Que je suis heureuse de vous savoir à nouveau près de moi !

Oubliant toutes convenances, elle enlaça le jeune homme et posa sa tête sur son épaule d'un geste plein d'élan et de fraîcheur. Ismaël se raidit un peu. Son instinct lui soufflait qu'il lui fallait être prudent : Diana était la fille de son capitaine. Elle avait aussi une famille désormais. Les relations fraternelles qu'elle avait le second du *Lady Helena* n'étaient plus de mise, d'autant plus que son protecteur était déchu. Mais Ismaël était lui aussi une nature chaleureuse qui aspirait à une tendresse sans arrière-pensées. Il s'abandonna avec délices à ce contact si doux, caressant de sa main libre les beaux cheveux flamboyants.

— Oh, Ismaël, c'est tellement bon que vous soyez là ! Dites moi ! Racontez-moi ? Comment êtes-vous arrivé ici ? Où est le *Lady Helena* ? Où est mon père ? Que s'est-il passé depuis deux ans ?

Le marin que ce flot de questions haletantes amusa se mit à rire de bon cœur.

— Tu ris, Ismaël ! s'écria Emmanuel d'une voix stridente. Tu ris ! Je ne t'ai jamais entendu rire... Diana, tu sais, tout à l'heure, il pleurait, comme moi ! C'est si beau d'être à nouveau tous les trois. Je suis si content. Enfin mon petit papa et ma petite maman sont ensemble !

Diana s'empourpra à ces mots tandis qu'Ismaël faisait semblant de n'avoir pas entendu.

— On est réveillé là-dedans à ce que j'entends ! dit alors la voix profonde du capitaine du *Conqueror* dans la coursive. On vient manger ?

Emmanuel bondit au cou de Douglas, selon une habitude que Paul trouvait désastreuse et qu'il aurait aimé bannir. Mais le comte chérissait les transports affectueux de son moussaillon.

— Tiens donc ! Bonjour à tous les deux ! Les nouvelles ont vite fait le tour, à ce que je vois ! Puisque les présentations ont été faites, venez donc prendre le petit déjeuner ! Nous avons beaucoup à dire et ma belle-sœur attend avec impatience de faire la connaissance de celui dont elle a tant entendu parler !

— Ne me faites pas rougir, milord, répliqua Ismaël en s'inclinant légèrement devant le comte. Je crains le pire de certaines langues trop bavardes !

— Nous jugerons sur pièce, rassurez-vous !

Et il ajouta in petto : «c'est déjà fait». Il savait que Sophie ne pouvait qu'être séduite par cette personnalité discrète, modeste, dont le feu tout intérieur s'irradiait dans les prunelles lumineuses.

— Soyez le bienvenu, monsieur Raynes, fit Sophie en tendant la main au marin quand il entra timidement dans le carré. Ma joie est immense de vous accueillir ici et de vous savoir vivant ! Ma nièce et presque sœur Diana m'a tant parlé de vous que je crois que j'aurais pu vous reconnaître sans hésiter. Asseyez-vous, je vous prie.

Ismaël Raynes, après avoir salué la jeune femme, se plaça là où Douglas l'invitait à s'installer, Emmanuel à côté de lui. Sentant sa gêne, les trois Ecossais commencèrent à manger, comptant sur le petit garçon pour la dissiper. Ce fut rapide : Emmanuel, très gentiment, lui remplissait son assiette, tant et si bien qu'il demanda grâce en souriant. Diana, amusée, expliqua que l'enfant en profitait pour ne pas manger lui ! S'occuper d'une tierce personne leur permettait à tous de trouver leurs repères et de se sentir mieux. Mais Diana était avide de récits, elle voulait tout savoir de cette rencontre providentielle, si bien qu'Ismaël se dut de répondre à son attente, ce qu'il fit en accablant le moins possible le capitaine Harrison.

— Vous ne me dites pas toute la vérité, Ismaël, je sais ce dont mon père est capable !

— Je vous ai dit toute la vérité, mademoiselle Diana : votre père m'a renvoyé, c'est aussi simple que cela. Cela ne lui a pas porté chance car ce que je lui avais évité a éclaté tout de suite après mon départ.

Diana n'insista pas : elle remettait à plus tard des explications complètes. Ismaël ne perdait rien pour attendre.

— Maintenant, mon cher Ismaël, dit le comte d'Arran, une fois que le marin eut réussi à avaler un peu de pain et de thé, parlons peu, mais parlons bien.

— Je suis à votre disposition, milord.

— Où se trouvent le capitaine et ses marins ?

— Je ne le sais pas exactement. D'après le peu que Lindsay m'a dit, je pense qu'ils devraient être à une distance de 150 kilomètres, dans le nord-est.

— Pourquoi dans les terres ? Pourquoi n'ont-ils pas longé la côte ?

Le Gallois esquissa un triste sourire :

— C'était la proposition des marins. Alors, le capitaine a décidé de faire le contraire.

— Quel idiot !

Ismaël Raynes se retourna vers la jeune fille qui avait laissé échapper cette épithète peu flatteuse et lui dit d'un ton de reproche :

— Il s'agit de votre père, mademoiselle Diana. Et il y a Emmanuel...

Emmanuel qui avait naturellement fini de manger et qui, tout en coloriant, ne perdait pas une miette de la conversation.

— Et alors ? rétorqua Diana, les yeux étincelants. C'est la vérité.

Néanmoins, sous le regard implorant de son voisin, elle baissa la tête et se tut.

— Donc, pour résumer, nous devons nous rendre dans les terres, comme ces trois hommes. Connaissez-vous le pays ?

— Pas vraiment. Mais je pense que si un homme seul a pu le faire, un groupe peut le faire encore plus facilement.

— Justement, comment comptez-vous vous organiser ? A pied ? A cheval ? En chariot ?

Ismaël Raynes réfléchit quelques instants.

— Puis-je faire une suggestion...enfin, une proposition ?...

— Bien sûr !

— C'est que mademoiselle Diana et Madame Masefield soient du voyage...

— Ridicule ! interrompit Paul aussitôt. Nous ne sommes pas là pour nous amuser ! Un aller et retour pour chercher Harrison et les deux autres, et puis, en route pour l'Ecosse. J'en ai plus qu'assez de ce voyage !

— Oh, Paul ! Rappelle-toi, c'est notre voyage de noces ! Rends-toi compte, nous avons une chance inouïe de découvrir des terres vierges, c'est passionnant ! Et puis, Emmanuel pourrait enfin voir des kangourous !

Le petit garçon releva la tête à la mention de son nom, mais sensible à la tension qui commençait à monter, il resta silencieux.

— Je l'emmènerai au zoo s'il veut en voir ! Quant à découvrir l'Australie, jamais ! Laisse cela à d'autres ! La plupart de ceux qui ont tenté l'aventure sont morts, souviens-toi !

— Oui, Paul, parce qu'ils tentaient de traverser toute l'Australie, mais nous, nous n'avons que quelques kilomètres à faire dans les terres ! Ce n'est pas bien dangereux !

— Je pense, mon cher Paul, que tu vas te laisser convaincre...

— Pas question !

— Comment «pas question !» ? Tu recules ?

— Je ne vais certainement pas laisser ma femme partir ainsi...

— Bien sûr que non puisque tu seras avec nous pour l'accompagner, interrompit Douglas avec un grand sourire.

— Moi ?

— Oui «toi». Tu comptais ne pas nous accompagner ?

— Mais... bredouilla Paul, sentant un étau se resserrer sur lui.

— Ismaël, qu'en pensez-vous ?

Embarrassé par la manière si vive dont Paul Masefield avait réagi, le marin n'en menait pas large. Il hésita longuement à donner une réponse, d'un ton qui manquait d'assurance :

— Il s'agit de rendre un père à ses enfants, alors je croyais que... enfin, pour mademoiselle Diana et monsieur Francis...

Le comte d'Arran admira cette faculté que le Gallois avait de songer aux autres avant de se préoccuper de son propre sort. Or, il n'avait pas oublié la discussion de la veille dans laquelle Ismaël avait évoqué si nettement sa difficulté à pardonner les cruautés de Harrison à son égard.

— Tu vois, Paul ! interrompit Sophie, victorieuse. Tu ne peux pas retarder le moment où Diana et Francis verront leur père.

Paul Masefield prit son air pincé.

— Je vois que je suis le seul de mon avis. Faites comme bon vous semble, mais ne venez pas vous plaindre si les choses ne se présentent pas comme vous le voulez ! Vous vous compliquez la vie...

— Je ne vous demande pas ..., commença Diana que Douglas fit taire d'un geste impératif :

— Ma chère enfant, vous ne demandez rien et on vous offre ! Avez-vous envie d'être la première à délivrer votre père des sauvages, je veux dire des naturels ?

— Milord, je sens bien que ce n'est pas...

— La pauvre enfant n'osera pas donner son avis à cause de toi, Paul ! s'écria la jeune Sophie Masefield, avec énergie. Moi, je veux partir avec Diana et Francis !

— Tu peux rester à bord à garder le *Conqueror* si tu préfères, Paul, ajouta Douglas d'un ton froid.

— Non, bien sûr, je vous accompagne ! Je ne vais pas laisser ma femme s'exposer à des dangers sans être là pour la défendre si nécessaire !

— Ah, je te reconnais mieux là ! s'écria le comte d'Arran avec un sourire satisfait. J'ai un moment cru que tu avais peur !

— Peur ? Moi ?

— Il n'y a rien de dangereux dans cette équipée, alors, tu vois, je plaisante. Bon, résumons-nous. Qui vient ? Je commence par toi Paul, Sophie, les deux enfants du capitaine, vous Ismaël, deux marins pour le service et la sécurité, moi-même...

Emmanuel l'écoutait tandis que ses grands yeux bleus se remplissaient de larmes. Il allait rester derrière en raison de son âge...

— Cela nous fait huit...

— Neuf ! contredit Diana avec flamme. Vous oubliez mon frère !

— Bien sûr que tu viens, moussaillon ! rétorqua Douglas, navré d'avoir omis l'enfant dans son énumération. Il ne manquerait plus que tu ne viennes pas. C'était tellement évident que je ne l'ai même pas dit ! Tu as vraiment cru que je t'oubliais ?

Emmanuel hocha timidement la tête.

— Oublie-t-on son chef ? Car tu seras notre chef, moussaillon, qu'en penses-tu ?

— Avec Ismaël. Ismaël et toi, Oncle Douglas. Comme cela, il ne peut rien nous arriver.

— Quel triumvirat ! gloussa Paul, toujours prêt à la plaisanterie quand ce n'était pas à ses dépends.

Il fut donc convenu que l'on partirait à douze, y compris les conducteurs des deux chariots que l'on allait rapidement construire pour le transport des vivres et des jeunes dames. Ismaël se faisait fort d'obtenir du village deux ou trois chevaux et quelques bœufs. Il exprima le désir de se rendre à terre afin de prendre toutes les dispositions pour ce voyage. Il voulait aussi rassurer les habitants du village qui devaient se demander ce qu'il était advenu de lui après cette nuit passée à bord du yacht écossais. Douglas approuva et lui demanda s'il pouvait l'accompagner. Emmanuel, lui, prit d'emblée place dans la chaloupe, prenant très au sérieux son rôle de chef.

Chapitre 9

Le village ne comptait guère qu'une demi douzaine d'habitation et une trentaine d'hommes, de femmes et d'enfants, la plupart d'origine irlandaise. Ils furent satisfaits de voir que leur jeune compagnon revenait sain et sauf du bâtiment écossais, et même en excellents termes avec le sévère maître du bord. Celui qui, de part son âge tenait le rôle de chef dans la petite communauté, vint aussitôt aux nouvelles, dévoré de curiosité. Le comte d'Arran l'informa de sa décision de partir à la recherche de trois anglais emprisonnés à l'intérieur des terres. Pour couper court à toute mauvaise interprétation, il dit avoir des preuves de cette présence et précisa que les récits du Gallois confirmaient en évoquant le retour du charpentier du *Lady Helena*. Ismaël n'ayant, et pour cause, rien dit au village des révélations de Lindsay, personne ne pouvait le soupçonner d'avoir su quelque chose et de n'avoir rien fait. Le chef mit aussitôt ses hommes et ses animaux à la disposition du lord. Il avoua regretter se séparer du jeune Gallois qui était un homme discret et intègre, très travailleur, malgré une santé qui n'avait pas été des meilleures. Douglas lui annonça qu'il serait définitivement privé de ce compagnon puisqu'il le ramènerait avec lui en Ecosse. Le vieil homme soupira. Il aurait bien vu Raynes lui succéder à la tête de la petite colonie.

Pendant ces conversations, Ismaël Raynes n'était pas demeuré inactif. Avec l'aide de quelques habitants, il coupait déjà des arbres pour fabriquer les deux chariots qui les conduiraient vers le capitaine Harrison et ses matelots. Douglas vint le rejoindre dès que possible et sans hésiter, s'arma à son tour d'une hache pour fendre le bois avec une belle vigueur. Emmanuel, fasciné par toute cette agitation, essayait de se faire tout petit pour ne pas qu'on le renvoie à bord. Il s'était fait houspiller par un habitant qui lui avait dit que ce n'était pas sa place et qu'il mettait tout le monde en danger. On ne pouvait à la fois travailler sérieusement et le surveiller. Alors, il se recroquevilla sans un mot, sans un bruit, afin de pouvoir tout voir et tout entendre sans se faire remarquer. Constatant que son grand ami avait conservé l'habitude marine de chanter pour se donner du cœur à l'ouvrage, dès le lendemain, il descendit à terre avec son violon : puisqu'il ne pouvait ni scier, ni clouer, ni poncer, il participait à sa manière. Irlandais, Ecossais, Gallois furent ravis de cette ambiance musicale créée par le petit Breton que ne rebutait aucune demande : ce qu'il ne connaissait pas, il l'apprenait avec une prodigieuse rapidité, après l'avoir entendu une fois.

Une semaine plus tard, les chariots étaient achevés : il ne restait plus qu'à les charger avec les provisions et les divers objets qui seraient nécessaires pour une absence d'un mois. Le voyage durera certainement la moitié de cela,

mais Douglas, en homme prudent, préférait pencher vers l'excès que vers la parcimonie. Mieux valait prévoir large. D'autant plus que, si tout se passait bien, ils auraient trois bouches de plus à nourrir sur le chemin du retour. Ne voulant pas priver les habitants de tous leurs chevaux, la petite troupe n'en louerait que trois. Le rythme de progression en serait nécessairement ralenti, mais avec les chariots, il ne fallait pas compter battre des records de vitesse.

Sophie Masefield, lorsqu'elle vit que les préparatifs étaient achevés, demanda discrètement à son beau-frère de leur accorder à tous une journée de repos avant de se mettre en route. Elle n'avait pas été sans remarquer qu'Ismaël Raynes s'était dépensé sans compter depuis huit jours et qu'il accusait le coup d'une grosse fatigue qui n'était pas seulement physique. Douglas, sachant qu'un jour de plus ou de moins pour les prisonniers ne changerait rien, accepta bien volontiers, à condition que le jeune homme mette ces quelques heures de répit à profit pour se détendre. Il dut vivement insister auprès de lui pour qu'il se joigne à la promenade familiale le long du rivage : Ismaël Raynes restait très distant, se refusant à considérer le *Conqueror* comme sa demeure et dormant à terre, de manière à être le premier levé, le dernier couché, menant de front la construction des chariots et son habituel travail auprès des animaux et des habitants du village.

Douglas ne parvenait pas à deviner la vraie raison d'une telle discréption. Gêne ? Orgueil ? Humilité ? Nature secrète ? Heureusement qu'avec le petit Emmanuel, il abandonnait cette attitude de douceur triste et de réserve pensive.

– Votre bras, Ismaël, s'il vous plaît ! Cela me rappellera des souvenirs. Et puis, je vous ai à peine vu depuis une semaine. A croire que vous me fuyez !

Diana, avec son franc parler, s'était approché du jeune homme qui ne put que s'incliner devant son souhait.

– Il y avait beaucoup à faire, Mademoiselle Diana...

– Ismaël, s'il vous plaît, pas de formalité entre nous. Nous avons partagé trop de choses essentielles pour retomber dans des conventions guindées. A Londres, vous m'appeliez Diana tout court...

– J'outrepassais certainement mes droits. Vous êtes désormais la nièce...

– D'un comte, oui, je sais. Et alors ? J'ai toujours deux jambes, deux yeux et un nez au milieu de la figure, non ? Je reste à peu près normale ?

Ismaël Raynes ne put retenir un sourire, toujours surpris et amusé par la vivacité tempétueuse de la jeune fille.

– J'ai tant à vous raconter, poursuivit-elle, sans se préoccuper du reste de sa famille qui, habituée à ses sautes d'humeur et à ses manières primesautières, s'était mise en marche à son rythme. Vous n'imaginez pas ce que ces trois années loin de vous ont été dures !

– Vous avez pourtant réussi à faire d'Emmanuel un petit être rayonnant de joie et de santé ! Vous étiez si inquiète à mon départ !

– C'est mon oncle Douglas qu'il faut féliciter, pas moi. La transformation est récente...

– Dites moi tout...

Alors Diana qui n'attendait que cette invitation, parla de ce qui s'était passé durant la longue absence du *Lady Helena*, de la mort de Julia, des dettes paternelles à épouser, des déménagements successifs pour éviter les huissiers et les loyers trop élevés, de la lente dérive vers la maladie et la mort, du sauvetage providentiel par Paul Masefield alors qu'ils étaient proches de la tombe.

— A quelques heures près, il n'aurait trouvé que deux cadavres. Et pourtant, si j'ai survécu jusque là, c'est grâce à Emmanuel.

— Et Francis ?

— Il a tenté de tuer Emmanuel au début de notre voyage, mais le comte d'Arran et monsieur Lee l'ont bien repris en main. Depuis quelques semaines, il se comporte mieux. Je crains l'influence néfaste de mon père : il est tellement exigeant ; jamais il ne se rendra compte des progrès de son fils et il le critiquera à nouveau. Francis est loin d'être parfait mais c'est le jour et la nuit avec ce qu'il a été à Londres. Il faut l'encourager. Auriez-vous pu imaginer qu'il soit terriblement jaloux de son petit frère ?

Ismaël Raynes réfléchit un moment avant de répondre :

— Spontanément, non, mais maintenant que vous me le suggérez, je peux le voir sans difficulté. Emmanuel a tout pour lui...

— Sauf une vraie famille... Il sera toujours une pièce rapportée. Ce n'est pas comme s'il était orphelin ou brutalement abandonné.

— Ne soyez pas pessimiste. Quand je le vois aujourd'hui, je suis confiant. J'ai cru comprendre que le comte d'Arran se chargerait de son avenir au retour en Ecosse. C'est ce qui peut lui arriver de mieux.

— Et vous, Ismaël ?

— Moi ? répliqua le Gallois avec une expression de sincère surprise.

— Oui, vous ! Que ferez-vous quand on aura retrouvé mon père ?

— Je reprendrai ma vie de marin errant...

— Vous m'abandonnerez encore ?

A peine avait-elle prononcé ces paroles qu'une vive rougeur s'était étendue sur ses joues. Ne venait-elle pas d'admettre ainsi qu'elle était très proche du jeune homme et qu'elle n'aurait pas rechigné à faire sa vie de femme avec lui ? Ismaël Raynes vit ce soudain flamboiement et l'expression d'embarras peints sur son visage constellée de tâches de son. Il n'était pas assez naïf pour se leurrer sur les raisons profondes qui troublaient autant la jeune fille. Diana avait pour lui, et cela depuis plusieurs années déjà, un sentiment qui dépassait celui d'une simple amitié fraternelle. Jusqu'alors, il s'était convaincu que ce n'était qu'un enthousiasme d'adolescente sans relations qui disparaîtrait dès qu'elle aurait rencontré des gens de valeur. Or, il était évident qu'il n'en était rien : Diana éprouvait pour lui quelque chose qui ressemblait fort à de l'amour. Ismaël prit conscience, en y réfléchissant, que s'il savait si bien reconnaître les sentiments de la jeune fille pour lui, c'était qu'il n'était pas loin de les partager. Or, aimer Diana d'amour était impossible. Inenvisageable. Interdit. Fou. Mais réel... il se devait de l'admettre pour l'enfouir au plus profond de lui-même : une union entre le marin maudit et la fille du capitaine vengeur était de même nature que celle des couples tragiques de la littérature classique.

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent d'un même mouvement, sans un mot, leur regard parlant pour eux. La situation aurait été vite intenable si Emmanuel n'avait déboulé entre eux comme un météore.

— Coucou !

L' enchantement disparut aussitôt, ne laissant derrière lui qu'un immense malaise se traduisant chez le Gallois par une pâleur extrême et chez Diana, au contraire, par des couleurs écarlates.

— Vous allez bien ? s'enquit Sophie avec sollicitude car leur petit groupe venait de rejoindre les jeunes gens. Il y a un problème ?

— Tout va bien, rassurez-vous.

— Oui, je me suis juste tordue la cheville comme une idiote que je suis !

La promenade reprit, avec cette fois Emmanuel qui, tenant les mains de Diana et d'Ismaël dans les siennes, s'amusait à sauter en l'air, à faire des galipettes et des sauts périlleux. Il ne tarda pas à se lasser de ce jeu et, abandonnant ses amis, fila vers les rouleaux, non sans avoir unis leurs mains en claironnant :

— Comme Oncle Paul et Tante Sophie !

Il était à plonger dans la mer que les cinq adultes n'étaient revenus ni de leur surprise, ni de leur gêne.

— Mon cher Douglas, dit enfin Sophie en souriant, vous avez très bien réussi l'éducation de votre petit neveu, sauf sur un point : les convenances.

— J'avoue humblement ma faute et je prie mademoiselle Diana et Ismaël de me pardonner, d'autant plus que c'est volontairement que j'ai omis d'apprendre à Emmanuel à tenir sa langue...

— C'est malin ! Tu lui laisses tout faire ! s'écria Paul, ravi de pouvoir prendre sa revanche sur son frère. Regarde, d'ailleurs ! A-t-il demandé l'autorisation d'aller se baigner ?

— Il n'a pas la phobie de l'eau comme toi... Il nage comme un poisson...

— Il n'empêche qu'il fait ce qu'il lui plaît. Tu es beaucoup trop indulgent pour lui !

Douglas chercha chez Diana un soutien qu'elle lui accorda sans rechigner :

— Mon oncle Douglas pense comme moi à ce qu'Emmanuel était il y a six mois. On ne peut vraiment le blâmer sur ses méthodes éducatives. Elles ont fait leurs preuves...

— Je confirme ! appuya Sophie. Que diriez-vous tous de rentrer prendre une tasse de thé ? Cette promenade au grand air m'a épuisée. Viens donc, Diana. Si ces messieurs veulent marcher davantage, laissons-les.

Tout le petit groupe répondit à la suggestion de la jeune femme. Ni Paul, ni Douglas ne souhaitaient prolonger cette sortie. Ismaël, lui, s'était déjà écarté en allant rejoindre le petit Emmanuel sur le rivage.

La nuit suivante, celle qui précédait le départ fut mauvaise pour tous, sauf pour Paul Masefield qui dormait toujours très profondément quelles que fussent les circonstances et pour Emmanuel que ces journées au grand air accablaient d'une très saine fatigue et qui dormait à peu près raisonnablement depuis quelques mois. Il ne serait certainement jamais un gros dormeur, mais Douglas était assez sage pour ne pas en demander trop.

Le 15 novembre 1866, l'expédition quitta le petit village sous les hourrahs des colons irlandais et les vivats de l'équipage du *Conqueror* resté sous le commandement de Thomas Lee. Ismaël était officiellement le chef des recherches, n'ayant à sa disposition que les souvenirs donnés par Lindsay avant sa mort et sa vague connaissance du pays. Il montait un des chevaux, les deux autres étant attribués d'office à Douglas et à Paul. Les chariots étaient dirigés l'un par Bill, l'autre par David. On n'aurait pu imaginer de personnalités plus dissemblables et on s'étonnait qu'elles fussent amies. Bill était un homme sombre, silencieux aux traits ingrats qui le rendaient assez rebutant. Sophie avoua qu'elle n'aurait pas été étonnée qu'il fût un repris de justice, l'un de ces forçats échappés du bagne de Perth ou de Port Arthur. Ismaël Raynes la détrompa : Bill était son sauveur, l'homme qui l'avait hébergé quand il était mourant. Il était doux et bienveillant. Simplement, il n'avait pas l'habitude de parler et pouvait passer

des jours sans desserrer les dents. David était son exact contraire : il pétillait de vie, parlait à ses bœufs, aux oiseaux, aux objets, riait pour un rien, plaisantait de tout. Dans un groupe, il faisait merveille. Son optimisme forcené lui avait fait dire qu'ils reviendraient tous dans moins d'une semaine avec les trois prisonniers. Ces encouragements étaient nécessaires car parfois, les jeunes gens qui s'engageaient ainsi dans des territoires très peu connus s'interrogeaient sur le bien fondé de leur aventure : en valait-elle vraiment la peine ? Est-ce que le capitaine Harrison n'avait pas envoyé un autre éclaireur mort aussi ? Allaient-ils réussir à localiser le campement des indigènes ? Ne leur faudrait-il pas des semaines et des mois ?

Sophie s'était donnée pour mission d'être vigilante au bien-être de tous les membres de leur expédition, ce qui n'était pas une tâche si facile que cela. Elle avait très vite compris qu'Ismaël vivait silencieusement un calvaire : elle le sentait écartelé entre son devoir de chrétien et son élan naturel, celui de tout être qui cherche spontanément à éloigner de lui le calice amer du sacrifice. Elle ne pouvait guère lui parler car, sans être aussi taciturne que Bill, il était très réservé et ne se livrait pas. Il n'en avait d'ailleurs pas l'occasion, prenant l'éducation d'Emmanuel comme prétexte pour éviter des conversations qui auraient pu l'obliger à évoquer des sujets qu'il ne consentait à partager avec personne. Sophie était aussi soucieuse parce qu'elle avait compris que sa jeune nièce n'était pas indifférente au Gallois. Pour avoir déjà traversé ces tourments délicieux qui transforment une enfant en femme, elle avait deviné ce qui se passait en son cœur et ne savait si elle devait s'en réjouir ou s'en attrister. Ismaël Raynes avait certainement toutes les qualités que l'on pouvait attendre d'un mari, mais il était l'ennemi juré du capitaine. Devait-on encourager un amour voué d'avance aux difficultés et aux souffrances ? Pour corser le tout, elle constatait que du côté de Douglas, considéré par Paul comme le plus misogynie des hommes, celui-ci manifestait un intérêt certain pour Diana. Emmanuel avait été l'instrument involontaire de leur rapprochement et cela depuis le départ de Glasgow. Il avait aussi métamorphosé l'ours mal léché et bourru en un partenaire agréable, courtois et plein de prévenances. Si l'amour se mêlait d'intervenir dans leur groupe, cela rajouteraient de sérieuses complications.

Ce fut Francis qui mit des mots sur un malaise réel de l'expédition. Depuis qu'il avait eu cet entretien avec sa jeune tante et qu'il avait laissé parler son cœur, il n'hésitait pas à en faire sa confidente, sachant qu'elle aurait toujours pour lui des oreilles bienveillantes et qu'elle pourrait être de bon conseil. Les longues heures dans le chariot étaient propices aux conversations un tant soit peu personnelles.

— Je commençais juste à devenir meilleur, dit le jeune garçon une fin d'après-midi. Vous savez, j'ai peur de retrouver mon père. Il ne va s'apercevoir que de ce qui me manque. Avec lui, c'est tout le temps la critique. Des reproches. Rien pour encourager. Rien pour dire qu'il nous aime.

— Et pourtant, il vous aime !

— A sa façon. Ce n'est pas très gratifiant pour nous. Ce sera dur... Avec vous, c'est un rêve. Quand je vois ce que j'étais il y a un an. Vous m'avez sauvé. Je ne suis pas parfait, loin de là, mais je suis quand même bien différent du mauvais garçon de Londres. Même de celui que j'étais à bord avant d'essayer de tuer Emmanuel. Vous m'avez fait comprendre bien des choses. Vous ne m'avez pas rejeté comme mon père m'a rejeté... C'est pour cela que j'ai peur... Je ne voudrais pas redevenir ce que j'étais...

- Et Diana, elle a peur aussi ?
- Oui. Mais elle sait qu'elle vous a pour la protéger.
- Nous serons aussi là pour te protéger...
- Si mon père vous laisse...

Sophie était navrée d'entendre le garçon oser avouer qu'il redoutait une rencontre avec son père. Elle finissait par douter de leur droit à gâcher l'existence de ces deux enfants qui s'en sortaient mieux sans leur père qu'avec. Elle ne comptait pas Emmanuel, sachant que Douglas serait un père pour lui et le retirerait aussitôt de la tutelle et de la férule de Wilfrid Harrison. Mais pour Diana et Francis, pareille manœuvre n'était pas envisageable.

Le voyage était donc un voyage triste. Pourtant, la belle voix d'Ismaël se joignait souvent à celle d'Emmanuel si fragile mais étonnamment juste pour son âge quand ils avançaient ensemble sous les frondaisons des arbres. Ils progressaient surtout le matin et en fin d'après-midi pour que la chaleur ne les accable pas. Douglas les rejoignait souvent cherchant à engager la conversation ou prenant simplement plaisir à leur compagnie et à leurs chants. Il ne voulait surtout pas que le jeune marin se sente exclu et se replie sur lui-même. Il avait compris que sous ses dehors d'une grande douceur se cachait une âme intransigeante et d'une rare fermeté. Il ne comprenait pas d'où il tirait sa force, soupçonnant seulement que la religion avait sa part de responsabilité. Mais Ismaël n'étais pas sa foi, bien au contraire. D'ailleurs, il n'étais rien. On n'aurait pu imaginer quelqu'un de plus effacé et de plus discret.

Ce fut sans doute cette réserve excessive qui obligea Diana à prendre l'initiative. Elle n'en pouvait plus de silence et de souffrance. Après quatre jours de route, elle quitta le chariot où elle s'était retirée pour dormir et, après s'être assuré que tous étaient couchés, vint trouver le Gallois qu'elle savait effectuer la première veille de la nuit. De fait, Ismaël était assis tranquillement auprès du feu, une arme à ses pieds pour parer à toute éventualité. A son sursaut, elle devina que sa venue inopinée ne le laissait pas insensible. Le doux regard vert exprima une surprise un peu inquiète en la voyant là. La vive lueur du foyer rougeoyant ne révéla pas son extrême pâleur, mais ses traits tirés.

– Je ne pouvais pas dormir, dit Diana en s'asseyant à ses côtés. Il fait bon ici.

Bien que la température fût encore chaude à cette heure, la jeune fille s'était enveloppée dans une couverture et semblait frissonner. Ismaël Raynes rajouta quelques brindilles et deux bûches sur les braises.

- Ismaël, restez-vous mon ami ?
- En douteriez-vous ? répliqua le jeune homme avec une vivacité qui prouvait, si besoin était que la façade tranquille était seulement la conséquence d'une parfaite maîtrise des sens et l'œuvre d'une volonté implacable. La nature restait la même, ardente, chaleureuse, passionnée.
- Oui, Ismaël, parfois ! avoua Diana d'une voix frémissante.
- Qu'ai-je fait pour mériter cela ? murmura le Gallois, comme accablé par cet aveu.
- J'ai une question, Ismaël, une seule : pourquoi vous obstinez-vous à faire notre malheur à tous, le vôtre, celui d'Emmanuel, le mien ?

Le marin devait redouter une autre question car l'involontaire crispation de sa bouche cessa dès qu'il eût entendu les mots de la jeune fille. Il ne détourna pas son regard. Un éclair d'ineffable souffrance le durcit un instant, puis s'atténua.

— Me pardonnerez-vous, Diana ? répondit-il dans un souffle, sans chercher à se justifier, à protester, signe qu'il s'était déjà fait lui-même ce reproche.

— Ismaël ! Il ne s'agit pas de cela ! Pas entre nous ! Vous savez ce qui nous unit. Je voudrais comprendre ce qui vous motive !

Le jeune homme ferma les yeux quelques secondes, puis les rouvrit en disant d'une voix si neutre qu'elle en avait perdu son accent si particulier :

— A une centaine de kilomètres d'ici, prisonniers des sauvages, se trouvent trois anglais, depuis près de deux ans maintenant. Je sais à peu près où ils se trouvent. N'est-il pas naturel que j'aide à les arracher à leur détention ?

— Non, ce n'est pas naturel et vous le savez parfaitement, sinon vous ne seriez pas comme un homme qui marche au supplice ! Vous avez toutes les raisons de laisser l'un de ces hommes à son triste sort. Je ne parle pas des deux autres, mais vous savez très bien que l'un d'eux va faire le malheur de beaucoup de gens, des gens que vous prétendez aimer !

A cette cruelle accusation, Ismaël ne put empêcher un gémississement d'horreur de sortir de sa gorge nouée. Diana fit comme si elle ne l'avait pas entendu et continua sur la lancée :

— M'avez-vous demandé à moi, la première intéressée, s'il me convenait de retrouver mon père ? L'avez-vous demandé à Emmanuel ? A Francis ? Personne ne nous a consultés pour mettre des conditions à ces recherches ! Avez-vous songé à ma vie quand mon père sera là ? A celle d'Emmanuel ? A la vôtre ?

— J'y ai songé...

— Et alors ? interrompit la jeune fille, hors d'elle. Si vous y avez vraiment songé, comment pouvez-vous continuer à nous entraîner vers d'inévitables malheurs ? Pour satisfaire votre conscience et un Dieu qui se plaint à recevoir des sacrifices aussi horribles ? Quel est votre but dans tout cela, Ismaël ?

Toutes ces questions étaient autant de coups de poignard dans le cœur d'Ismaël qui les entendait désormais à haute voix alors qu'il se les était posé constamment depuis qu'il avait avoué au comte d'Arran et à Paul Masefield la présence de Wilfrid Harrison en Australie, vivant.

— Je n'ai pas à entrer dans des considérations de haine ou de vengeance pour accomplir un devoir humanitaire... finit-il par dire aussi calmement que possible.

— Oubliez-vous qui est un des prisonniers ?

— C'est vous qui semblez l'oublier, mademoiselle Diana, répliqua Ismaël plus fermement, presque sévèrement. L'un des prisonniers est votre père. Un homme auquel vous devez amour et loyauté. Cet homme a certes ses défauts, mais il vous aime. Pensez à ce que sa vie a dû être, doit être d'être séparé de vous, ses enfants. Deux ans dans des conditions de dénuement extrême, sans espoir de sortir de cette captivité, loin de la civilisation et de ceux qu'il aime, car il vous aime, n'en doutez pas. Même s'il le montre mal. Vous et Francis êtes les êtres les plus chers qu'il a au monde. Il n'a que vous, puisqu'il a fait le vide autour de lui ! A cause d'Emmanuel, ne vous faites pas plus méchante que vous n'êtes. Car c'est à cause d'Emmanuel que vous êtes si amère ! Or vous savez que le comte d'Arran a pris votre petit frère sous sa protection...

— C'est vous qui êtes son petit papa, comme il le dit si gentiment !

— Je suis son grand ami, ce qui est différent. Et vous êtes sa sœur, pas sa mère. Il nous aime tous les deux avec tendresse, mais seul le comte d'Arran a l'autorité suffisante pour prendre auprès de lui la place de père et remplacer celle du capitaine Harrison.

— Et moi ? Et Francis ?

— Vous êtes presque adultes, l'un et l'autre. Les rapports ne sont plus les mêmes. Et puis, en ces deux années dans des conditions éprouvantes, votre père aura changé !

— C'est vous qui le dites, Ismaël ! Moi, je le connais assez pour savoir qu'il vous en voudra toujours mortellement. Et qu'il cherchera toujours à nous courber sous son joug ! Vous êtes trop optimiste...

— Non, lucide. Il faut toujours attendre le meilleur des êtres pour qu'ils puissent le donner !

— Ismaël, êtes-vous naïf ou aveuglé par votre religion ? C'est votre Dieu qui exige de vous ce comportement inhumain ? Avez-vous oublié comment vous avez quitté le *Lady Helena* ?

Le jeune Gallois eut un très doux sourire :

— Je n'ai malheureusement rien oublié : je suis humain, contrairement à ce que vous laissez sous-entendre ! Je me rebiffe, je me révolte !

— On ne dirait pas !

— Parce que ces remous ne sont pas à ma louange.

— Ce n'est pas un crime, pourtant !

— C'est un manque d'amour et de foi. C'est aussi un péché d'orgueil. Il faut que j'étouffe ce qui est mauvais en moi et que je me convainque que je suis sur le bon chemin. Et c'est un combat de chaque instant. Car il y a un doute, sur lequel vous avez appuyé très fort : si vous aviez raison ? Si je me trompais sur toute la ligne ?

Le simple fait d'avoir exprimé le plus intime de sa pensée brisa la résistance du jeune homme. Des larmes, aveux impudiques de ce déchirant combat intérieur roulèrent sur ses joues.

— Oh, mon Ismaël ! s'écria Diana, navrée d'avoir été la cause de ce chagrin désormais si visible. Pardonne-moi ! Pardonner-moi ! J'ai été trop dure pour toi qui le mérites si peu. Tu fais tout pour le mieux parce que tu es la bonté même pour ceux qui t'entourent. C'est moi qui suis un monstre de stupidité et d'egoïsme.

D'un geste un peu gauche, timide, elle essuya les larmes qui coulaient des yeux chérissés. Ismaël la laissa faire puis retint longuement ses mains dans les siennes. Sa respiration un peu oppressée trahissait la vive agitation de ses sentiments.

— Va ! Va dormir ! murmura-t-il enfin avec effort.

Diana le regarda, suppliante, mais l'ordre était sans appel. Le Gallois désirait se retrouver seul. A regret, elle se releva et sans bruit, regagna sa couchette le laissant prostré devant le feu, songeant et priant peut-être.

Les quatre jours suivants, la progression fut sans histoire. Les passagers des chariots profitaient de la lenteur des bœufs pour marcher un peu et se dégourdir les jambes. La végétation changeait plusieurs fois dans le courant de la journée, tantôt une sorte de steppe sèche, tantôt un terrain arboré fait de multiples espèces d'arbres ou d'arbustes qui leur étaient inconnus. Ils se dirigeaient toujours vers le Nord-Est qui était le cap donné par Lindsay. A mesure qu'ils croyaient approcher de la zone possible de campement des Aborigènes, les trois éclaireurs avançaient avec davantage de précautions, scrutant l'horizon quand c'était possible, étudiant le sol avec attention, à l'affût d'indices comme des traces de feu ancien, de branches brisées, de déjections d'animaux,

d'herbe piétinée. Emmanuel participait à sa manière, toujours réceptif, attentif, avec une rapidité de compréhension et une intensité d'écoute que Douglas considérait hors du commun. Paul se moquait de lui quand il exprimait l'admiration qu'il avait pour son petit élève en lui faisant remarquer qu'il n'avait pas une grande expérience en matière d'éducation et de pédagogie.

En cette soirée du 25 novembre, c'était justement le sujet de discussion entre les deux frères et Ismaël qui se promenaient sous les frondaisons autour du campement en attendant que le repas fût prêt. A quelques mètres derrière eux, Diana et Sophie marchaient aussi à leur rythme, enjouées et insouciantes tandis qu'Emmanuel, en feu follet qu'il était, sautillait en avant, se cachant parfois pour surprendre ses aînés, jaillissant ensuite des fourrés avec de grands éclats de rire et venant régulièrement quémander une caresse ou un baiser de l'un ou de l'autre.

— Qu'y a-t-il, Ismaël ? demanda soudain Paul qui s'apercevait que le marin ralentissait le pas et ne l'écoutait plus puisqu'il n'avait pas répondu à la question qu'il avait dû poser deux fois.

— Oui, qu'y a-t-il ?

La voix de Douglas trahissait un début d'inquiétude devant cette attitude inhabituelle et ce silence. Ismaël, ses sens toujours en alerte, le regard fixe, ne répondit pas, comme s'il entendait des sons que les autres ne percevaient pas.

Quelques secondes plus tard, la voix d'Emmanuel retentit, épouvantée. Lorsque les deux frères comprurent qu'il appelait au secours, Ismaël, prompt comme la pensée, était déjà à plusieurs mètres d'eux, courant vers le lieu de l'appel. Était-ce un animal qui l'avait mordu ?

Un coup de feu retentit dans le calme de la forêt. Emmanuel poussa un hurlement strident.

— Lâchez-le !

C'était la voix d'Ismaël. Entre les troncs d'arbres et les fourrés, les deux Ecossais virent des formes assez nombreuses s'agiter. Emmanuel brayait toujours.

Un nouveau coup de feu retentit. Des cris variés y répondirent. Paul accéléra l'allure. Lorsqu'il parvint à un genre de clairière, où l'herbe était piétinée, il n'y avait plus qu'un corps étendu sur le sol. Le jeune homme tomba à genoux à ses côtés.

Douglas, trompé par la pénombre du crépuscule venait de tirer sur une ombre suspecte.... Et Ismaël gisait, la chemise ensanglantée, le vêtement de celui qu'il avait agrippé encore dans les mains...

Chapitre 10

De l'endroit où elles étaient, Diana et Sophie n'avaient eu qu'une vue assez floue de ce qui se déroulait à quelques dizaines de mètres d'elles. Elles avaient entendu les hurlements d'Emmanuel, les cris d'Ismaël et les deux détonations. Un instant pétrifiées elles-mêmes par la peur, elles finirent par s'élanter vers le lieu de l'incident qui devait être assez grave pour avoir motivé des coups de feu. Quel animal avait donc attaqué le petit garçon ? Elles ne pensèrent pas un seul instant qu'elles pouvaient aussi être en danger.

La scène qu'elles découvrirent dépassait de loin en horreur tout ce qu'elles avaient rapidement imaginé : Paul à genoux appelait Ismaël d'une voix angoissée et Ismaël ne répondait pas. Les yeux clos, le teint cireux, il paraissait sinon mort, du moins gravement blessé à en juger par le sang qui s'écoulait d'une plaie à la poitrine.

— Allez, Doug, Paul, vite, une civière ! ordonna Sophie en s'emparant énergiquement de l'arme que le comte d'Arran, pétrifié, tenait encore à la main. Diana, essaie d'arrêter l'hémorragie ! Vite !

Les deux frères, ainsi tancés par la voix impérieuse de la jeune femme, sortirent de leur torpeur. En quelques minutes, ils eurent coupé assez de branchements pour en faire un couchage de fortune sur lequel ils ne furent pas trop de tous les quatre pour placer le malheureux Ismaël. D'Emmanuel, aucun signe.

— Au campement !

Laissant les deux hommes porter la civière avec d'infinites précautions, Sophie resta en arrière à surveiller les alentours qui étaient d'un calme oppressant. Que s'était-il passé ? S'agissait-il d'hommes ou de bêtes ? Le revolver au poing, résolue à s'en servir, elle marchait à reculons, persuadée que, au campement, ceux qui y étaient restés protégeaient le triste convoi.

Rien ne se passa. Ismaël fut déposé sur la meilleure couchette du chariot et soigneusement examiné par les deux frères et Sophie qui avait tenu à être là en éloignant Diana. Le Gallois respirait avec peine, ce qui n'avait rien de surprenant en raison de sa blessure qui lui avait traversé la poitrine de part en part. Aucun des jeunes gens n'était médecin, ni même expérimenté pour soigner une plaie d'une telle gravité. Paul, à la vue du sang qui s'échappait en saccade à chaque respiration, dut s'éloigner, vert de dégoût et de malaise. Douglas et Sophie restèrent donc à effectuer les gestes que leur dictait leur bon sens sinon leurs connaissances.

Ce ne fut que lorsque les deux blessures furent nettoyées et que le sang cessa de couler qu'ils purent enfin envisager la situation et penser à l'absent.

— Que s'est-il passé, Douglas ? Qu'est-il arrivé à Emmanuel ? Où est-il ?

Ils étaient tous réunis autour du chariot dont les rideaux ouverts permettaient de s'assurer qu'Ismaël n'avait besoin de rien. Les marins, David et Bill, le steward, Francis étaient là, armés et avides de nouvelles. Ce fut Paul qui expliqua qu'il avait vu un groupe d'hommes essayer d'enlever Emmanuel, qu'Ismaël s'était jeté sur l'un d'eux pour le lui arracher et qu'il avait dû le lâcher quand il avait reçu une balle qui ne lui était pas destinée. Emmanuel avait donc disparu avec ses ravisseurs dans la forêt. A en juger par le vêtement qu'on avait retrouvé dans les mains du marin, ce n'étaient pas des naturels de l'Australie, mais des Européens, échappés d'un pénitencier ou peut-être plus simplement de vulgaires malfaiteurs qui allaient essayer de rançonner l'imprudente expédition. Comme la nuit était désormais tombée, il était impossible de voir quoi que ce fût et de tenter de retrouver les ravisseurs du petit garçon. Il faudrait attendre le grand jour pour s'aventurer dans les sous-bois. A moins que les inconnus ne s'en prennent à la petite colonie et ne les déclinent un par un. Dans quel but ? S'emparer de leurs richesses ? Mais ils n'avaient quasiment rien. Une demande de rançon était certainement beaucoup plus probable.

— C'est vous qui l'avez tué donc ! Vous qui avez tué mon Ismaël ! Oh, je vous hais ! A cause de vous, mon Ismaël va mourir et mon Emmanuel est au pouvoir de ces monstres !

Diana, hors d'elle, hurlait sa détresse et son désespoir, prête à frapper l'auteur de son malheur. Sophie qui décidemment avait pris les choses en mains l'entraîna dans l'autre chariot et lui fit prendre un sédatif pour la calmer. Elle resta à ses côtés jusqu'à ce qu'elle s'endorme, terrassée par le chagrin et au milieu de ses sanglots. Puis, elle revint prendre sa garde auprès du blessé qui n'avait toujours pas repris conscience.

Chacun s'était retiré après cet éclat, sinon pour dormir, du moins pour reposer son corps à défaut de son esprit. Les tours de garde furent renforcés. Douglas qui n'aurait pas pu fermer l'œil resta immobile près du feu, le fixant d'un œil dur. Tout cela était de sa faute : sans lui, Ismaël ne serait pas grièvement blessé et Emmanuel serait parmi eux. Pourquoi, dans sa précipitation, avait-il commis l'irréparable ? A cause de lui, le marin gisait, mourant, peut-être mort dans les heures qui allaient venir parce que personne n'était capable de le sauver. Et Emmanuel, où était-il ? Dans quel état physique et moral ? Avait-il compris qu'Ismaël avait été blessé ? Comment ses ravisseurs allaient-ils se comporter avec cet enfant si jeune ? Auraient-ils des égards pour son âge ? Vingt fois, cinquante fois, il songea à foncer dans la forêt, l'arme au point, pour exterminer ces bandits. Il savait que cela ne servirait à rien, que c'était un geste désespéré, mais il ne pouvait s'empêcher d'échafauder des plans insensés pour sauver ce petit garçon qui était presque son fils, qu'il aimait comme tel. Avec cette tragédie, il découvrait combien le musicien lui était proche, combien il l'aimait, quelle importance il avait pris dans sa vie jusqu'alors si aride. L'avenir était impensable sans Emmanuel. Il fallait donc tout faire pour le sauver. Quitte à céder à toutes les revendications ! Pourquoi la vie était-elle si cruelle ? Pourquoi le malheur s'acharnait-il sur les innocents et évitait-il les mauvais ? Cela prouvait bien qu'aucune divinité n'existe à moins qu'elle ne fût maléfique et ne trouvât un malin plaisir à briser les coeurs purs. Ne voyant même plus de justification à sa propre existence, Douglas, soudain terrassé par l'excès de sa douleur, se laissa aller et, pour la première fois de son existence d'homme mûr, pleura amèrement.

L'aube trouva tous les membres de l'expédition sur le pied de guerre. Per-

sonne n'avait vraiment fermé l'œil, sauf peut-être Francis en raison de son jeune âge. Aucun bruit ne se faisait entendre autour du campement. La première question fut pour savoir comment Ismaël avait passé la nuit. Sophie, qui avait tenu à le veiller toute la nuit, n'avait pas grande bonne nouvelle à partager, bien au contraire. Après un début calme, la fièvre avait saisi le blessé qui s'agitait et prononçait des paroles incohérentes mais dans lesquelles on pouvait reconnaître les noms d'Emmanuel et de Diana. Douglas, avec l'aide de sa belle-sœur dont il admirait soudain la vraie force de caractère, refit le pansement. En d'autres circonstances, il eut préféré laisser les plaies se cicatriser à l'air libre, mais en raison de l'environnement chaud, il estimait que mieux valait les protéger de la poussière et d'autres microbes invisibles. En ce faisant, il ne put que remarquer les cicatrices dont le dos du jeune homme était couvert et les désigna à Sophie d'un air sombre.

— Il a déjà été blessé ? demanda la jeune femme. Qu'est-ce que c'est à votre avis ?

- Je crains que ce ne soit l'œuvre de Harrison.
- Mais les châtiments corporels sont interdits...
- Et Harrison n'est pas à cela près, croyez moi...

Malgré l'importance de cette découverte, elle n'était guère utile à ce moment là. Il fallait se réunir d'urgence pour décider de la marche à suivre dans l'immédiat. Douglas battit donc le rappel de manière à ce qu'ils se retrouvent tous les huit à côté du chariot dans lequel se trouvait Ismaël. Les armes avaient toutes été distribuées, de même que les munitions. Seuls, Diana, Francis et le steward n'en avaient pas voulu. La jeune fille était encore sous le coup de son sédatif, mais ses yeux gonflés disaient assez combien elle avait pleuré et pleurait encore.

— Mes amis, nous voici immobilisés ici, sous le regard d'une bande de malfaiteurs qui s'en sont pris au plus faible de nous. Par ailleurs, par ma stupidité, Ismaël, notre guide et ami, est dans un état extrêmement grave. Aucun de nous n'est médecin si bien que nous devons redouter le pire. De plus, il est évident que s'il arrive quelque chose à Emmanuel, cela aura de fâcheuses répercussions sur le rétablissement de notre ami. Que devons-nous faire ?

— Que...

Paul s'interrompit à un geste impérieux de Swanson qui réclamait le silence, épaulait lentement son fusil tout en se levant avec précaution. Chacun s'arrêta de respirer, le regard allant du marin aux arbres. Une détonation claqua dans le silence. Swanson se jeta à terre et rampa vers l'endroit qu'il avait visé, disparut un moment sous les fourrés avant de réapparaître peu après traînant derrière lui le corps d'un homme qu'il déposa devant ses compagnons. La balle n'avait pas raté son but : elle avait atteint le cœur.

Tous considérèrent avec un mélange d'horreur et de frayeur ce cadavre encore chaud d'où la vie s'était échappée. Sa physionomie inspirait encore, même mort, une profonde répulsion. Chacun songea à Emmanuel, prisonnier d'autres individus de cet acabit. Pauvre enfant, si sensible, si impressionnable, qui, dans les circonstances ordinaires ne faisait pas une confiance immédiate à ceux qu'il ne connaissait pas ! Comment avait-il vécu cette nuit en compagnie de tels êtres ?

Douglas ne voulut pas penser à tout cela. Il fallait agir. D'une main qui ne tremblait pas, il fouilla les poches du bandit dans l'espoir de découvrir un indice le mettant sur la trace d'Emmanuel ou au moins des intentions des bandits. Il

finit par découvrir un feuillet plié en quatre et un peu chiffonné. Il le déplia. Il était couvert de l'écriture fort reconnaissable de l'enfant.

«Nouzavon le gosse. Nous vous le rendrons an néchange de vourzarmes, de votrargent et des chariaux. Danzuneure, nou voulons la réponse alendrois ou vouazavé trouver ce message. Sinon nous tuons le gosse»

La voix, d'ordinaire si assurée de Douglas, donnait des signes de faiblesse tout au long de cette lecture. Aucun des auditeurs, pas plus Diana que les autres, n'avait été aussi torturé, aussi déchiré que le lord écossais en déchiffrant ces quelques lignes. Car c'était le petit garçon lui-même qui avait dû écrire sous la dictée de ses ravisseurs. Dans quel état mental devait-il être pour avoir fait autant de fautes ! Le comte connaissait les capacités à écrire de son neveu puisqu'il l'avait formé, autant à l'orthographe qu'aux mathématiques. Il pouvait donc s'étonner à juste titre des erreurs grossières à des mots qu'il maîtrisait auparavant. Comment les expliquer sinon par la peur intense qui broyait son cœur de petit garçon terrorisé ?

– Une heure... murmura Paul. C'est diantrement court...

Le jeune écossais, en ces moments terribles, avait soudain cessé d'être un adolescent capricieux et attardé pour devenir un adulte conscient de ses responsabilités. L'heure n'était plus aux polémiques. La situation était trop grave.

– Horriblement ! renchérit Findlay qui taillait un bout de bois avec son canif pour décharger son agressivité.

– Quel choix nous est laissé ? demanda Sophie à la ronde, cherchant un réconfort chez ses compagnons et ne le trouvant pas.

– Pas grand, répondit Douglas, l'œil très sombre, redevenu sous le coup de la souffrance, de la culpabilité et de l'angoisse, l'homme farouche d'avant sa rencontre avec Emmanuel. Il faut envisager les choses avec le plus de lucidité possible. Si nous accédons à la demande de ces individus, nous pouvons espérer revoir Emmanuel sans que ce soit une certitude. Par contre, nous devenons les prisonniers de l'Australie et de ces monstres aussi, puisque nous n'aurons plus rien pour nous défendre. C'est donc notre mort assurée à tous. Si nous refusons... nous aurons la mort d'Emmanuel sur notre conscience. Et sans doute celle d'Ismaël que je ne vois pas survivre à son ami...

– Douglas, soyez clair ! Que cherchez-vous à nous faire comprendre ?

– Que nous sommes voués à la mort si nous cédons !

– Mais Emmanuel ??

– Sophie, Diana, mes amis ! s'écria le comte avec une intensité déchirante. Emmanuel est mon fils depuis que Paul me l'a amené sur le *Conqueror* ! Parler comme je vous parle lacère mon cœur. Mais en l'absence d'Ismaël, je suis le chef de cette expédition ! Je dois penser à vous tous. Je ne peux vous condamner tous à mort ! Nous devons sauver Ismaël et nous sauver nous-mêmes pour revenir à la côte. Il n'y a qu'une solution que je vous soumets : un échange ! Je prends la place d'Emmanuel.

– Pourquoi vous ? interrompit Findlay avec feu. Pourquoi seulement vous ?

– Parce que je suis responsable de ce qui s'est passé. Si je n'avais pas tiré précipitamment, Ismaël aurait récupéré Emmanuel et ne serait pas mourant. C'est normal que je paie pour mes erreurs, non ?

— Pas plus que nous tous ! Nous voulons aussi avoir notre part dans le sauvetage de cet enfant. Si vous nous dites le père de cet enfant, que deviendra-t-il quand vous serez mort ? Il ne sera pas plus avancé !

— Findlay, ceci ressemble fort à une insubordination de ta part ! tonna le comte, rendu encore plus furieux de cette contestation parce qu'il était lui-même à bout de nerfs, de forces et de chagrin.

— Oui, votre Honneur ! J'assume mes propos. S'il y a échange, je veux que ce soit en tirant au sort entre tous les volontaires !

Jamais encore personne ne s'était adressé avec une telle véhémence, une telle insolence au redoutable capitaine du *Conqueror*. Mais jamais non plus, personne ne s'était trouvé dans une telle tragédie. Le plus étonnant était que cette explosion venait d'un des membres les plus taciturnes et disciplinés de l'équipage du *Conqueror*. Sophie s'empressa de prendre la parole pour éviter que la discussion ne s'envenime.

— Je suis d'accord avec Findlay, ne vous en déplaise, Douglas. Il a bien parlé et dit tout haut ce que nous pensons tous. Nous voulons tous nous porter volontaires pour être la monnaie d'échange pour sauver Emmanuel. Il faut confier cette mission au hasard en tirant nos noms au sort.

Paul Masefield ouvrit la bouche comme s'il avait voulu protester, puis la referma. A la rigueur, il voulait bien s'offrir en échange d'Emmanuel mais pas que sa femme le fasse.

— Bien Sophie, reprit Douglas, je comprends vos arguments et je m'y range. Vous avez aussi le droit de prendre cette place d'otage, comme chacun de nous. Mais, avant que le sort ne nous départage, nous devons faire cette proposition aux ravisseurs.

— Nous pouvons aussi leur offrir de l'argent...

— S'ils acceptent notre proposition d'échange. Il faut que nous ayons toujours une base de négociation.

Douglas rédigea donc un court message tandis que Paul, pensif, se mordillait les lèvres, soudain assailli d'un doute. Pourquoi les ravisseurs accepteraient-ils cet échange ? S'ils étaient intelligents, ils sauraient que l'enfant était plus précieux que n'importe lequel des membres de l'expédition et qu'ils devaient le garder pour obtenir tout ce qu'ils voulaient. Un nouvel otage n'aurait pas ce poids et cette valeur puisqu'il aurait fait le sacrifice de sa vie...

Fortement armé et escorté, le comte d'Arran se rendit dans la clairière où Swanson avait tué le bandit. Là, en évidence sur une pierre se trouvait un petit carnet que Paul reconnut pour être celui qu'il avait offert à Emmanuel à Londres, dans un jour de bonté. Douglas s'en empara. Sur la première page, il put lire :

«Oeille pour oeille dans pour dans j'ai si peur je vais mourir ils vont me tuer je vous embrasse très fort Poussin»

Douglas resta un moment, les mains crispées sur le carnet, cible idéale, aveugle et sourd, la vue brouillée de larmes. Les bandits avaient compris qu'ils avaient échoué dans leur tentative et qu'ils n'étaient pas de force à se battre. La mort de l'un d'eux avait dû changer leurs plans : Emmanuel devenait encombrant, donc ils s'en débarrassaient pour faire bonne mesure et venger leur compagnon. Ils n'avaient même pas pitié de son jeune âge, loin de là. Au contraire : ils profitaiient de sa faiblesse pour commettre un lâche assassinat.

Que faire désormais ? David, conscient du danger qu'il y avait à rester planté là, le tira par la manche :

– Votre Honneur doit rentrer au campement. Il va tomber sous les balles ennemis, sinon.

Douglas, comme un automate, se laissa guider vers le campement où ses compagnons l'accueillirent sans un mot. Paul lui arracha le carnet qu'il avait reconnu, le lut en poussant un gémissement avant de le passer à sa femme. Il n'y avait aucun moyen d'empêcher Diana de lire par-dessus son épaule. Elle s'affaissa sur elle-même, en larmes. C'était plus qu'elle ne pouvait en supporter. D'un côté Ismaël mourant, de l'autre son petit frère assassiné...

– C'est peut-être seulement une menace, émit Sophie, pour essayer de redonner de l'espoir à ses compagnons.

– Hélas ! Cette fois-ci, c'est Emmanuel lui-même qui a écrit de son plein gré. C'est un appel au secours et nous ne savons même pas où chercher ! Nous ne sommes que huit hommes valides. Ils sont certainement moins mais ils savent où nous sommes tandis que nous avons 360° d'inconnu. Vers quelle direction aller ? Nous serions décimés comme des mouches. Notre seul espoir est de rester groupés. Ici au moins, nous pouvons soutenir un siège.

– Mais nous ne pouvons pas laisser Emmanuel...

– Si c'est du chantage, nous entendrons reparler de ces bandits. Si Emmanuel n'est plus... alors...

– Il faut lui donner une sépulture chrétienne. Il faut retrouver ses restes !

– Où Sophie ? Où ?

– Mais nous ne pouvons le laisser ainsi, son corps exposé à tous les prédateurs...

– Devons-nous risquer notre vie pour l'enterrer dignement ? Ismaël est déjà mourant. Et le pire c'est que nous ne savons pas où chercher et que si nous cherchions, nous serions décimés petit à petit.

– Douglas, devons-nous vraiment vivre avec ce poids, en abandonnant le cadavre de notre enfant derrière nous sans ?...

La voix de Sophie se brisa.

– Mon cœur saigne comme le vôtre. Je ne suis pas insensible à vos supplications, mais je me dois de penser à nous tous. Nous ne pouvons nous permettre d'autres morts. D'autre part...

Il se tut brusquement, estimant qu'il devait garder pour lui ses pensées. Etais-ce vraiment nécessaire de trouver le petit corps sans vie d'Emmanuel, de constater combien il avait souffert durant ses dernières heures, d'être hanté à tout jamais par l'expression d'effroi intolérable sur ses traits figés par la mort ? Non, mieux valait garder les souvenirs intacts. Emmanuel était la vie, la musique, le rire, le soleil, l'espérance...

– Nous ne pouvons pas nous permettre de ne pas venger cette mort, Douglas ! s'écria Paul. Quoi ? Huit hommes comme nous laisserions ce crime odieux impuni ?

– Je le répète, Paul, agir à l'aveuglette, c'est nous condamner parce que nous sommes à visage découvert devant des hommes sans pitié qui nous surveillent sans doute en ce moment et qui épient nos faits et gestes. Venger Emmanuel ne nous le rendra pas vivant.

– Non, mais au moins, nous aurons fait justice, nous aurons rendu oeil pour oeil, dent pour dent...

A ces mots qui étaient ceux écrits par Emmanuel, Paul s'interrompit, conscient de ce qu'il venait de dire. Il secoua la tête d'un air accablé.

— C'est une chaîne sans fin. Emmanuel a été tué parce que nous avions tué ce bandit qu'il va nous falloir enterrer quelque part.

— C'est donc de ma faute ! s'écria Swanson, hors de lui de chagrin. Dans ce cas, laissez moi partir...

— Assez ! tonna Douglas. Nous parlons pour ne rien dire. Je refuse qu'aucun d'entre nous ne prenne le moindre risque pour un acte qui ne satisfierait que nos instincts les plus vils. Si je croyais qu'une intervention punitive avait quelque chance de succès, je serais le premier à la proposer. Je vous ai dit hier que cet enfant était comme mon fils. Croyez vous que j'hésiterai à tout mettre en œuvre pour sauver mon enfant ? Si je ne le fais pas, si je ne vous laisse pas le faire, c'est que je pense que le gain que nous en retirerions ne serait pas à la hauteur, loin de là, de tous les inconvénients. Nous avons aussi Ismaël à sauver.

— Survivra-t-il au coup qui le frappe ?

— Je l'espère.

— Et nos recherches ?

— Nous verrons. Pour l'instant, c'est la vie d'Ismaël qu'il nous faut sauver.

Le jeune marin n'avait toujours pas vraiment repris connaissance. Fiévreux, il transpirait beaucoup et délivrait doucement, prononçant toujours des paroles sans suite. Il n'était encore aucunement en état d'entendre la vérité concernant son petit ami, ce qui n'était pas sans soulager ses amis qui redoutaient sérieusement d'en venir à des aveux bien pénibles.

Comme le nom de Diana revenait souvent dans sa bouche, Sophie finit par demander à la jeune fille de se joindre à elle pour veiller le blessé. Diana refusa très nettement.

— Mais il t'aime, il a besoin de toi ! Toi seul peux lui venir en aide !

— Il m'aime ? bégaya Diana.

— Oui, il ne cesse de t'appeler. Il faut que tu viennes. Tu peux le sauver.

La jeune fille fut laissée seule avec le blessé auquel elle prit la main. Ismaël, toujours très fiévreux, ouvrit les yeux et la reconnut immédiatement.

— Tu es bonne, tu es venue, murmura-t-il avec effort. Dis-moi... Emmanuel... il est mort, n'est-ce pas ?

A ces mots sortis laborieusement de la pauvre poitrine transpercée, Diana fondit en larmes qu'elle s'était pourtant bien jurée de ne pas verser. Ismaël Raynes referma les yeux. Il demeura ainsi plusieurs heures, immobile, respirant à peine, mais ni endormi, ni inconscient. Les larmes de Diana avaient suffi à le confirmer dans sa certitude. Il n'avait plus à s'angoisser. Il savait la vérité désormais.

Diana le veilla toute la nuit, refusant la présence de Sophie ou de quiconque. A l'aube, le blessé battit des paupières.

— Ma chérie, dit-il dans un souffle si faible qu'il semblait près à s'envoler pour toujours. Il serait si facile de mourir...

— Non, Ismaël ! Ne meurs pas ! s'écria Diana, brisée par ce désespoir d'un homme qu'elle avait toujours connu si fort devant l'adversité. Non, tu n'as pas le droit ! Ne m'abandonne pas ! Je t'aime !

Le jeune homme, épuisé par les quelques mots qu'il avait prononcés, referma les yeux d'où s'échappèrent des larmes brûlantes.

— Oh, Ismaël ! Mon Ismaël ! Vis ! Vis, je t'en supplie !

Diana, paniquée à l'idée que son ami pût se laisser mourir sans opposer de résistance ne trouva en son cœur troublé qu'une réponse à son angoisse. Elle se pencha sur le visage livide et, d'un geste plein de tendresse, sécha les larmes d'un baiser.

— Mon amour !

Sur ces deux mots qui exigèrent de lui un effort surhumain, Ismaël sombra à nouveau dans une torpeur fiévreuse qui dura trois longs jours et dont il émergeait rarement. Tout le monde fut très inquiet. Il y avait maintenant presque une semaine qu'il avait été blessé et il ne semblait faire aucun progrès dans sa convalescence. Le peu que Diana leur dit à propos de l'entretien qu'ils avaient eu fut cependant suffisant pour que chacun sache qu'Ismaël livrait un terrible combat contre lui-même, contre les forces des ténèbres et de la mort et celles de l'espérance qui lui permettraient d'accepter de vivre. Survivrait-il à cette lutte si inégale alors qu'il n'était plus en possession de toutes ses facultés physiques et mentales ? Il était permis d'en douter quand on constatait sa faiblesse. Chaque jour qui passait apportait sa griffe impitoyable sur un corps déjà marqué par la souffrance, rendant plus difficile la convalescence. Diana ne le quittait quasiment plus, lui apportant le réconfort de sa présence aimante et de son contact affectueux. Il n'était désormais plus un secret pour personne que l'amour liait ces deux êtres. Si quelqu'un pouvait arracher Ismaël au pouvoir du néant, c'était Diana et elle seule. Les Masefield et Douglas en étaient conscients et laissaient faire, n'intervenant que pour des soins qu'elle n'aurait pu prodiguer seule.

— S'il meurt, déclara un soir Diana d'un ton rageur, ce n'est plus la peine d'aller rechercher mon père. Tout cela est de sa faute ! Même à distance, il fait du mal !

Personne ne souhaitait entrer dans une discussion stérile et houleuse avec une jeune fille que la fatigue et l'anxiété rendaient encore plus susceptible que de coutume.

— Il est trop tôt pour songer à cela. Il faut avant tout nous concentrer sur la santé d'Ismaël et sa guérison. Pour le reste, nous aviseras en temps utile.

Dix jours après le drame, Ismaël sortit de la torpeur qui l'avait accablé et s'il ne parlait guère, il manifestait son intérêt pour tout ce qui se passait autour de lui. Il n'avait plus de fièvre, sa blessure était en bonne voie de cicatrisation complète et seule lui restait une extrême fatigue qui coupait court à toutes ses velléités d'action. Sa première question fut pour s'enquérir de leur situation à tous. Douglas se chargea de la corvée de répondre. C'était son devoir. Il l'informa donc de sa responsabilité dans sa blessure et dans la fin prématurée de l'enfant qu'ils chérissaient tous.

— Oh, milord ! s'écria aussitôt Ismaël, laissant enfin parler son cœur chaleureux et spontané. Comme vous devez souffrir !

Les autres ! Toujours les autres. Lui n'existant pas. Refusait d'exister sauf dans le don constant de sa douceur, de son sourire, de sa paix apparente. Pas un instant, il n'avait songé à en vouloir au comte de sa stupidité. Non. Il imaginait seulement ce qu'il pouvait éprouver en se sachant coupable de la blessure de son ami et de la disparition d'Emmanuel. De cette dernière, il ne pipait mot. Il avait pris la nouvelle très calmement, sans manifester la moindre surprise. Il avait seulement demandé des détails que Douglas avait essayé d'adoucir, mais devant son intransigeance, il avait tout raconté, y compris leur discussion pour

savoir s'ils devaient ou non essayer de donner à Emmanuel un sépulture digne. Le jeune Gallois avait soupiré, puis murmuré :

— C'était ce qu'il fallait faire. Ah, si j'étais mieux...

Ce fut d'ailleurs l'unique but du marin : se rétablir suffisamment pour que l'expédition puisse reprendre. Il suggéra de rester derrière avec l'un des chariots pendant que les autres partiraient à la recherche de Wilfrid Harrison qui ne devait plus être très éloigné. Le refus de Douglas fut sans appel. Dès lors, Ismaël n'eut de cesse de prouver à ses amis qu'il était parfaitement capable de supporter un voyage en chariot et même de monter à cheval. Lorsqu'il s'y essaya secrètement, il fut victime d'un évanouissement prolongé qui ne passa pas inaperçu et qui lui valut ensuite de violentes remontrances de la part de Douglas, légitimement furieux d'une telle imprudence. Le jeune homme subit l'averse comme un enfant, passif et tête. Par contre, plus tard, les reproches de Diana brisèrent sa résistance. Il s'effondra en larmes, ne cachant pas sa rage d'être si diminué physiquement alors que les autres avaient tant besoin de lui et de son énergie. Diana dut avoir recours à toute sa persuasion, sa délicatesse, son amour, sa diplomatie pour le calmer et le sortir de son horrible désarroi. Et elle en parla aussi ouvertement avec ses oncles et sa tante :

— L'inaction va le tuer plus sûrement qu'un déplacement, dit-elle le soir même où Ismaël avait avoué sa souffrance d'être un poids inutile.

— Il se conduit comme un enfant ! trancha Douglas que l'inquiétude et le mécontentement rendaient hargneux.

— Non, contredit vertement Diana, n'hésitant pas, dans le feu de son angoisse, à contredire l'imposant capitaine du *Conqueror*. Comme un malade qui sait qu'il nous retarde. Or, c'était Ismaël le chef de cette expédition. Vous n'allez pas l'empêcher de recommencer dès que vous aurez le dos tourné.

— Un départ est prématuré, Diana ! Je ne peux prendre ce risque ! Je ne le prendrai pas !

— Il le faudra pourtant ! rétorqua la jeune fille avec une violence contenue. Ismaël n'a pas grand-chose qui puisse le raccrocher à la vie. Il n'a même désormais que son dévouement à la cause qui lui a valu de se trouver blessé. C'est pour retrouver mon père qu'il a accepté de partir. Tout faire pour le retrouver est la seule chose qui puisse redonner un but à sa vie, maintenant qu'il a perdu Emmanuel. Vous devez l'aider à trouver dans le sacrifice la raison de vivre qui lui manque ! Vous n'avez pas le droit de le laisser mourir !

— Il va plus sûrement mourir si nous partons avant que sa blessure ne soit complètement cicatrisée. A moins qu'il ne voie dans ce départ un moyen de quitter une vie qui ne lui est plus rien !

— Douglas, intervint à son tour Sophie, très émue. Notre amitié pour Ismaël nous entraîne sur des sentiers très différents. Nous voulons tous le meilleur pour lui, mais nous ne sommes pas d'accord sur ce qui est le meilleur. Je crois cependant être en accord avec les propos de Diana. Notre devoir est de respecter sa volonté. Il a certainement besoin de bouger pour échapper à lui-même, pour se raccrocher à tout ce qui a toujours fait sa vie : le don de lui-même !

— Et s'il succombe ? Wilfrid Harrison mérite-t-il que soit donnée cette mort pour son sauvetage ? Il n'est que trop débiteur avec celle de notre enfant !

— S'il succombe ? Vous lui aurez donné une dernière satisfaction avant de mourir. Celle du devoir accompli, du sacrifice utile. Pour lui, ce serait une belle mort. Avons-nous le droit de la lui refuser ?

— Et qui serait responsable ?

Sophie secoua la tête :

– Douglas, ne cherchez pas de responsabilité ou de coupable. Ismaël est un homme libre. Il a beau être gravement atteint dans son corps, son esprit est lucide. C'est librement qu'il a accepté de partir à la recherche du capitaine Harrison. Poursuivre les recherches est aussi la volonté d'un homme libre de ses choix et de ses décisions.

Il fallut plusieurs heures et de multiples retours à la charge pour que le comte d'Arran se soumette à cette décision avec toutes les conséquences qu'elle impliquait. Il n'était pas dupe des raisons qui le rendaient si réticents à partir. Il n'aurait pas eu les mêmes scrupules si le but avait été de retourner au *Conqueror*. Mais continuer à rechercher Harrison et ses deux marins lui paraissait trop cher payer. Et puis, partir, c'était s'éloigner à jamais de l'endroit où Emmanuel avait disparu. Savoir que son corps était sans doute à quelques dizaines, voire centaines de mètres d'eux, perdu à jamais était une pensée qui n'incitait pas au départ.

La petite troupe s'ébranla donc le lendemain matin dans un complet silence. Rares étaient ceux qui pouvaient garder les yeux secs en quittant ce lieu de mort. L'absence du plus petit d'entre eux se faisait terriblement sentir. Plus de chants, plus de rire en cascade, plus de «pourquoi» et de «comment» incessants. Plus ce regard profond qui vous rendait parfois mal à l'aise tant il vous scrutait sans un mot, sans un sourire, porteur de si lourdes interrogations sur le sens de l'existence. Là où il était désormais, il devait avoir les réponses... mais les survivants, eux, ne trouvaient pas de juste explication devant un tel gâchis.

Sophie et Diana ne quittaient pas le chevet d'Ismaël qui, malgré les précautions de Bill, était fort secoué par les cahots de la route. Il restait silencieux, attentif à ne pas laisser échapper le moindre gémissement qui eût aussitôt donné le signal d'un arrêt prolongé. Il dormait heureusement beaucoup, comme s'il puisait dans le sommeil les forces de l'oubli. Douglas, plus fréquemment que les autres, venait passer un moment en sa compagnie. Il ressortait toujours de ces entrevues avec un sentiment mêlé de paix et de tristesse. La sérénité d'Ismaël au milieu de ces épreuves, la clarté de son regard, les quelques paroles qu'il consentait à prononcer, le gênaient. Plus que jamais, il était conscient que le jeune homme possédait une richesse intérieure capable de transcender son malheur sans l'anéantir. Et cette richesse, il savait la nommer sans l'accepter, c'était sa foi profonde, scandale pour le noble écossais qui, devant la mort injuste, ne voulait que haïr et se révolter.

Dans l'après-midi du troisième jour qui avait suivi leur départ, Paul revint vers les chariots à bride abattue, très excité :

– Il y a un campement d'indigènes à cinq cents mètres !

Aussitôt, la petite troupe s'immobilisa. La nouvelle que chacun attendait pourtant fut accueillie par un lourd silence. En quelques secondes, les sentiments les plus divers paralysèrent les langues de tous les membres de l'expédition : joie, surprise, angoisse, soudain désir de fuir, espérance, vacuité du moment où l'attente n'était plus le but. La peur dominait l'ensemble. Peur de ne rien trouver. Peur de trouver. Peur d'avoir enfin une réponse concernant le problème qui les occupait depuis des jours...

Ismaël Raynes, certainement le plus touché par l'instant de vérité qui approchait, resta les yeux clos, sa main dans celle de Diana. Sur son visage amaigri et si pâle passaient des frémissements nerveux qui trahissaient plus sûrement

que des paroles son bouleversement devant l'échéance fatale. Enfin, il ouvrit les yeux.

— Il faut aller voir, dit-il d'une voix parfaitement calme. Bien armés. Il est inutile d'aller avec les chariots. Les chevaux suffiront, ils peuvent porter deux hommes sur une courte distance. Rien ne dit que c'est le bon campement, d'ailleurs...

— Mais vous croyez que cela peut l'être ?

— Ce serait une chance de tomber du premier coup sur le bon, mais pourquoi pas ?

Douglas, Paul et Findlay s'élancèrent donc vers les pauvres huttes indigènes, tandis que les chariots s'éloignaient prudemment. L'arrivée des chevaux dans le paisible village terrifia les habitants qui n'en avaient peut-être jamais vu de leur vie. En un instant, la place fut déserte. Hommes, femmes et enfants avaient disparu. Tout aussi soudainement, jaillit d'une misérable cahute un gaillard fort peu vêtu qui agita des bras couverts de peintures fort étranges. Ses gestes apparaissant menaçants, Douglas tira un coup de revolver en l'air pour l'intimider.

— Ne tirez pas ! beugla l'individu qui fut soudain encadré par deux énergumènes de même acabit. Anglais ! Anglais ! Amis !

Passé la première surprise, Douglas baissa son arme : sous la couche de saleté et de boues colorées, les hommes avaient indéniablement des traits et des cheveux européens.

— Wilfrid Harrison ?

— Lui-même !

— Montez !

Les trois hommes ne se le firent pas dire deux fois. Ils agrippèrent la main que leur tendaient ces sauveurs venus de nulle part et, vaille que vaille, fermement maintenus, se laissèrent hisser sur les trois montures. Quelques minutes plus tard, tandis que le village indigène se remettait sans bien comprendre de cette invasion fulgurante et de l'enlèvement de trois prisonniers, les chevaux arrivèrent au niveau des chariots. Par précaution, Douglas voulut mettre entre ses éventuels poursuivants et eux-mêmes la plus grande distance possible et ne consentit à s'arrêter pour donner libre cours à la joie des retrouvailles qu'à la tombée de la nuit. Chacun avait compris que l'expédition était un succès : les occupants des chariots avaient aperçu les nouveaux venus et se demandaient vraiment s'il n'y avait pas d'erreur. Il était difficile de reconnaître des êtres civilisés sous ces corps peinturlurés.

Enfin, Douglas arrêta les chevaux dans une petite clairière qui avait déjà accueilli leur bivouac de la nuit précédente.

— Ah ! s'écria Wilfrid Harrison dès qu'il se retrouva sur un sol stable et immobile. Enfin ! Libres ! On peut dire que cela a été long ! Messieurs, mes hommages et surtout mes plus vifs remerciements ! A qui ai-je l'honneur ?...

— Au comte d'Arran, répondit Douglas d'un ton froid qui éprouvait une instinctive répugnance devant cet homme hideux, à la voix tonitruante, que sa sulfureuse réputation avait hélas précédé et qui ne prévenait pas en sa faveur. Je ne vous présente pas votre fille, Diana et votre fils Francis que vous aurez reconnus...

— Diana ? Francis ? Mes enfants ! Comme vous voilà grandis !

Fougueusement, le capitaine serra contre lui ses enfants intimidés autant par ce qu'ils voyaient que ce qu'ils entendait.

— Comment êtes-vous ici ? C'est un miracle ! Lindsay a donc réussi sa mission ? Mais voir mes enfants ici dans ce pays de sauvages où il ne fait pas bon rester ! Je sens que vous avez plein de récits à me faire... Oh... madame...

Il venait d'apercevoir Sophie qui descendait du chariot, vision charmante et étonnante dans cet environnement.

— Madame et Monsieur Masefield ! présenta Douglas toujours glacé et glaçant. Findlay et Sanson, matelots à bord du *Conqueror*... Monsieur MacDrain, steward... Bill et David, nos dévoués conducteurs...

— Enchanté ! Enchanté ! Voici Forbes et Richardson, ex-matelots de l'ex-*Lady Helena*...

Les deux hommes, un peu en retrait, adressèrent un timide signe de tête à ceux qui les avaient sauvés, puis reportèrent des regards inquiets, presque terrifié sur leur capitaine qui continuait sur sa lancée :

— Oui, des mutins, comme tout mon équipage. Les seuls survivants de la tragédie. Bien punis, ces lascars. Oh, ils n'ont pas fanfaronné longtemps ! Mais ils sont cause de la perte de mon bâtiment. Je leur ai promis un procès exemplaire si jamais nous rentrions en Europe !

— Le mieux ne serait-il pas d'oublier ce passé et de ne songer qu'au bonheur d'être revenu dans le monde civilisé ? demanda Sophie, attristée par la physionomie désespérée des deux marins.

— Oublier, Madame ? Oublier ? A cause de ces individus, j'ai passé deux ans de ma vie chez les pires sauvages qui soient ! J'ai perdu mon bâtiment ! J'ai été privé de mes enfants ! C'est vrai que ces hommes ne sont pas les plus coupables, mais en l'absence du meneur, il faut bien qu'ils paient !

— Le meneur ? demanda Douglas qui redoutait la réponse.

— Oui, un infâme individu que j'ai eu la faiblesse de renvoyer au lieu de le basculer par-dessus bord avec une balle dans la tête...

— Mes amis, intervint Sophie avec son habituel à-propos, je suggère que nous laissions le capitaine se rendre plus présentable et que nous continuions cette discussion autour d'un bon repas. Monsieur MacDrain va se charger de nous sustenter comme il le fait toujours si bien...

Devant une invitation si séduisante, Wilfrid Harrison s'inclina : il disparut avec ses matelots afin de se laver un peu à la mare toute proche et de s'habiller avec des vêtements plus civilisés. Quelques minutes plus tard, il revint prendre place autour d'une table sommairement dressée :

— Ah mes amis ! Quel bien cela fait de se retrouver sur le chemin de la libération ! L'ai-je attendu ce jour, depuis que j'ai envoyé Lindsay chercher de l'aide. J'ai bien cru que ce malotru m'avait trahi en ne le voyant pas revenir...

— Parce que son absence ne pouvait rien signifier d'autre ? demanda Paul Masefield qui cachait mal l'irritation que lui causait les manières du capitaine.

— Je n'avais pas le choix. Il était le moins pourri des trois.

— Vous auriez pu partir vous-même !

— C'est vrai, cela ne m'est pas venu à l'esprit... Mais vous ne m'avez toujours pas répondu : comment êtes-vous arrivés là ? Qui êtes-vous ? Comment se fait-il que ma fille et mon fils soient avec vous ?

— Un petit rappel généalogique s'impose...

— Oh là ! grommela le capitaine, narquois. Rien que cela !

— Oui. Votre femme avait deux sœurs, n'est-ce pas ?

— Peut-être, rétorqua Wilfrid Harrison avec insouciance. Vous savez, la famille de ma femme...

- C'est pourtant au nom de cette famille que nous sommes ici...
- Tiens donc. Nous serions parents ?
- Il faut croire, répondit Douglas qui n'appréciait pas du tout le ton persifleur du capitaine. Mais éloignés...
 - Je n'en doute pas. Sinon, j'aurais su que j'étais lié à la noblesse écossaise !
 - Il s'agit de relations par alliance, naturellement.
 - Cela ne me dit pas comment, du fin fond de l'Ecosse, vous en êtes venus à me rechercher en Australie...
 - Je suis marin et j'ai appris la disparition du *Lady Helena* par les journaux.
 - Le naufrage, milord ! La mutinerie honteuse !

Diana, de plus en plus pâle, se demandait si elle n'allait pas se sentir mal : elle entrevoyait les excès dont son père allait se rendre coupable. Douglas qui était assis à ses côtés, lui prit discrètement la main pour la presser dans la sienne. Ce signe d'amitié fraternelle la bouleversa. Elle s'efforça de respirer plus calmement pour se maîtriser le plus longtemps possible.

– Imaginez-vous cela sur un tranquille bâtiment marchand ! Nous ne sommes pourtant plus au temps de la *Bounty* ! Mais quand un ver ronge un fruit, celui-ci pourrit même quand le ver a été enlevé. C'est ce qui s'est passé... Ma fille, tu te souviens certainement de mon second, ce garçon que j'ai élevé, que j'ai fabriqué de mes propres mains, qui me devait tout. Comme j'étais inconscient quand je te confiais à lui ! Pouvais-je imaginer pareille duplicité, pareille ingratitudine ? Au lieu d'être reconnaissant de mes bienfaits, cet individu n'a cessé de saper mon autorité. Emporté par une ambition démesurée, il a cherché à soulever l'équipage contre moi. Oh, c'était une nature diabolique...

Douglas serra plus fort la main de Diana tandis que Paul, sous le regard impérieux de sa femme, dominait sa colère.

– ... d'une habileté redoutable... Jamais, en quatre mois, je n'ai pu le prendre en flagrant délit. Mais j'en savais assez sur son compte pour ne pas le tolérer plus longtemps à mon bord. A Adélaïde, je l'ai renvoyé. J'aurais dû le tuer... j'ai été trop bon pour cette crapule. Je voulais lui prouver que malgré ses fautes, je lui restais supérieur en faisant preuve de magnanimité. Nous avons alors repris la route du retour. Nous n'avions pas perdu les côtes de vue que voilà mon équipage à me demander des comptes sur le départ de ce Raynes et à exiger que nous revenions à Adélaïde le rechercher. Il m'a fallu abattre quelques excités. Les autres ont continué leur jeu stupide, mais la tempête est arrivée. Nous avons démâté. Le *Lady Helena* s'est mis en travers. Il a fallu évacuer. Nous nous sommes retrouvés sur une côte hostile, à seulement quatre survivants... après quelques jours de marche dans l'intérieur des terres, nous avons été attaqués par un groupe de guerriers indigènes qui nous ont fait prisonniers. Au bout de plusieurs mois, j'ai incité Lindsay à partir chercher du secours. Notre détention s'est alors renforcée... et Lindsay ne revenait pas. Donc, il avait trahi... Je n'ai pas envoyé les deux autres en reconnaissance parce qu'ils en auraient profité pour prendre la poudre d'escampette. Or, je veux qu'ils soient jugés. Et condamnés. Et je passerai ma vie à rechercher cet infâme Raynes, cause première de mes malheurs... Il faudra bien qu'il paye...

– Il a déjà largement payé, murmura Sophie, dégoûtée jusqu'à la nausée par les propos du capitaine.

– Je ne comprends pas, Harrison, intervint Douglas qui n'avait rien de commun avec l'oncle tendre ayant apprivoisé le petit Emmanuel. Comment avez-vous pu vous tromper à ce point sur le caractère de votre second ?

– Certains ont une perversité naturelle...

– Non!!!

Cette fois, c'en était plus que la pauvre Diana n'avait pu supporter. Il fallait faire cesser ces calomnies monstrueuses. Dans sa rage d'entendre pareils mensonges, elle trouva le courage de poursuivre, sans que Douglas, ni personne ne songent à l'interrompre.

– Vous ne pouvez parler ainsi, père. Il faut rétablir la vérité. Monsieur Raynes n'est pas l'homme que vous décrivez et vous le savez parfaitement. Simplement, votre irréprochable second n'a eu qu'un tort, celui de vous humilier devant tout votre équipage en prenant la défense d'un enfant dont vous vous prétendiez le père. C'est pour avoir défendu Emmanuel qu'Ismaël a encouru votre haine. Vous l'avez persécuté pendant des semaines! S'il y a eu une mutinerie, c'est parce qu'en renvoyant votre second, vous avez perdu la seule chance possible de rentrer à bon port. Le seul homme qui tenait l'équipage et qui empêchait cette mutinerie, c'était celui que vous vouliez briser.

– Ma pauvre fille, quelles sornettes tu nous débites là! Mais j'aime ton caractère! Tu es bien digne de moi!

– Ce ne sont pas des sornettes, père!

– Prouve-le!

Diana allait s'emporter encore plus, mais Douglas ne lui en laissa pas la possibilité.

– Vous vouliez savoir tout à l'heure comment nous étions arrivés jusqu'à vous. Nous ne vous avons pas encore répondu. La vérité ne sera pas facile pour vous : c'est votre second, Ismaël Raynes, qui nous a conduit ici.

– Je rêve! Et vous aussi, mes amis. Parce que votre Raynes angélique, je ne l'ai pas vraiment vu autour de cette table!

Le ton moqueur ulcérerait les auditeurs de cette scène pénible. Comment un homme pouvait-il être si englué dans ses mensonges et sa suffisance?

– Vous le verrez, soyez sans crainte! Il n'est pas loin et...

– Aurait-il peur de m'affronter? ricana le capitaine.

– Ismaël Raynes a failli perdre la vie en essayant de sauver celle de notre petit Emmanuel. Il est encore extrêmement faible.

– Emmanuel est mort? rétorqua Wilfrid Harrison, goguenard. Eh bien, c'est ce qui pouvait lui arriver de mieux...

Il n'avait pas plus tôt achevé sa phrase que Douglas, ayant renversé la table, les victuailles, les chaises dans son élan, l'avait agrippé à la gorge:

– Tais-toi! Tais-toi, monstre que tu es! Deux ans de solitude n'ont visiblement pas adouci ton cœur. Sache qu'Emmanuel était le trésor de nos vies depuis que nous avions fait sa connaissance. Si je me retiens encore de te frapper comme tu as frappé Ismaël Raynes à bord de ton bâtiment, c'est parce que ta fille est là, parce qu'Ismaël serait le premier à me le reprocher, parce qu'Emmanuel lui-même était la lumière de la vie et non les ténèbres de la mort. Mais ne me pousse pas, ne me pousse pas...

Wilfrid Harrison, complètement pris au dépourvu par ce déchaînement de violence contenue, prenait une teinte violacée tant Douglas le serrait fort dans l'excès de sa colère.

– Bon, bon... je m'excuse... Là... chez-moi!

Le comte d'Arran le repoussa avec mépris.

– Plus jamais une parole contre ces êtres qui nous sont le plus chers au monde!

— Si vous insistez...

Il ne fut plus question de dîner ce soir là, du moins en commun. Chacun se retira, les uns sous des tentes, les autres dans le chariot. Diana se précipita au chevet d'Ismaël qu'elle trouva éveillé et anxieux d'avoir des nouvelles. Elle fondit en larmes de fureur, d'humiliation et de désespoir : elle avait honte d'être la fille d'un tel homme. Ismaël, qui se doutait de la raison de ses larmes, chercha à la réconforter. Il écouta ses récits, posa des questions, l'obligea à dire tout ce qu'elle avait sur le cœur. Il la sentait prête à toutes les outrances. Lorsqu'elle eût terminé de cracher son venin contre son père, il murmura :

— Tu sais... je me demande si Emmanuel n'a pas eu la meilleure part de nous tous... Il n'était pas fait pour ce monde de haine et de violence... Quant à ton père, il faut lui résister passivement...

— Vois où cela t'a conduit !

— Au moins, je n'ai pas à rougir de mes actes... du moins pas trop...

— Tu es un ange, c'est tout. Tu trouverais des circonstances atténuantes à Lucifer lui-même !

Elle conclut sa phrase d'un baiser avant de se relever, les joues cramoisies en s'apercevant que loin d'être seule, elle était avec le comte d'Arran et le couple Masefield. Depuis combien de temps étaient-ils là ?

— Nous voudrions savoir si vous aurez le courage d'affronter Harrison demain, mon cher Ismaël ! Le portrait que sa fille vous en a fait n'a rien d'excessif malheureusement...

Ismaël se redressa sur ses coussins avec effort :

— Il fallait s'y attendre... Devoir sa libération à son ennemi après l'avoir traîné dans la boue n'est pas chose facile... Il est normal qu'il se sente humilié.

— Vous ne répondez pas à la question...

— Je n'ai pas le choix. Il faudra bien que j'affronte cet homme. Ce sera bien plus pénible pour lui que pour moi : je suis entouré d'amis très chers et mon orgueil n'est pas mis à mal par cette confrontation. C'est pour lui que je crains. Comment peut-il réagir ?

Les jeunes gens se séparèrent sur cette question sans réponse qui prouvait une fois de plus, si besoin était, que le Gallois était toujours davantage centré sur les autres que sur lui-même. Douglas renonçait à comprendre. Personne ne dormit très bien cette nuit là.

Chapitre 11

Lorsque les membres de l'expédition se réveillèrent le lendemain matin après une nuit d'un mauvais sommeil, Ismaël Raynes s'activait près du feu. Il accueillit ses compagnons avec un grand calme bien qu'il fût visible que sa faiblesse était extrême et qu'il luttait contre avec toute l'énergie de sa volonté. Il ne refusa pas le bras de Douglas pour lui servir d'appui au moment où le capitaine Harrison paraissait à son tour, suivi à distance respectueuse par ses deux matelots dont l'expression s'éclaira d'une joie sincère à la vue de leur ancien second. Nul doute que sans la présence tant redoutée de leur chef, ils seraient aussitôt venus lui témoigner de leur amitié.

Mais pour l'instant, c'était Wilfrid Harrison qui tenait le premier rôle et qui retrouvait l'homme qu'il détestait, dont il avait brisé la jeunesse et auquel il devait son salut. Qu'était devenu Ismaël durant ces deux années de séparation ? L'ombre de lui-même si l'on en jugeait par sa maigre et sa mauvaise mine. Il semblait qu'une chiquenaude pût le renverser et le faire passer, sans autre formalité, de vie à trépas. Cependant, le capitaine ne s'y trompa pas. Il lui suffisait d'avoir croisé ce regard à la fois ferme et doux pour savoir qu'une flamme intérieure, inflexible, inexorable, soutenait ce corps aux apparences trompeuses. Le second affichait toujours cette supériorité tranquille qu'il avait voulu écraser et dont il était désormais le débiteur. Quelle humiliation pour cet homme orgueilleux qui ne voyait dans l'attitude du jeune Gallois qu'un désir de revanche !

— Je suppose que vous attendez mes remerciements émus en réponse à votre sublime générosité ! gronda le capitaine d'un ton à la fois rogue et moqueur en s'inclinant ironiquement devant le marin, sans se soucier de la présence de Douglas ni de ses compagnons. J'imagine aisément votre satisfaction d'avoir été l'artisan de ma libération et de vous être présenté sous votre meilleur jour à ces dames et ces messieurs.

Douglas réagit si violemment à cette insulte qui pourtant ne lui était pas adressée qu'Ismaël faillit tomber. En effet, le jeune homme reposait de presque tout son poids sur lui, tant il sentait ses forces bien limitées.

— Non, milord, je vous prie. C'est à moi de répondre...

Le jeune homme tourna son regard vers son provocateur et le considéra gravement pendant quelques interminables secondes, tandis que ses compagnons montaient dans le secret de leur cerveau des projets de meurtre à l'égard de cet individu qui semblait ne pas pouvoir agir autrement qu'avec bassesse et haine.

— Si satisfaction il y a, capitaine, elle n'est pas celle que vous croyez ! Je m'étonne que vous puissiez penser que je vous retrouve de gaîté de cœur. Il n'y a dans ma démarche aucune générosité. Aucune.

— Pourquoi êtes-vous là, alors ? glapit Wilfrid Harrison, troublé par la dignité du marin et irrité par ce trouble.

— Parce que c'est moi qui ai recueilli le message de Lindsay, Lindsay qui est mort dans mes bras après m'avoir raconté la mutinerie et ses conséquences.

— Mais Lindsay est parti il y a dix huit mois. Pourquoi tant de temps pour venir ?

Douglas invita Ismaël à s'asseoir en le sentant trembler d'épuisement contre lui. Le reste de l'expédition prit aussi place, sans un mot, attentif à tout ce qui allait se dire et se faire.

— «Pourquoi ?» osez-vous demander ? rétorqua le marin avec l'animation que lui donnait l'indignation. Pourquoi ? Parce que je n'ai pas cette sublime générosité dont vous me créditez il y a quelques minutes à peine ! Parce que j'étais ravi de vous savoir prisonnier, hors d'atteinte ! Parce que pour moi, votre captivité était un moindre mal pour avoir si mal agi à l'égard d'un enfant innocent et accessoirement de moi-même ! Pourquoi serais-je aller vous délivrer alors que sans vous, je pouvais revivre ?

— Vous êtes pourtant là et, d'après vos chers amis, vous n'y avez pas été forcé. Pourquoi ce revirement de situation ? Des remords de conscience ?

— Il n'y a pas eu de revirement. Les circonstances ont simplement hâté ma prise de décision. Cela faisait des mois que j'essayais de me convaincre que je devais vous sauver. L'arrivée de monsieur le comte d'Arran m'a simplement montré le chemin que j'hésitais à prendre. J'avais aussi, grâce à lui, la certitude que le petit Emmanuel ne serait pas maltraité.

— Toujours ce gosse ! Il aura été responsable de bien des malheurs ! A commencer par le sien ! Bon, maintenant, j'aimerais savoir davantage de détails sur la manière dont vous, les enfants, avez rencontré monsieur le comte. Ce n'est certainement pas moi qui vous ai mis sur la piste !

Par prudence, Diana demanda à Paul Masefield de répondre à cet appel. Elle ne tenait pas à affronter son père sur des questions aussi délicates que son déménagement, l'absence de précepteur pour Francis et leur total dénuement. Paul parla donc de son arrivée à Londres, de ce qu'il avait trouvé et de la nécessité de venir en aide morale et financière aux trois enfants. Wilfrid Harrison eut plusieurs fois des velléités de l'interrompre et finit par exploser en accusant sa fille de mauvaise gestion du patrimoine familial. Diana, qui avait le sentiment d'avoir passé deux ans de sa vie à payer pour la prodigalité paternelle, se rebiffa à sa manière fougueuse. Elle évoqua les dettes, la faim, le froid et accusa son père de l'avoir placée dans une situation intenable. Le capitaine ne pouvait supporter qu'on lui dise qu'il n'avait pas été parfait. Il explose à son tour. Francis se faisait tout petit. Il ne tenait pas à ce que vienne sur la place publique ses mauvaises actions. Fort heureusement, Douglas intervint avant que la discussion ne dégénère. Il raconta tout ce qui avait trait aux recherches jusqu'à la tragédie de la disparition d'Emmanuel. Il conclut sur le sentiment de perte immense qu'ils éprouvaient tous depuis la mort de l'enfant.

— C'est incroyable, ricana le capitaine, goguenard. Ce gosse vous a vraiment ensorcelé ! Moi, je peux vous dire que c'était une peste. Et pourtant, je lui avais sauvé la vie !

— Possible, mais vous ne l'aimiez pas ! rétorqua Diana. Vous le détestiez. Emmanuel n'a jamais posé de problèmes à ceux qui l'aimaient !

— Puisqu'il n'est plus de ce monde, j'espère bien qu'il ne va pas continuer à nous diviser...

Douglas jugea prudent de donner le signal du départ plutôt de poursuivre une conversation qui menaçait de tourner à la dispute. S'il y avait un sujet qu'il fallait à tout prix éviter, c'était celui du petit Emmanuel : le capitaine était loin de faire amende honorable à son encontre.

Ismaël Raynes reprit sa place dans le chariot, en compagnie de Sophie et de Diana. Forbes et Richardson s'enquirent très humblement auprès du comte d'Arran s'ils pouvaient aller saluer leur ancien second et bavarder un peu avec lui. Cette autorisation leur fut bien sûr accordée. Ismaël les accueillit avec un plaisir sincère, heureux de retrouver la complicité du passé et de les entendre parler de tout ce à quoi il avait échappé en étant renvoyé du *Lady Helena*. Les deux hommes s'accordèrent pour dire que les sauvages étaient plus humains que Harrison et que ce dernier avait rendu beaucoup plus pénible une épreuve déjà considérable. Ils étaient terrifiés à l'idée d'être poursuivis en justice pour la mutinerie. Certes, ils admettaient y avoir participé, mais c'était de l'histoire ancienne. Depuis, ils avaient vécu en captivité, dans des conditions très frustres, ils ne souhaitaient qu'une chose, retrouver une vie normale, reprendre leur métier et oublier cet épisode. Douglas auquel Ismaël confia cette vive inquiétude sut rassurer les deux matelots. Wilfrid Harrison ne porterait pas plainte, il s'y engageait formellement. Les pauvres matelots, d'émotion et de reconnaissance, ne purent s'empêcher de verser quelques larmes. Ils pouvaient désormais respirer, délivrés du joug qu'avait fait peser sur eux leur irascible capitaine.

Ce dernier, avec la reprise de la route, avançait tantôt à pied, tantôt à cheval, mais le plus souvent seul. Paul Masefield l'évitait soigneusement. Quand il détestait quelqu'un, il ne faisait aucun effort de communication. Il ne prenait même pas la peine de dissimuler son antipathie derrière la confortable barrière de la politesse. Il avait abandonné son cheval, préférant voyager dans le chariot avec sa femme plutôt que subir le verbiage de Harrison. Douglas n'avait pas cette chance : il fallait bien quelqu'un pour guider l'expédition, même si le chemin était le même au retour qu'à l'aller. De plus, l'expérience l'avait rendu vigilant : il se pouvait qu'il y eut toujours des malfaiteurs embusqués, prêts à leur sauter dessus, quoique, s'ils ne l'avaient pas encore fait, cela fût très peu probable qu'ils tentassent quelque coup d'éclat à un moment où l'expédition s'était augmentée de trois membres. Il progressait donc à cheval, très souvent côté à côté avec le capitaine, résigné à ses grandes démonstrations d'amitié et ses discours plein de suffisance. Il répondait par monosyllabes ou avec le nombre de mots le plus réduit possible. Il connaissait ce genre de fâcheux qu'il avait par le passé, éloignés le plus rapidement possible, ce qui lui avait valu cette réputation de misanthrope. Car il ne supportait pas qu'on puisse s'attacher à quelqu'un uniquement par intérêt. Comme Wilfrid Harrison était différent d'Ismaël Raynes, l'un trop entreprenant, l'autre trop discret ! Autant il aurait aimé se rapprocher de l'humble marin, autant il aurait souhaité fuir les assiduités du capitaine. Le monde était bien mal fait ! Il s'obligeait à rester correct, malgré tout, par savoir-vivre élémentaire et aussi pour préserver l'avenir : il y avait Diana, il y avait Ismaël, sans oublier la mémoire du petit Emmanuel, autant de raisons de chercher à influencer habilement le vindicatif individu pour lui faire changer ses jugements erronés. Paul, après l'avoir accusé de pactiser avec le diable, l'admirait pour ses louables intentions. Sophie, elle, restait ce qu'elle était toujours, naturelle, spontanée, sans hésiter à dire à haute voix ce qu'elle pensait. Comme elle était une femme, le capitaine n'osait pas trop

s'emporter. Quant à Diana, elle avait cessé de craindre son père (bien soutenue par les deux frères) et lui tenait résolument tête dès qu'elle n'était pas d'accord avec lui, ce qui arrivait très souvent. Wilfrid Harrison s'en plaignait à Douglas qui lui rétorqua un jour :

— Mais, mon cher, pourquoi vous fâchez-vous ? C'est votre digne fille. Elle a hérité de votre caractère tempétueux. Vous devriez être fier de sa forte personnalité ! Elle s'est montrée une adulte dans les circonstances adverses qu'elle a eues à affronter.

Le capitaine finit par accepter cette fille pleine de feu. C'était plus facile que de se faire à son fils, plus falot, plus craintif qui ne le recherchait pas et avec lequel il ne trouvait pas d'accroche. Le fait était que Francis était très mal à l'aise avec son père, se sachant jugé par lui et pas accepté. Il comprenait ce qu'avait dû ressentir le petit Emmanuel rejeté par l'homme chargé de le protéger et de l'aimer.

A quelques jours de là, Diana retint de la main Ismaël qui allait se coucher après le repas du soir.

— J'ai à te parler !

Le marin s'arrêta un instant de respirer. Il passait ses journées dans le chariot avec la jeune fille, Sophie et d'autres membres de l'expédition. Qu'y avait-il de si secret à se dire qu'il méritait l'obscurité et l'isolement de la nuit ?

— Maintenant ? demanda-t-il d'une voix incertaine.

— Tu sais bien que c'est le seul moment où nous ne serons pas dérangés.

Ismaël Raynes, un instant songeur, prit une profonde inspiration, récupéra dans le chariot un gros lainage dont il couvrit ses épaules et dit :

— Soit ! Allons si tu le souhaites !

Ils s'éloignèrent seulement de quelques pas, de manière à être hors de portée des oreilles indiscrettes et à toujours apercevoir le feu et Swanson qui effectuait la première veille de la nuit. Ismaël qui ne pouvait toujours maintenir longtemps la position debout, surtout en fin de journée, s'assit sur le tapis mousseux.

— Tu as eu raison de venir me trouver. Il y a longtemps que j'aurais dû te parler. J'ai manqué de courage...

— Cela m'étonnerait de toi ! s'écria Diana avec chaleur.

— Tu me connais donc bien mal... Quand le devoir est pénible, il est normal de chercher à l'éviter...

— Quel est ce pénible devoir ? Qu'est-ce qui peut être plus pénible que les épreuves que nous avons traversées ?

Ismaël poussa un profond soupir. La douleur qui en résulta dans sa poitrine le laissa indifférent.

— Que je ne te pose pas la question que tu attends... Que je ne te la pose jamais...

Diana saisit brusquement les mains de son ami :

— Ismaël ! Ne parle pas par énigmes ! Dis moi la vérité ! Clairement !

— Ma chérie, ton agitation prouve que tu sais ce que je veux et dois te dire : jamais je ne te demanderai en mariage.

— Ismaël ! s'écria la jeune fille défaillante. Qu'est-ce que cela signifie ? Je pensais que c'était clair entre nous ! M'as-tu menti ? Ne m'aimes-tu plus ? Doutes-tu de mon amour pour toi ? Qu'ai-je fait pour mériter un tel traitement de ta part ?

Le jeune homme laissa passer cette première averse avant de répondre avec un calme forcé :

— Ma chérie, écoute-moi ! Il y a trois ans et demie, quand le *Lady Helena* a apporté dans ta vie et dans la mienne notre Emmanuel bien aimé, nous avons noué des relations qui allaient certainement au-delà de la franche camaraderie : tu n'étais plus la petite sœur que j'avais laissée à mon départ. Tu étais déjà femme par les sentiments et par les responsabilités qui t'incombaient. Comme moi, tu ne voyais pas sans inquiétude l'arrivée de cet enfant étranger à la fois sauvage, rebelle et attachant. Ton père a favorisé les rencontres entre nous, ce qui nous a amenés à une intimité qu'il n'avait pas prévue. Un homme et une femme qui se retrouvent tous les jours et qui partagent sentiments, aspirations et angoisses ne tardent pas à éprouver des sentiments assez profonds l'un pour l'autre. C'est inévitable. Etant plus âgé que toi, j'ai tremblé : d'un côté, si j'écoutais mon cœur, il me disait qu'il était très proche de toi ; de l'autre, si j'écoutais ma raison, elle me disait qu'il était inutile de rêver et que je ne pourrais jamais être autre chose qu'un ami pour toi. C'est pour cela que je n'ai jamais laissé échapper un mot qui aurait pu te faire croire que je t'aimais. Je ne voulais pas t'encourager à m'aimer. Au contraire... Quand je t'ai revue, si inopinément à bord du *Conqueror*, j'ai compris que ces trois années de séparation m'avaient idéalisé dans ton esprit. J'étais beaucoup plus vulnérable aussi après ces mois de souffrance et de débats avec ma conscience. Il y avait aussi Emmanuel qui cherchait naïvement à nous rapprocher et qui osait, comment dirais-je, officialiser notre relation. Il est dur de lutter quand on aime. Je t'aimais et je savais qu'en allant à la recherche de ton père, c'était faire le deuil de cet amour car une union entre nous deux n'était pas envisageable après ce qui s'était passé. Tu le savais bien puisque tu es venue me trouver un soir, comme celui-ci, pour me reprocher d'aller rechercher ton père. Tu pensais à Emmanuel, tu pensais aussi à nous deux. Malgré cela, je n'ai pas cédé... Peut-être aurais-je dû... Il y a eu ce drame affreux, l'assassinat de notre petit garçon. Et puis ma blessure... Là, j'ai perdu pied, je l'avoue. J'ai cédé au bonheur facile, je me suis laissé aller à l'amour et c'est cet amour qui m'a raccroché à la vie au moment où je ne voulais plus vivre. Mais maintenant que je vis, que je suis presque guéri, il faut affronter la réalité dans ce qu'elle a de difficile : nous nous aimons d'un amour impossible. C'est pourquoi j'en reviens à ce que je te disais en préambule : jamais nous ne nous marierons.

— Tu es complètement incohérent ! Tu m'annonces que tu m'aimes depuis trois ans et parallèlement, tu me dis que cet amour ne peut aboutir à notre union. Si tu m'aimais vraiment, tu ne parlerais pas ainsi !

— C'est parce que je t'aime que j'essaye d'être lucide pour deux ! Je suis plus âgé que toi. Je dois être plus raisonnable...

— Tu appelles cela être raisonnable ? Pour moi, c'est de la folie furieuse !

— Ce n'est pas parce que tu n'es pas d'accord avec ce que je te dis que tu dois être si virulente !

— Je t'aime, Ismaël ! Et je veux t'épouser !

— Tu m'ailles parce que tu n'as jamais rencontré un autre homme qui se soit intéressé à toi ! Tu n'as pas eu la chance de fréquenter des jeunes hommes qui sont plus de ton milieu social.

— Qu'ai-je à faire du milieu social ? Beau milieu social, d'ailleurs, que d'être une pauvresse réduite à vivre de la charité de ses oncles ! Tu dis des stupidités...

— Je dis que ton père n'acceptera jamais le mariage de sa fille bien-aimée avec un vulgaire marin, de plus Gallois !

— Eh bien, nous nous passerons de son consentement !

– Pas pour quelque chose d'aussi grave qu'un mariage, Diana ! Il nous maudirait et nous ne pouvons construire notre bonheur sur une malédiction !

– Bien sûr que si ! Et nous aurons mes oncles et ma tante pour nous soutenir !

– Tu devrais savoir, Diana, que la haine de ton père est coriace et que quand il déteste quelqu'un, il peut aller très loin... Il a fait le malheur de son équipage, celui d'Emmanuel...

– Et pour finir, le tien et puis le mien ! Quand je te disais que...

– Non, je ne veux pas entendre. Tu dirais des choses que tu regretteras par la suite.

– Ce ne serait que la vérité...

– Elles ne sont pas toujours bonnes à dire, ma chérie. Et puis, il faut aussi envisager un autre aspect du problème, plus terre à terre, c'est que je suis marin et qu'être la femme d'un marin n'est pas une situation enviable.

– Tu peux faire autre chose ! Dans ce petit village où nous t'avons trouvé, tu n'étais pas marin que je sache ? Tu t'occupais très bien des animaux et des cultures... Et puis, moi, je travaillerai. Le travail ne m'a jamais fait peur. Je sais coudre, c'est déjà un début ! Cesse de trouver toutes ces mauvaises raisons ! Tu serais un mari et un père admirables !

– Tu te trompes, ma chérie. Je ne suis pas fait pour le mariage !

– Tu ne sais vraiment qu'inventer ! Tu crois qu'Emmanuel s'y serait trompé ? Il savait bien ce dont tu es capable !

Ismaël Raynes poussa un profond soupir :

– Justement, Diana... justement... Il faut que tu saches, que tu comprennes... Tu as mon cœur à jamais, ma chérie, mais tu sais que ce cœur est brisé. Le sacrifice de retrouver ton père, cet homme brutal qui me hait d'une haine tenace était acceptable dans la mesure où le bonheur d'Emmanuel était assuré. Le sourire et la tendresse de cet enfant me poussaient sur le chemin de l'oubli et du pardon. Maintenant, je ne peux plus. J'ai perdu l'espoir, j'ai perdu la paix. Je suis redevenu ce que j'étais en quittant le *Lady Helena*, un être de révolte, de rancune et de désespoir. C'est même pire parce qu'Emmanuel est mort, alors qu'il y a trois ans, même loin, il était en pleine vie...

– L'amour, mon amour, ne peut-il pas te sauver, mon Ismaël ?

En cet instant suprême, le jeune homme livra le plus rude combat d'une existence déjà bien guerrière à cet égard. Il n'avait qu'un mot à prononcer s'assurer un avenir plus paisible. La tentation était indicible de répondre à la question de Diana par l'affirmative au mépris de tous les arguments qu'il avait précédemment avancés. Des gouttes de sueur d'angoisse jaillirent de ses tempes. Le baiser que Diana posa passionnément sur ses lèvres, ses caresses étaient autant d'assauts qu'il repoussait dans une agonie de tout son être. Se sentant prêt à faiblir, il se rebiffa brusquement en criant un «non» sonore, arraché à ses entrailles torturées.

Aveuglée par sa propre détresse, Diana ne supporta pas cette rebuffade dont elle ne comprenait pas les raisons intimes. Elle trépigna, hors d'elle, inondant le malheureux d'une pluie d'injures avant de s'enfuir en sanglotant, sans remarquer qu'épuisé par cette lutte surhumaine, Ismaël Raynes venait de perdre connaissance.

Le mouvement et une voix familière à ses oreilles le sortirent de son évanouissement. Douglas, agenouillé à ses côtés, l'avait allongé plus confortablement et lui parlait avec une douceur pressante.

— Que se passe-t-il, Ismaël ? Qu'est-ce que cela signifie ? Tu as quitté le campement au mépris de toutes précautions. Diana est prostrée dans un silence hargneux et nous ne pouvons obtenir d'elle la moindre explication si ce n'est de nous adresser à toi ! Vous êtes-vous disputés ? Es-tu souffrant ?

Ismaël chercha à se redresser. L'engourdissement d'une nuit passée à la belle étoile et la fraîcheur de l'aube lui causèrent à la poitrine une douleur intolérable. Il serait retombé en arrière si Douglas ne l'avait soutenu fermement et n'avait couvert ses épaules frigorifiées de son propre manteau. Il fallut quelques minutes pour que la souffrance s'atténue et qu'il puisse répondre aux questions angoissées de son compagnon.

— Pardonnez-moi de vous avoir inquiété inutilement, milord. Diana et moi avions besoin de parler en tête à tête ce qui n'est guère possible le jour.

— Je peux le comprendre, mais alors, pourquoi Diana est-elle si malheureuse ?

Le jeune Gallois hésita à avouer toute la vérité : ce qui s'était échangé était leur affaire à eux deux et à eux seuls. Mais après réflexion, il se dit que d'avoir Douglas dans son camp ne serait pas superflu et que le lord écossais, lui, saurait peut-être comprendre ses motivations secrètes et en persuader Diana. Il murmura donc :

— Parce que je lui ai dit que je ne l'épouserai pas !

— Mais !... bafouilla le comte, sidéré au point de ne pas trouver de réponse percutante. Mais... je croyais que vous vous aimiez !

— Nous nous aimons, oui, milord. D'un amour impossible.

— Si tu crains la réaction de ce mufle de Harrison, je me fais fort d'obtenir son consentement ! s'écria Douglas, impétueux. Nous n'en sommes pas à jouer une nouvelle version de Roméo et Juliette !

— Le capitaine Harrison n'est que la face visible de l'iceberg, milord, expliqua Ismaël dont la voix, à mesure qu'il se réchauffait, s'affermisait.

— Que veux-tu dire ? Qu'est-ce qui peut t'empêcher de suivre l'élan de ton cœur ? Est-ce elle, toi ou quelqu'un d'autre ?

— Moi seul, milord.

— Mais pourquoi ? Que peux-tu redouter ? Tu devrais pourtant savoir que tu n'as pas de soucis d'avenir à te faire, si c'est cela qui te tracasse ! J'assurerai ta fortune !

— Jamais, milord ! rétorqua fièrement le Gallois.

Conscient qu'il avait heurté la susceptibilité du jeune homme par sa maladresse d'expression, Douglas se hâta d'expliquer :

— Tu ne m'as pas compris, je me suis mal fait comprendre : c'est moi qui te fournirai du travail de manière à ce que tu ne risques plus ta vie sur tous les océans du monde. Ou rougirais-tu d'être l'intendant du comte d'Arran ?

— Milord, votre bonté...

Douglas ne le laissa pas achever :

— Pas de remerciements ni de compliments ! interrompit-il avec brusquerie. Estimerais-tu contraire à ton honneur d'accepter ma proposition ?

— Milord, songez à ce que je suis, un marin frustre et ignorant...

— Ce marin n'est ni frustre, ni ignorant ! De plus, il est un ami très cher, presque un frère pour moi, ne t'en déplaise ! C'est à ce titre que je lui parle ainsi.

Ismaël Raynes, la gorge nouée d'une émotion qu'il ne songeait pas à dissimuler, saisit la main du comte et la pressa dans les siennes.

— Puisque vous me faites don de votre amitié, milord, permettez que je vous parle à cœur ouvert. Je vous supplie de m'écouter. Je n'épouserai pas Diana parce que je ne veux pas me marier. J'ai eu la faiblesse de céder à mon penchant pour elle durant ma convalescence et de lui laisser croire à une issue favorable. Mais non. Il était temps de lever le voile et lui dire la vérité afin qu'elle ne s'égare plus dans ses chimères. J'ai d'ailleurs d'autres projets.

— Ai-je le droit de savoir lesquels ?

— Je ne les aurais pas mentionnés sinon. De plus, j'ai besoin de vous pour les réaliser. Vous voyez que je n'ai pas pris votre don d'amitié et votre intérêt pour moi pour de vaines paroles mais vraiment pour ce qu'ils étaient !

— Encore heureux que tu ne me fasses pas l'affront de douter de mes propos ! Parle ! Je t'écoute !

Le jeune homme se recueillit en lui-même avant de s'exprimer comme s'il avait fallu concentrer toute son énergie.

— Milord, je ne suis pas fait pour le monde. L'univers étroit d'un bateau, le contact permanent avec les éléments m'ont rapproché d'un Dieu auquel, autrefois, j'ai parfois songé à consacrer ma vie. Les événements en ont décidé autrement. Il y a trois ans, j'ai failli mourir de rage et de désespoir. Aujourd'hui, je suis dans une situation pire encore : Emmanuel est mort. Depuis que je l'ai appris, je résiste quotidiennement à la tentation du suicide parce qu'elle est lâche et contraire à la loi d'amour du Christ. Je ne l'adopterai donc pas car j'ai trouvé une autre voie, plus austère mais qui va combler mes aspirations religieuses : j'ai fait le choix de vivre en ermite, loin des hommes et de leurs querelles, d'apprendre, dans la solitude complète à renouer un dialogue interrompu avec Dieu et cela depuis que Wilfrid Harrison m'a appris par sa haine qu'on pouvait haïr. Avant qu'Emmanuel ne soit frappé par lui, j'ignorais la haine. Je n'avais que de l'indignation. Après, quand j'ai été renvoyé, j'ai compris que j'étais contaminé par cette haine, qu'elle m'habitait à mon tour, qu'elle m'empêchait de pardonner. Je suis devenu un désert de glace, noyé dans d'obscures ténèbres. L'amour que j'ai pour Diana, de ce fait, n'est pas pur. Il ne le sera pas tant que je serai la proie du démon. J'ai donc besoin de réapprendre à pardonner afin de trouver la paix en moi-même. C'est pourquoi, milord, —et c'est là que votre intervention m'est indispensable—, je vous supplie de m'accorder cette prière : trouvez-moi une île déserte dans le vaste Pacifique et laissez-moi y finir ma vie auprès de Dieu, afin que je retrouve la paix et le pardon...

— Ismaël ! Ismaël ! s'écria Douglas qui vingt fois durant le discours de son compagnon avait voulu l'interrompre et laisser exploser sa fureur. Tu es fou ! Fou à lier, mon pauvre garçon ! Tu aimes, tu es aimé et tu me sors une histoire à dormir debout d'île déserte, d'abandon, comme si tu étais un héros de Wyss ou de Ballantyne ! C'est n'importe quoi ! Si tu veux être proche de Dieu, si tu veux prier, pardonner, va passer quelques mois dans un monastère de ta convenance et reviens ensuite, purifié, épouser Diana !

— Je ne veux pas qu'il soit possible de revenir en arrière, milord...

— Et moi, je veux que tu reviennes en arrière, mon cher ! Parce que j'ai très bien compris ton idée : tu ne veux pas te suicider de manière violente, alors que tu te laisses mourir à petit feu sur une île déserte et le tour est joué !

— Non, milord. Donner librement sa vie à Dieu par amour n'est pas un suicide. C'est une expiation de mes fautes...

— Fautes ? Quelles fautes ? Haïr Harrison n'est pas une faute ! C'est un réflexe de salubrité mentale ! Ni Dieu, ni Emmanuel ne réclament pareil sacrifice !

— Mon cœur demande la paix, milord. Il demande l'amour. Il demande le pardon et l'espérance. Actuellement, il n'est rien qu'un désert...

— Eh bien, justement, ce n'est pas dans la solitude la plus absolue que tu vas pouvoir trouver tout ce dont ton cœur a besoin. C'est dans la vie quotidienne avec des gens qui t'aiment, dont une certaine jeune fille. Cela ne m'étonne pas qu'elle ait mal réagi si tu lui as tenu un discours pareil. La douleur t'a égaré, mon ami ! Alors, tiens le toi pour dit : ma réponse à ta demande est NON. Tu rentreras avec nous en Ecosse, tu iras faire un petit tour dans une abbaye et je suis certain que dans quelques mois, tu auras oublié cette idée saugrenue et que tu en riras avec nous le jour de ton mariage...

Ismaël Raynes se releva avec une prestesse que l'on n'eût pas attendue de lui. Son regard clair s'était soudain durci d'amertume.

— Je croyais pouvoir faire confiance à votre amitié, milord. Tant pis !

Et sans un mot de plus, il s'éloigna à grandes enjambées vers le campement. Douglas, effrayé par cette détermination farouche et le cinglant reproche reçu, courut derrière lui et lui saisit le bras pour arrêter sa progression :

— Ismaël ! Ne comprends-tu pas que c'est justement par amitié que je refuse, parce que je ne veux pas te perdre !

Autant s'adresser à un mur. Le marin ne condescendit même pas à répondre ni à lui faire l'aumône d'un regard. D'ailleurs, la petite troupe était déjà prête à partir. L'agitation de la clairière empêcha Douglas de poursuivre la discussion en public. Par contre, dès qu'il le put, c'est-à-dire le soir même après le repas, il s'arrangea pour rencontrer son frère et sa belle-sœur seuls afin de partager son terrible secret. Paul réagit avec désinvolture, à cent lieues des remous d'une conscience si étrangère à la sienne. Il s'affirma persuadé qu'Ismaël faisait là un chantage affectif auquel il ne fallait surtout pas céder.

— Mais que veut-il obtenir ? rétorqua Douglas. Pour qu'il y ait chantage, il faut qu'il y ait des conditions à remplir. Il n'en a posé aucune. Ce n'est pas moi qui vais lui rendre Emmanuel vivant, ni lui donner la paix qu'il recherche.

— Il est fatigué, éprouvé même et son jugement en est fatalement altéré. Avec un repos forcé sur le *Conqueror*, la présence de Diana, il reviendra à des idées plus saines ! Inutile de dramatiser !

Sophie Masefield secoua sa jolie tête blonde :

— Je ne suis malheureusement pas aussi optimiste que toi, mon cher Paul. Ismaël possède un redoutable sens de l'absolu. Il est aussi très lucide quant à son éventuel mariage avec Diana. Même si nous réussissons à extorquer au capitaine son accord, une union entre ces deux êtres ne sera pas nécessairement heureuse car il y aura toujours entre eux le souvenir d'Emmanuel...

— On ne vit pas toute une vie avec les morts ! Je ne nie pas que cette disparition soit tragique. Nous en sommes tous profondément attristés, certains plus profondément que d'autres parce qu'ils avaient des liens privilégiés avec cet enfant. Mais un deuil se surmonte, que diable ! Qu'on s'appelle Ismaël ou Diana !

— Le problème n'est peut-être pas dans ce deuil, reprit Sophie, pensive. Mais plutôt dans un domaine qui nous est plus étranger. D'après ce qu'a dit Douglas, Ismaël semble traverser une crise religieuse. Il parle beaucoup de pardon et de paix. D'espoir et de désespoir. Cela ne m'étonne pas qu'il souhaite

l'isolement. Qu'une île déserte soit le meilleur remède de résoudre sa crise me semble excessif. Vous avez eu raison, Douglas, de lui suggérer un couvent...

– Même cela, il l'a refusé...

– Sans doute n'est-il pas prêt pour cela. Ce qui me fait peur, c'est qu'il ne se suicide...

– Il ne peut se suicider s'il est religieux ! trancha Paul avec son assurance habituelle.

– L'excès de sa souffrance, l'absence de paix intérieure qu'il déplore peuvent le faire basculer dans une solution fatale. Vous avez utilisé les mots de «désert», de «glace» pour décrire son état...

– C'est lui-même qui les a utilisés...

– Ce qui prouve bien sa lucidité. Enfin, une certaine lucidité. Je vais essayer de lui parler, de le raisonner, de trouver un compromis. Il doit bien y avoir un moyen d'atteindre son jugement.

Sophie était pleine de bonnes intentions. Elle s'aperçut très vite qu'essayer de discuter avec Ismaël tenait du prodige et nécessitait des vertus de patience absolument phénoménales. Ce jeune homme calme, déterminé, discret était aussi inflexible et tête. Il maintenait sa volonté d'être abandonné sur une île déserte, tranquillement, fermement, sans négociation possible. Et il ne faisait pas mystère que s'il restait, contraint et forcé, dans le monde, il ne tarderait pas à mourir parce qu'il ne serait pas en état d'apprendre à faire la paix en lui. Sophie ne comprenait vraiment pas son raisonnement, mais plus les jours passaient, plus elle sentait qu'il fallait sortir de ce dilemme. Elle suggéra donc une acceptation limitée dans le temps. Ismaël réfléchit longuement à cette proposition. Lorsque la jeune femme revint chercher une réponse, le Gallois lui dit :

– Revenez quand votre enfant aura quatorze ou quinze ans. Plus tôt, j'aurais encore à combattre le souvenir d'Emmanuel...

Sophie lui lança un regard intense. Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine : non seulement, elle avait vaincu la résistance d'Ismaël mais elle pouvait fixer une date nette à cet exil en avouant au jeune homme un secret que Paul ignorait encore :

– Dans ce cas, Ismaël, ce sera en 1881, en juin 1881.

Un sourire empreint d'une clarté quasi surnaturelle ressuscita un instant l'ancien visage d'Ismaël.

– Madame, soyez bénis, vous et l'enfant que vous portez !

Chapitre 12

Une nouvelle inattendue accueillit les membres de l'expédition lorsqu'ils arrivèrent dans le petit village d'où ils étaient partis un mois plus tôt : le vieil irlandais qui jouait le rôle de chef les informa que quelques jours auparavant, un homme s'était présenté à lui comme un des marins du *Lady Helena* retrouvé par l'expédition, mais que celle-ci avait décidé de se rendre à Port Augusta et demandait au second de les y rejoindre dans les plus brefs délais. L'affaire lui parut bizarre car l'homme ne lui inspirait pas confiance et n'avait aucun papier prouvant l'authenticité de ses propos. Il en référa pourtant à Thomas Lee qui fit passer à l'homme un interrogatoire serré. Rien n'y fit : l'individu ne démordit pas de sa version. Il décrivit en détail tous les membres de l'expédition, mais lorsqu'il s'agit de parler davantage du *Lady Helena*, de ses marins et de son capitaine, ses connaissances semblèrent plus que réduites au second qui, par précaution, le mit aux fers. Il était bien embarrassé car cette arrivée inopinée laissait à penser que l'expédition traversait de graves dangers et était peut-être menacée dans son existence. Depuis quelques jours en effet, son inquiétude grandissait : il y avait déjà plus d'une semaine que les hardis écossais auraient dû être de retour. Une absence si longue n'était pas naturelle. Devait-il monter une nouvelle expédition pour aller à la recherche de ses compagnons ? Devait-il attendre ? Et si l'histoire de Port Augusta était vraie ?

Il était dans cette disposition d'esprit quand la petite troupe apparut sur la grève. Tout en faisant mettre la chaloupe à l'eau, le second, armé de sa longue-vue, comptait le nombre de gens qu'il voyait. Il lui semblait, sans pour autant pouvoir l'affirmer qu'ils étaient plus nombreux qu'au départ, mais s'étonna que dans ces conditions, l'atmosphère ne fut pas plus joyeuse et qu'il n'y eût pas de cris de victoire, ni de démonstrations enthousiastes. Le cœur serré, il attendit donc que le capitaine et les premiers de ses compagnons à prendre place dans la chaloupe mettent le pied sur le *Conqueror*.

— Bonjour, Thomas, dit gravement Douglas en tendant la main à son fidèle marin. Nous avons atteint notre but : nous avons retrouvé Wilfrid Harrison, Forbes et Richardson, mais au prix de la mort de l'un de nous.

Thomas Lee étouffa un cri d'effroi. La raison de la présence de l'homme actuellement à fond de cale devenait soudain particulièrement menaçante.

— Emmanuel, notre enfant de lumière, n'est plus.

— Maladie ? demanda le second qui voulait espérer ne pas entendre la réponse qu'il redoutait et que Douglas lui fit :

— Assassinat.

Sans attendre davantage, tandis que la chaloupe repartait chercher le reste de l'expédition qui n'avait pas pu faire partie du premier convoi, Thomas Lee

parla de l'inconnu et résuma brièvement ses craintes le concernant.

— Tu as bien fait. Il s'agit certainement d'un de ces bandits de malheur ! Fais le monter que nous l'interrogeons !

L'homme fut amené sur le pont. En découvrant d'un regard les nouveaux venus, il esquissa une grimace de surprise puis afficha une attitude de défiance moqueuse.

— Vous faites partie de ceux qui ont enlevé et tué notre enfant, n'est-ce pas ?

— Enlevé, peut-être. Tué, non !

— Emmanuel est vivant ? hurla Douglas sans pouvoir se contenir.

Un éclair cruel passa dans les yeux du bandit.

— Il est mort.

— Donc vous l'avez assassiné !

— Non, contredit le bandit, l'œil féroce. Vous voulez vraiment savoir la vérité ?

— Nous l'exigeons !

— Vous en êtes sûrs ? insista l'homme avec ce mélange de sarcasme et de dureté qui le caractérisait et qui le rendait si repoussant.

— Qu'avez-vous de si affreux à nous dire ?

— Mes compagnons et moi nous sommes séparés. Moi, je devais rejoindre votre bâtiment avec le gosse et convaincre votre second que voici qu'il fallait rallier Port-Augusta où devaient m'attendre mes complices. Seulement voilà, nous n'avions pas grand-chose à manger. En plus, le gamin s'est fait mordre par une vipère. Une occasion inouïe. Il est mort et m'a permis de ne pas mourir. Malheureusement, il n'était pas très épais et votre second peut affirmer que je n'étais pas très en forme quand je suis arrivé ici !

— Vous mentez ! s'écria Douglas d'une voix blanche. Vous mentez ! Vous n'avez pas osé...

— Bien sûr que si ! Vous savez, quand on crève de faim, on ne fait pas la fine bouche !

Douglas, se domptant à suffoquer, parvint à se maîtriser. Il regrettait d'avoir commencé l'interrogatoire en présence de sa belle-sœur et de sa nièce. Les deux jeunes femmes, en larmes, se soutenaient mutuellement. Ismaël Raynes, très pâle, très droit, se tenait immobile près du bastingage, le visage totalement inexpressif.

— Vous êtes un monstre, mais nous sommes des gens civilisés. Nous vous remettrons donc aux autorités de Port Augusta afin que justice soit faite. Quelle que soit la manière dont notre enfant est mort, vous en êtes coupable. Qu'on le ramène à fond de cale.

Ce fut fait au moment où le reste de l'expédition mettait le pied sur le *Conqueror*. Douglas que les révélations du criminel avaient brisé laissa son frère expliquer aux arrivants le terrible épilogue de cette tragédie. Des cris de haine et de vengeance retentirent. Wilfrid Harrison, toujours excessif, dut être maîtrisé car il s'apprêtait à faire un mauvais parti au bandit.

Après des adieux touchants aux habitants du petit village, particulièrement à David et Bill qui avaient partagé chacun à sa manière les souffrances de leurs compagnons et qui avaient assisté, impuissants, à l'écroulement physique et moral d'un homme qu'ils avaient appris à aimer et à respecter, le *Conqueror* leva l'ancre pour se diriger le plus rapidement possible vers Port-Augusta. Ismaël Raynes avait demandé au comte d'Arran de se joindre à l'équipage, tout comme Forbes et Richardson l'avaient fait avant lui. Après lui avoir d'abord opposé un

refus, Douglas finit par céder à son désir : il comprenait que le jeune homme pût souhaiter étourdir sa douleur dans le travail. Appartenir à une bordée lui permettait aussi de ne pas trop croiser Diana, même si le capitaine avait insisté pour qu'il partage leurs repas et loge à l'arrière. Mais Ismaël que le sommeil fuyait passait une grande partie de ses nuits sur le pont, même lorsqu'il n'était pas de quart. Se retrouver dans la cabine qui avait été celle d'Emmanuel, encore pleine de sa présence, de ses livres, de ses vêtements, devenue fief des chats depuis son départ, était plus qu'il ne lui était possible d'accepter. Il n'avait pas reparlé de son projet ce qui était de bon augure pour ses amis. Il n'y avait que Sophie pour affirmer que ce silence ne prouvait rien et que le sujet n'allait pas tarder à revenir sur le tapis. De fait, un soir, alors que Douglas était accoudé à la lisse après le coucher des passagers, Ismaël vint le rejoindre. La démarche était inhabituelle. D'ordinaire, c'était Douglas qui faisait les premiers pas sans se laisser rebouter par l'excessive réserve du jeune homme qui semblait toujours vouloir disparaître aux regards des autres.

— Milord, je vous ai fait une requête la semaine dernière. Vous l'avez plus ou moins rejetée, mais Madame Masefield a dû vous dire que nous avions trouvé un compromis. L'avez-vous accepté ?

La voix restait la même, chaude, nuancée, chantante, contrastant violemment avec le visage défiguré par le chagrin et l'implacable lutte livrée contre lui. Plus que les traits creusés, la pâleur, les cernes, la maigreur, c'était le regard qui faisait mal. La lumière s'en était allée, cette lumière étonnante, toute intérieure sous le magnétisme duquel Douglas s'était laissé envoûter. Il ne restait plus qu'une infinie tristesse, une douceur déchirante. Le noble écossais sentit que celui dont il avait voulu faire un ami lui échappait. Comment le retenir ? Par la persuasion ? Par la force ? En l'enfermant dans sa cabine ? Quel remède y avait-il à cette folie qui l'avait saisi ? Se substituer à sa volonté ? Le considérer comme un malade et agir en conséquence ? Seul, le comte aurait employé les grands moyens. Mais il respectait les intuitions de sa belle-sœur : celle-ci l'avait prévenu que ne pas accéder à la demande du gallois, c'était hâter sa mort.

— Ismaël, pourquoi veux-tu nous faire tant de mal ? murmura Douglas avec émotion. Nous t'aimons et tu nous brises le cœur. Comment peux-tu croire que nous allons accepter de te perdre, que nous allons être les artisans de notre séparation ?

A ces questions, dictées par une sincère amitié, le jeune homme abandonna un peu de cette indifférence qui lui était si étrangère :

— Milord, si vous m'aimez vraiment, vous devez comprendre que vous me perdrez beaucoup plus sûrement en me refusant la solitude que je réclame... En me laissant sur des rivages déserts, songez que vous me permettrez de renaître. N'est-ce pas ce que vous souhaitez pour moi ?

— Je souhaite que tu retrouves la paix intérieure qui t'a quitté, tu le sais. Je souhaite ce qui est le meilleur pour toi. Et je ne peux me résoudre à croire que ce soit en satisfaisant un caprice aux conséquences imprévisibles. Le prix que tu veux payer est trop élevé...

— Pour vous ou pour moi, milord ? Est-ce vous que vous cherchez à protéger ou moi ? Le prix est modeste. C'est vous qui ne voulez pas le payer !

Une vive rougeur couvrit les joues de Douglas : la question d'Ismaël était cruelle parce qu'elle était juste. En effet, dans quelle mesure n'était-ce pas par intérêt égoïste que le comte souhaitait garder le marin à ses côtés ? Il

se reprit rapidement. Non, s'il se révoltait contre la décision du jeune homme, c'était parce qu'il pensait au gâchis que représentait sa décision alors qu'il était aimé et qu'il aimait. Que se passerait-il dans quelques mois, quand Ismaël se retrouverait seul sur son île et prendrait conscience de sa folie ? D'un couvent, on peut sortir. Du désert aussi. D'un îlot perdu au milieu du Pacifique, non. A moins qu'on ne vienne régulièrement s'enquérir du sort de l'insensé. Quinze ans, c'était affreusement long. Ismaël aurait quarante ans, lui, Douglas atteindrait la cinquantaine... Tant de choses pouvaient se produire en ces années. Il pourrait tout simplement ne plus être en état de revenir...

— Mets-toi à notre place ! s'écria le lord avec flamme. Que ferais-tu si tu étais dans notre situation ? Ne résisterais-tu pas de toutes tes forces ? Ne te révolterais-tu pas ? Ne croirais-tu pas que ton interlocuteur est fou ? Tu es muré dans ta souffrance et tu sembles oublier que nous sommes aussi des êtres humains, que nous souffrons aussi de la mort d'Emmanuel, que nous t'aimons !

— Vous m'accusez d'être égoïste, c'est cela ?

— Oui, je te le dis sans ambages, comme je le pense. Ton chagrin te ferme au nôtre !

D'un élan soudain, Ismaël Raynes saisit la main du comte. Son regard, étonnamment, avait recouvré la lumière disparue les derniers jours. Ses yeux verts luisaient dans l'obscurité seulement atténuee par l'éclat argenté de la lune.

— Milord, vous ne m'avez pas compris. Loin de me fermer au vôtre, mon chagrin est une offrande, un passage que je dois franchir pour rejoindre Dieu et parvenir à la paix !

— Que tu parviennes à la paix, soit, que tu rejoignes Dieu, passe encore, mais est-ce que tu as besoin de t'exclure du monde des vivants pour y parvenir ?

— Oui. Vous m'avez proposé un monastère et je vous remercie de cette délicatesse à mon égard. Je sais que vous avez du mal à comprendre ma démarche parce qu'elle est le fruit d'un acte de foi et que vous êtes athée. Dans quinze ans, peut-être, je pourrai aller dans ce monastère. Pour l'instant, c'est impossible. Il faut d'abord que je meure à moi-même, aux affections terrestres, que ce soit celle d'Emmanuel, de Diana ou la vôtre. Pour cela, je le sais, j'ai besoin de plusieurs années. Une durée trop brève me laisserait me raccrocher au passé, au doute, aux attaches de toutes sortes. Je vivrais dans l'anticipation de votre retour et le fruit de la solitude serait stérile. Une fois que je me serai dépouillé de tout ce qui m'encombre, m'alourdit, me torture, alors je pourrai renaître et là, je pourrai reprendre une vie qui, je vous l'ai déjà dit, aurait dû plus tôt se consacrer à Dieu. Ayez confiance, milord, l'avenir vous prouvera que j'ai raison.

— Je n'en suis pas à l'avenir. J'en suis au présent et je peux te dire que tu le rends bien difficile. Et en plus, je ne combats même pas à armes égales puisque je ne crois pas en Dieu !

Ismaël Raynes lâcha la main du comte qu'il n'avait pas quittée et se retourna pour plonger son regard dans les ténèbres. Croyant sentir une faille, Douglas s'y engouffra :

— Et tu accentues encore ma culpabilité dans ce qui s'est passé !

Le jeune homme fit volte-face :

— Milord, s'écria-t-il, sauf votre respect, je vous interdis de parler de culpabilité !

— Comment veux-tu que je ne m'accuse pas d'être la cause première de nos malheurs, celui qui, en frappant Emmanuel t'a touché, celui qui te fait choisir cet exil stupide ? Après tout...

— Assez, milord ! Assez ! interrompit Ismaël avec une autorité surprenante chez cet homme toujours si discret. Si vous voulez vous sentir coupable, alors, voyez dans l'acceptation de cet «exil stupide» comme vous dites, l'expiation de votre faute !

Douglas, découragé, se cacha le visage dans ses mains. Il avait cru trouver une parade à l'autodestruction du marin. Son arme se retournait habilement contre lui.

— Milord, reprit Ismaël d'une voix plus basse et plus douce, j'ai encore un mot à vous dire...

Le comte se redressa d'une pièce, le visage convulsé :

— Que peux-tu me dire de plus ? rugit-il, hors de lui. N'as-tu pas déjà tout dit ? N'ai-je pas déjà tout entendu de tes sornettes ? Ah, satané gallois ! Sous tes dehors angéliques, tu es un bien redoutable adversaire ! Parle donc ! Achève-moi ! Après tout, j'ai perdu Emmanuel ! Je te perds ! Il ne me reste plus grand-chose à abandonner derrière moi !

Une nouvelle fois, la main d'Ismaël se posa sur celle du lord, comme pour l'apaiser.

— Milord, murmura le jeune homme sans paraître contrarié par cet accès de colère. J'ai entendu dire que vous auriez voulu donner un foyer à Emmanuel. Vous auriez été un père merveilleux pour lui. Vous l'avez été, d'ailleurs. Aujourd'hui, c'est Diana que je vous confie. Elle a besoin de votre force et de votre amour. Et je sais que vous n'en manquez pas à son égard !

— Qu'est-ce qui peut t'autoriser à le croire ? s'exclama Douglas en s'empourprant. Tu...

— Ne niez pas, milord. Diana ne vous est pas indifférente. Et elle a trop besoin d'amour pour refuser longtemps le vôtre !

— C'est toi qu'elle aime !

— Cette affaire est déjà réglée. Elle l'aurait été bien plus tôt si nous ne nous étions pas rencontrés à nouveau.

— Oh, pourquoi lis-tu si clair en moi ? gémit Douglas, épuisé par cette conversation et prêt à honnir celui qui lui infligeait tant de souffrances : il n'en pouvait plus de devoir contenir ses sentiments et d'affronter la dialectique tordue de son ami. Après des jours d'angoisse, de chagrin, c'était plus qu'il ne pouvait endurer. Il n'avait même pas la foi pour l'aider à surmonter cette crise de conscience. Ismaël, lui, à tort ou à raison, trouvait en Dieu un réconfort et une justification.

Le lendemain, le *Conqueror* jetait l'ancre pour quelques heures seulement à Port Augusta, le temps de remettre le bandit aux mains des autorités et de les prévenir de l'arrivée éventuelle de quelques autres personnages de semblable réputation. Jusqu'alors, aucun signe de ces malfaiteurs, mais l'officier de police promit d'être vigilant. Il recueillit la déposition du comte concernant l'enlèvement et la mort du petit garçon qu'il présenta comme son fils. Cette reconnaissance posthume était une bien maigre consolation, mais Douglas s'y accrocha avec la même obstination qu'Ismaël maintenant son projet d'abandon.

Le voilier écossais remit à la voile, cette fois pour se rendre à Adélaïde. Chacun à bord fut surpris jusqu'au moment où le capitaine expliqua qu'il fallait bien préparer l'exil de son ami gallois. Sophie sut alors qu'elle avait réussi à faire flétrir son beau-frère. Même si elle n'était pas heureuse de voir le marin

choisir cette voie si étroite, elle avait la première compris qu'il n'y avait pas d'autre issue, ni pour lui, ni pour ses compagnons. Le sacrifice était pour tous. Nombreux furent ceux qui entreprirent la tâche impossible de faire revenir Ismaël sur sa décision. Diana pleura toutes les larmes de son corps, les marins s'employèrent les uns et les autres à le convaincre de sa folie, Wilfrid Harrison lui-même intervint pour l'amadouer en le suppliant de rester auprès d'eux. Peine perdue. Le jeune homme écoutait tranquillement, remerciait et reprenait son attitude silencieuse et distante.

Il fallut une bonne semaine avant que le *Conqueror* ne reprenne la mer, chargé comme jamais un voilier de plaisance ne fut : animaux domestiques – lapins, poules, canards, agneaux, chats, chiots... –, outils de toutes sortes, armes et munitions, denrées alimentaires, graines, plants, médicaments, vêtements, tissus, mobilier, ustensiles de cuisine, vaisselle... Il n'y eut bientôt plus un pouce de disponible à bord, chaque coin et recoin étant réquisitionnés pour y abriter un objet nécessaire au naufragé volontaire. Durant tout ce temps et ces achats, Ismaël Raynes, pourtant le premier intéressé, ne participa à rien. Il avait été séchement renvoyé à sa besogne de matelot par le capitaine qui avait exigé d'être le seul à s'occuper de cette tâche pénible : Douglas, faute de pouvoir convaincre son ami, avait décidé de ne confier à personne d'autre qu'à lui-même le soin de préparer son exil dans les meilleures conditions possibles. C'était pour lui la manière d'affirmer son amitié : ne pouvant pas faire démordre l'entêté de sa décision, il lui fallait déverser son énergie dans une cause digne de ce nom. L'humble marin quittant le monde des hommes se verrait couvert d'une richesse qu'il n'avait sans doute jamais imaginée. Paradoxe et ironie de sa situation...

Trois semaines plus tard, après une navigation rendue pénible par des vents contraires, le *Conqueror* arriva en vue d'une côte au sud de l'archipel Cook. Les cartes l'indiquaient comme un vulgaire récif, mais l'examen à la longue-vue permettait de croire que celui-ci était d'une certaine taille, à en juger par le cône volcanique qui le dominait.

– Devons-nous approcher ? demanda Thomas Lee qui avait déjà fait réduire la voilure, mais qui attendait des ordres plus précis de son capitaine.

Or celui-ci, immobile, les bras croisés, considérait l'horizon d'un air de menace et de haine comme s'il avait voulu anéantir cette terre inconnue et tout ce qu'elle signifiait de dévastation dans sa vie et celle des autres.

– Nous sommes là pour cela, il me semble, grommela Douglas d'une voix si revêche qu'elle ressemblait à un grognement d'animal prêt à mordre.

En raison des brisants, Ismaël Raynes se porta volontaire pour monter dans les barres de perroquet et guider ainsi le timonier à travers le labyrinthe des récifs coralliens. Cet exercice lui permettait non seulement d'être utile, mais d'échapper aux regards de tous. Avec l'annonce de la terre toute proche, les passagers et l'équipage étaient tous sur le pont, le cœur étreint d'un indéfinissable malaise, songeant aux raisons qui les amenaient à contempler ces rivages verdoyants, dominés par la silhouette déchiquetée et sombre du volcan. Était-ce donc là que le jeune insensé allait passer les quatorze prochaines années de sa vie ?

Les atterrages dangereux étant franchis grâce à une collaboration parfaite entre le timonier, la vigie et le vent, le *Conqueror* jeta l'ancre dans un lagon d'un bleu si transparent qu'il laissait voir le fond de sable fin et la féerie de poissons multicolores qui y évoluaient. Douglas fit tirer quelques coups de feu pour s'assurer qu'il n'y avait aucune présence indigène avant d'autoriser à mettre le

canot à l'eau. Y prirent place son frère Paul, Ismaël bien évidemment, Wilfrid Harrison aussi muet que les autres, quatre matelots et lui-même pour une première reconnaissance.

Pour se rendre compte de la configuration des lieux, Douglas mit le cap droit sur le volcan en remontant le cours d'une petite rivière qui sinuait entre des berges que le pied de l'homme semblait n'avoir jamais foulées. La température était douce sous les ombrages mais elle devint forte dès que la petite troupe ne fut plus à couvert de l'épaisse végétation dans laquelle il fallait se frayer un chemin à la machette. De nombreux volatiles s'envolaient à leur passage. Ils tuèrent deux serpents d'une belle longueur qui n'avaient pas fui assez vite. La progression jusqu'au sommet fut laborieuse. Les pierres basaltiques roulaient sous leurs pieds. Paul pestait à chaque fois qu'il perdait l'équilibre ou redescendait involontairement de quelques mètres. Les autres, plus agiles, plus habitués à un sol instable, grimpaien sans parler, l'œil rivé sur le sommet qui paraissait s'éloigner au fur et à mesure de leur avancée. Enfin, ils parvinrent au point culminant. Contrairement à ce que certains avaient attendu, le volcan n'avait pas de cratère. Il se terminait par un bouchon de lave érodé par les pluies et le vent. De là, la vue était parfaite : la carte de l'île s'étalait, étonnamment petite au milieu de l'immensité déserte du Pacifique, pareille à une tortue se prélassant au soleil. A l'est, du côté des vents dominants et des précipitations, la végétation était abondante, avec une épaisse forêt au sud. Au nord, c'était davantage un relief de plateau et de vastes étendues d'herbe. A l'ouest, du côté abrité par la masse du volcan, le relief était aride, tourmenté, témoignant des anciennes révoltes telluriques qui avaient vu naître cette île. Par endroits, le rocher tombait directement dans la mer, laissant imaginer un soudain effondrement de la croûte terrestre à une époque déjà très ancienne. Ce côté-là n'avait pas de récifs apparents. Ceux-ci formaient un demi cercle sur les rivages les plus abordables. Ce relevé topographique effectué, les membres de la petite troupe vérifièrent une nouvelle fois l'absence apparente de population indigène qui, si elle avait existé, aurait dû se manifester auprès des points d'eau. Or ceux-ci ne trahissaient aucune présence humaine. Néanmoins, Douglas voulut s'en assurer une nouvelle fois et en redescendant suivit avec ses compagnons le cours d'une deuxième rivière plus petite, dont ils trouvèrent la source à quelques mètres en contrebas. Elle les amena à une autre baie que celle où le *Conqueror* avait relâché, sans qu'aucun signe de vie humaine n'ait pu être soupçonné.

Ce fut en franchissant la barrière rocheuse qui séparait les deux baies qu'Ismaël Raynes avisa quelques grottes qu'il s'empressa de visiter. Elles formaient des abris naturels, bien protégés du vent et de la pluie.

— Une vraie maison avec plusieurs pièces ! s'écria le jeune homme avec une sorte d'enthousiasme enfantin. Je n'ai jamais connu un tel luxe !

Les autres membres du groupe, particulièrement les deux frères, le foudroyèrent du regard. Comment pouvait-il plaisanter sur un sujet aussi dramatique ? Cela prouvait bien qu'il ne vivait pas dans le même monde qu'eux, qu'il était fou et qu'il ne mesurait absolument pas le caractère irrévocable de la décision qu'il était en train de prendre.

— Bien sûr ! ricana le plus jeune d'un air goguenard. Tout cela est charmant ! Tu sais pourtant ce qui est arrivé à Robinson ! Quand nous te retrouverons, tu seras retourné à l'état sauvage ! Tu ne seras plus qu'une brute sans âme !

— Peut-être, monsieur Masefield, peut-être, murmura Ismaël en regardant Paul d'un air songeur, plus mélancolique que triste. Dans ce cas, je ne souffrirai

plus. Et c'est ce qui peut m'arriver de mieux!...

Cette réplique, faite si doucement, si tranquillement, si sincèrement, apaisa les deux frères : elle disait mieux que de longs discours le chemin de croix du marin. Ses silences n'étaient destinés qu'à endormir les craintes ou les révoltes de son entourage.

Le canot revint alors à bord. On était en fin d'après-midi. Paul résuma à sa femme et à Diana les conclusions de l'exploration de l'île. Les marins en firent autant à l'égard de leurs compagnons. Puis, le silence se fit tandis que la nuit tombait. Les passagers mangèrent sans Ismaël réfugié dans les barres de perroquet. Hésitait-il ? Pesait-il encore le pour et le contre ? Priait-il ? Il ne redescendit qu'à l'aube. Douglas qui, pas plus que lui, n'avait pu fermer l'œil, l'accueillit par ces mots :

– Alors ? Tu as enfin compris que tu étais fou ? Pouvons-nous partir, maintenant que tu as vu que ton projet n'avait pas le sens commun ?

Le jeune homme jeta un long coup d'œil sur l'île émergeant de la brume matinale, puis porta son regard sur le comte d'Arran.

– Non, milord, dit-il d'une voix très grave qui voulait prouver qu'il ne s'engageait pas à la légère. Je maintiens mon projet. Je reste ici. Cette île est providentielle.

– Tu as le droit de changer d'avis, tu sais ! Ce serait un signe de bon sens ! J'ai peur que tu n'aies pas le courage de revenir en arrière... Tout le monde t'estimerait davantage si tu nous disais tout bonnement que tu renonces !

– Je ne cherche l'estime de personne, milord. Que peut-être la mienne ! Non, j'ai fait mon choix. Ce n'est pas par orgueil que je le maintiens. C'est parce qu'après cette nuit de réflexion et de prière, j'ai la conviction que c'est le bon et que, sur cette île, je pourrai me reconstruire et apprendre le pardon !

– Tu t'imagines vraiment quatorze ans sur ce rocher qui cessera bientôt d'être idyllique ?

– Pouvais-je rêver mieux ?

– Reviens sur terre, Ismaël !

– Milord, tout ceci est inutile et ne nous mènera à rien. Je...

Il ne put finir sa phrase : Douglas avait tourné les talons sans vouloir en entendre davantage.

La journée se passa dans une frénésie d'activité pour certains, dans une totale léthargie pour d'autres. Le *Conqueror* fut vidé de l'essentiel de son contenu, le capitaine ne consentant à garder que ce qui était indispensable pour leur retour à Glasgow. S'il avait cru que cela pouvait servir, il aurait donné jusqu'à sa dernière chemise. A la place, il fit enlever tous les livres de la bibliothèque qu'il s'était constitué, ses quelques tableaux de valeur, sa literie, des vêtements supplémentaires lui appartenant, les deux chatons d'Altaïr. Il hésita à faire transporter le piano et finit par le garder à bord : Sophie serait heureuse d'en jouer alors qu'il n'aurait qu'un intérêt sentimental pour Ismaël et qu'il s'abîmerait à ne pas jouer. Le violon resta aussi pour d'autres raisons : c'était celui que Douglas avait offert à son petit neveu et il n'aurait pu se résoudre à s'en séparer. A la place, il donna un adorable pastel de l'enfant réalisé par Sophie durant la traversée. Elle avait croqué l'enfant alors qu'il travaillait dans le carré sous la direction de Douglas, seul moment avec son étude du piano où il restait immobile durant un temps assez long.

Les marins, eux, construisaient des enclos pour les animaux et montaient tous les objets jusqu'aux grottes repérées par Ismaël la veille et dans lesquelles il était possible de faire effectivement une habitation fort correcte.

Le jeune Gallois ne se mêla pas à toute cette agitation. Il passa sa journée dans le carré, prostré, assis sur le tabouret de piano, considérant tantôt le clavier aux touches silencieuses, tantôt une aquarelle peinte par Sophie qui représentait Diana et Emmanuel sur le pont, quelques semaines plus tôt. Parfois les larmes lui brouillaient la vue. Il était arrivé à l'arrachement final, à ces heures terribles où se jouait son destin, où il tournait volontairement et définitivement le dos à celle qu'il aimait toujours. Il savait qu'il n'avait qu'un mot à dire pour que s'éloigne la coupe du sacrifice, ce sacrifice qu'il s'était imposé. Douglas s'était fait le démon tentateur, une dernière fois. Mais il n'était plus possible, ni souhaitable de revenir en arrière. Si porte il y avait pour parvenir à la paix, à la miséricorde, à l'amour universel, elle était si étroite, si évanescante qu'il ne parvenait même plus à la voir. En ces instants de vide total où il était seul face à lui-même et à sa décision, il n'était même plus sûr qu'elle existât. Il lui fallait donc maintenir le cap et continuer ce combat de Titans contre les forces des ténèbres.

Diana, enfermée dans sa cabine, vivait aussi des affres d'une autre nature. Elle oscillait entre la haine et l'adoration, tour à tour pleine de fureur contre cet homme qui la faisait tant souffrir, tantôt admirative devant cette immolation incompréhensible pour elle et qu'elle attribuait à cette foi qu'elle ne partageait pas.

La nuit fut terrible pour tous. Chacun s'était retiré après un frugal et silencieux repas. Le jour qui allait se lever dans quelques heures verrait la séparation inéluctable, d'aucuns parlaient d'abandon, d'autres de crime.

Diana, terrifiée par la proximité du drame, ne put plus y tenir. Elle bondit sur le pont, certaine d'y trouver son ami. Comme elle l'avait prévu, il ne dormait pas. Dort-on la veille de son exécution ? Appuyé à la lisse, il s'abîmait dans la nuit environnante, conscient jusqu'au bout de son pouvoir sur les événements et décidé à ne pas se soustraire à ce défi. Il sursauta en sentant une présence reconnaissable entre toutes. Une fraction de seconde, il eut la tentation de fuir cette confrontation destinée à lui rendre son sacrifice plus dur encore. Mais, être de volonté, il ne se déroba pas à ce nouvel assaut.

Diana, de ses doigts légers, caressa les cheveux trop longs, ébouriffés par le vent nocturne, puis doucement, effleura le visage que l'obscurité lui dissimulait, semblant vouloir graver en elle la mémoire des traits chéris.

– Tu pleures....

– Et pourquoi non ? demanda le jeune homme en lui prenant la main. Tu peux me haïr de rester sur cette île. C'est déjà une consolation. Mais moi, je n'ai que moi à blâmer !...

– Alors, reste, mon amour !...

– Ne m'appelle pas ainsi ! s'écria Ismaël d'une voix oppressée.

– Pourquoi non ? Tu es mon amour et....

– Tais-toi ! ordonna-t-il avec une violence inhabituelle avant d'ajouter dans un souffle angoissé :

– La mort serait plus facile !

Diana, consciente à ces mots qu'elle augmentait la souffrance de celui qu'elle aimait, resta indécise : devait-elle insister encore, user de son pouvoir pour

brisier la résistance de celui qui, tout en disant l'aimer, s'arrangeait pour la quitter ? Ou devait-elle l'éloigner, respecter ce choix qu'elle ne comprenait pas ?

Elle fut surprise quand les deux bras du jeune homme l'entourèrent, d'un geste tendre et spontané, plein d'une passion brûlante.

— Ma chérie, il faut nous quitter. Adieu ! Va ! Va ! Laisse-moi maintenant ! Je t'aime encore trop pour supporter de vivre encore quelques heures à tes côtés. Va !

Sa voix se brisa de sanglots. Il étreignit la jeune fille tout en baisant ses lèvres décolorées puis se dégagea rapidement.

Un bras robuste cette fois arrêta son mouvement pour descendre dans le canot. Diana, à demi inanimée, n'ayant même plus de larmes dans l'excès de son chagrin, s'était affaissée à côté de l'habitacle.

— Ismaël !

Le cœur du jeune homme fit un bond dans sa poitrine en entendant ce nouvel obstacle se dresser sur son chemin. L'amour de Diana... L'amitié fraternelle du comte d'Arran...

— Milord !...

Mais Douglas n'était pas venu pour lui faire d'ultimes reproches. Son instinct l'avait prévenu que cette nuit si tranquille verrait l'éloignement discret d'Ismaël, sans adieux, sans effusion, fidèle à son humilité coutumière. Il avait voulu l'embrasser une dernière fois, sachant que désormais, tout était consommé.

Les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Que Dieu vous garde, milord, ainsi que... Diana...

— Qu'il te garde aussi. Je ne te comprends pas, Ismaël ! Je me révolte et pourtant, je te laisse, toi, mon frère, mon ami. Pardonne-moi si je fais mal en acceptant ta demande. Toi qui crois, bénis l'incroyant que je suis, que nous nous quittions sur une bénédiction...

Ismaël accéda à ce désir, d'un geste simple et poignant, fit de même avec la forme affaissée qu'il apercevait près de la roue et, sur une dernière pression de main, se laissa descendre jusqu'au canot qui était aussi sa propriété, le comte ayant tenu à le lui laisser pour les besoins de la pêche par exemple.

Douglas, les yeux pleins de larmes, la gorge douloureuse de tous les sanglots qui s'y pressaient et qui ne pouvaient sortir, resta accoudé au bastingage, l'oreille tendue vers les coups d'aviron et le clapotement de l'eau qui ponctuaient cet éloignement inexorable.

Tandis qu'il regardait, le jour se leva avec la promptitude habituelle sous ces basses latitudes et il fut possible de voir, hissée sur la grève, la petite embarcation et une forme humaine à ses côtés.

Brusquement, le capitaine se redressa et d'une voix terrible, appela l'équipage à la manœuvre.

— Que se passe-t-il ? Il reste avec nous ? demanda Paul, apparaissant sur le pont échevelé, à peine vêtu, suivi par sa femme, Wilfrid Harrison et tous les marins.

— On appareille !

— Où est Ismaël ? s'écria Sophie, terrifiée par le visage convulsé de son beau-frère.

D'un geste, celui-ci désigna l'île.

— Quoi ? Sans lui dire adieu ?

Douglas ne lui fit pas l'aumône d'une réponse. A chacun de trouver les raisons de ce départ précipité. Les marins étaient déjà dans les enfléchures, hissaient les voiles, viraient au cabestan. Le *Conqueror* pointa son étrave dans la passe franchie l'avant-veille tandis que le vent gonflait les voiles. Ceux qui le pouvaient s'étaient réunis sur la dunette et, entre les larmes qui les aveuglaient, regardèrent la silhouette de leur ami s'amenuiser et agiter la main en signe d'adieu.

En réponse, Douglas fit tirer quatorze coups de feu.

Lentement, comme réticent, le voilier écossais pointa vers la haute mer, portant à son bord des êtres ployant sous l'incompréhension des choses spirituelles et laissant derrière eux un homme qui, les ayant comprises, avait décidé d'y consacrer sa jeune existence.

Table des matières

Chapitre 1	3
Chapitre 2	11
Chapitre 3	23
Chapitre 4	31
Chapitre 5	43
Chapitre 6	55
Chapitre 7	69
Chapitre 8	79
Chapitre 9	91
Chapitre 10	101
Chapitre 11	117
Chapitre 12	127